

**Faculté de droit et de criminologie
École de criminologie**

**Vécu de colère, d'abandon et
d'autodestruction chez les
auteurs de violences sexuelles
borderline lors du passage à
l'acte : étude de cas**

Auteur : Sarah Boet

Promoteur : Jérôme Englebert

Année académique 2022-2023

Master en criminologie à finalité spécialisée : criminologie
de l'intervention

Plagiat et erreur méthodologique grave

Le plagiat, fût-il de texte non soumis à droit d'auteur, entraîne l'application de la section 7 des articles 87 à 90 du règlement général des études et des examens.

Le plagiat consiste à utiliser des idées, un texte ou une œuvre, même partiellement, sans en mentionner précisément le nom de l'auteur et la source au moment et à l'endroit exact de chaque utilisation*.

En outre, la reproduction littérale de passages d'une œuvre sans les placer entre guillemets, quand bien même l'auteur et la source de cette œuvre seraient mentionnés, constitue une erreur méthodologique grave pouvant entraîner l'échec.

* A ce sujet, voy. notamment **<http://www.uclouvain.be/plagiat>**.

Remerciements

Je souhaite tout d’abord remercier mon promoteur, le Docteur Jérôme Englebert, qui a su, tout en me guidant, me laisser créer un projet qui me ressemblait en parfaite autonomie en m’assurant sa disponibilité et ses conseils avisés.

Ensuite, un grand merci au Docteur Tiphaine Séguret, qui m’a ouvert en grand les portes de l’U.R.S.A.V.S. et m’a accueillie comme une professionnelle à part entière. Elle a su m’orienter et me conseiller vis-à-vis des patients, se montrer à l’écoute de mes besoins et montrer un intérêt toujours grandissant pour ce projet.

Ensuite je souhaite remercier Madame Elodie Querton et Monsieur Antoine Masson pour leurs rôles de lecteurs de ce mémoire.

Merci à ma mère, Françoise, pour ses relectures consciencieuses et pour ses conseils.

Merci à mon compagnon également pour ses relectures mais également pour avoir su accueillir les moments de doutes et de stress, inhérents à la création d’un mémoire.

Je souhaiterais surtout remercier sous leurs noms d’emprunts Eugène, Charles, Ludovic, Gaston et Sylvain. Au-delà de leurs rôles cruciaux dans l’élaboration de ce mémoire, ils m’ont chacun, à leur manière, appris énormément de choses.

Enfin, je souhaite remercier toutes les personnes déjà citées ainsi que ma famille, mes amis ainsi que tous les professionnels que j’ai pu rencontrer qui m’ont inspirée, car ce projet, au-delà de la concrétisation de cinq années d’études est également une entrée dans le monde professionnel.

Sommaire :

Remerciements.....	ii
Sommaire :.....	iii
Introduction :.....	1
Chapitre 1 : question de recherche et problématique	2
1. <i>Les auteurs de violences sexuelles borderline</i>	<i>2</i>
La Personnalité Borderline.....	2
Les auteurs de violences sexuelles.....	3
Les auteurs de violences sexuelles ayant une personnalité borderline	4
Le passage à l'acte.....	5
2. <i>Contextualisation</i>	<i>7</i>
L'URSAVS.....	7
La sélection des patients participants au mémoire.....	8
Les patients	9
3. <i>Problématisation.....</i>	<i>12</i>
La question de recherche.....	12
Les hypothèses	14
Chapitre 2 : La Méthode	15
1. <i>Une approche phénoménologique.....</i>	<i>15</i>
2. <i>Les coordonnées phénoménologiques</i>	<i>15</i>
3. <i>Le dispositif.....</i>	<i>16</i>
3.1. Les entretiens.....	17
3.2. La borderline attitude	18
4. <i>L'analyse des données.....</i>	<i>19</i>
Chapitre 3 : Eugène ou la faiblesse de l'identité narrative	20
1. <i>Ligne de vie</i>	<i>20</i>
2. <i>L'histoire des faits.....</i>	<i>22</i>
3. <i>La révélation du dernier entretien</i>	<i>24</i>
4. <i>La symptomatologie borderline</i>	<i>24</i>
5. <i>Deux entités distinctes au sein d'un même récit.....</i>	<i>25</i>
6. <i>Une belle vie en prison.....</i>	<i>26</i>
7. <i>Le vécu de colère</i>	<i>27</i>
7.1. Au quotidien.....	27
7.2. Évolution.....	28
7.3. Lors du passage à l'acte.....	29
8. <i>L'autodestruction.....</i>	<i>29</i>
9. <i>Le vécu d'abandon.....</i>	<i>30</i>
9.1. Chez Eugène.....	30
9.2. S'accrocher à l'autre, envers et contre tout.....	31
9.3. Éviter l'abandon à tout prix	31
10. <i>Une liaison entre la conscience de soi et le vécu corporel ?.....</i>	<i>32</i>
10.1. Un problème d'identité narrative ?.....	32
10.2. Quel est le lien entre le vécu corporel et la conscience de soi ?.....	35
11. <i>Résumé : le passage à l'acte</i>	<i>35</i>
Chapitre 4 : Ludovic ou un corps-en-disparition ?	37

1.	<i>Ligne de vie</i>	37
2.	<i>Histoire des faits</i>	39
3.	<i>La symptomatologie borderline</i>	40
4.	<i>L'évolution de la colère grâce à la prison</i>	40
4.1.	Ludovic.....	40
4.2.	Gaston, Eugène et Charles.....	41
5.	<i>Une colère évolutive</i>	42
6.	<i>L'autodestruction</i>	43
7.	<i>Le vécu d'abandon</i>	43
8.	<i>Un corps absent ?</i>	44
9.	<i>Le vécu corporel relié à l'identité narrative ?</i>	45
10.	<i>Vécu corporel et faux-self ?</i>	46
11.	<i>Résumé : Le passage à l'acte</i>	47
Chapitre 5 : Gaston et la violence impulsive		48
1.	<i>Ligne de vie</i>	48
2.	<i>L'histoire des faits</i>	50
3.	<i>La symptomatologie borderline</i>	51
4.	<i>Une colère très active</i>	52
4.1.	Fonctionnement de la colère : une colère de l'instant.....	52
4.2.	A quoi est-elle associée ?	54
4.3.	Évolution	54
5.	<i>L'autodestruction</i>	55
5.1.	Au quotidien	55
5.2.	Évolution	57
5.3.	Point commun à tous les auteurs	57
6.	<i>Le vécu d'abandon</i>	57
7.	<i>De la colère à la perte d'identité</i>	59
8.	<i>Se confronter à la mort : une ouverture sur le vécu d'altérité</i>	60
9.	<i>Résumé : Les passages à l'acte</i>	61
9.1.	Le premier passage à l'acte.....	61
9.2.	Le second passage à l'acte	61
9.3.	Les autres agirs et évolution.....	62
Chapitre 6 : Charles ou la tragédie de l'Autre		63
1.	<i>Introduction/prévention</i>	63
2.	<i>Ligne de vie</i>	63
3.	<i>L'histoire des faits</i>	67
3.1.	Les premiers faits	68
3.2.	Les seconds faits	68
3.3.	Les procès	69
4.	<i>La symptomatologie Borderline</i>	69
5.	<i>Le vécu de colère : Une colère provoquée par l'anxiété ?</i>	70
6.	<i>L'autodestruction</i>	71
7.	<i>Le vécu d'abandon</i>	73
8.	<i>Un rapport à soi complexe</i>	74
9.	<i>Un corps trop présent et trop absent</i>	76
9.1.	Un corps trop présent.....	76
9.2.	Un corps trop absent.....	77

9.3.	La phénoménologie du corps.....	77
9.4.	Le corps, un outil dans la rencontre de l'autre.....	78
10.	<i>Une relation à l'autre qui se situe entre indépendance et fusion</i>	79
10.1.	Le borderline dans sa dépendance à l'autre	80
10.2.	La honte de soi, indissociable d'autrui ?	80
10.3.	Le borderline et sa résistance à l'autre	81
10.4.	Une vie qui tourne autour de l'autre.....	82
11.	<i>Réflexions sur les passages à l'acte :</i>	83
11.1.	La colère.....	84
11.2.	L'autodestruction	84
11.3.	L'abandon.....	85
11.4.	Une perte de soi ?.....	85
Chapitre 7 : La problématique borderline lors de la réalisation de ce mémoire :		86
1.	<i>Introduction</i>	86
2.	<i>Les faiblesses du protocole mis en place</i>	86
3.	<i>Le borderline dans sa positivité</i>	87
3.1.	Une volonté d'aider autrui.....	87
3.2.	Retour sur l'évolution de Gaston	87
4.	<i>Le borderline dans sa négativité</i>	88
4.1.	Le cas de Sylvain	88
4.2.	Le jeu du chat et de la souris	89
4.3.	Les comorbidités.....	89
4.4.	Une relation fragile	90
Chapitre 8 : Comment sont vécus la colère, l'autodestruction et l'abandon par le borderline lors du passage à l'acte ?		91
1.	<i>Le Vécu borderline au vu des coordonnées phénoménologiques</i>	91
2.	<i>La symptomatologie borderline au moment du passage à l'acte</i>	92
3.	<i>En résumé, comment se passe le passage à l'acte sexuel délinquant du borderline ?</i>	93
4.	<i>Réponse à la question de recherche</i>	94
Conclusion :		97
Bibliographie :		99
Annexes : Le guide d'entretien		103

Introduction :

« *L'homme ne prend conscience de son être que dans les situations limites* »

(Englebert, 2017, p.11)

Ce mémoire traite des auteurs de violences sexuelles et de la personnalité borderline. Dans le cadre de ce projet de recherche de fin d'étude de Master 2 de Criminologie, il m'a été donné de m'entretenir avec cinq hommes auteurs de violences sexuelles. Ce travail a pour but de produire une réflexion sur leur vécu de colère, d'abandon et d'autodestruction avant, pendant et après le passage à l'acte au vu de différentes coordonnées phénoménologiques.

Dans un souci de faciliter la lecture de ce document, il semble judicieux de préciser certains points. Le tout premier concerne les citations. Lorsque je cite l'une des cinq personnes avec lesquelles je me suis entretenue, la citation est entre guillemets et notée en italique. Si c'est une citation d'auteurs scientifiques, celle-ci est entre guillemet et référencée, toutes les références se retrouvant au sein d'une bibliographie à la fin de ce document.

Dans le but de maintenir l'anonymat des personnes ayant participé à cette recherche, la totalité des noms utilisés dans ce document sont des noms d'emprunts, je garde également anonymes les lieux de résidence et ne donne que les détails importants pour comprendre le contexte et la problématique qui entourent chaque sujet.

La dernière mise en garde que je me permets de faire pour appréhender cet écrit au mieux est que l'entièreté des entretiens ont été réalisée avec des personnes qui sont de nationalité française. Il se peut donc par exemple que j'emploie certains termes judiciaires qui sont français et non belges. On peut retrouver également des prononciations et des expressions françaises lorsque je cite les personnes avec lesquelles je me suis entretenue.

Chapitre 1 : question de recherche et problématique

1. Les auteurs de violences sexuelles borderline

La Personnalité Borderline

La personnalité borderline est également nommée état limite, elle n'a pas toujours porté le même nom ni même été utilisée pour décrire les mêmes catégories psychopathologiques. L'état limite a été introduit par le psychanalyste Américain Stern en 1938 (Granger, 2013, p.15). Selon lui, cette personnalité idéalise et dévalorise des personnes qui lui sont proches et elle aurait beaucoup de difficultés à faire face à des situations stressantes (Stern, 1938, cité par Granger, 2013, p.15).

Ce qui est évoqué par la plupart des auteurs qui travaillent avec le borderline, c'est une difficulté à maîtriser les sentiments de peur ou de colère, ce qui crée une tension dont ces personnalités ont besoin de se libérer immédiatement (Blatier, 2018, p.22). Les personnalités borderline s'irritent souvent de façon injustifiée et excessive, cette colère est souvent dirigée contre des amis proches, des partenaires, les membres de leur famille, ou leur thérapeute (Zimmerman, 2021). Un sentiment de chaos, d'ennui ou de vide domine, un mode de relation à l'autre oscillant entre méfiance et crainte de l'abandon, ces personnes peuvent également passer de l'amour à la haine dans leurs relations très facilement. Le sentiment de vide est une expérience que nous vivons tous en tant qu'humain, mais, chez le borderline, il est ressenti plus intensément. On parle notamment d'insatisfaction, d'incomplétude et d'un sentiment de ne pas trouver sa place, c'est pourquoi, il va tenter de chercher des solutions chez des objets extérieurs, lui donnant l'illusion de pouvoir combler ce vide (Ducasse & Brand-Arpon, 2019). Ces personnes ont un comportement impulsif et autodestructeur, elles cherchent à flirter avec les limites. On retrouve chez eux de l'automutilation, « comportement souvent déclenché par le rejet, l'abandon perçu ou la déception provoquée par un proche » (Zimmerman, 2021). De plus, ils ont une « difficulté majeure à contrôler les émotions fortes. Leurs réactions émotionnelles sont imprévisibles et toujours disproportionnées, trop intenses ou bien trop inhibées » (Granger, 2013, p.16). Cependant, en dehors de toutes manifestations pathologiques, « le sujet borderline est souvent très à l'écoute des autres et sensible à leurs problèmes » (Bourgeois, 2013, p.178).

On retrouve ce trouble chez 2% de la population générale et plus fréquemment chez les femmes (Granger, 2013, p.16). La plupart des personnalités borderline ont été victimes de

violences (physique, psychique, négligence), ce qui augmente à l'âge adulte le risque de perpétrer des violences physiques ou sexuelles. Il peut également s'agir de traumatismes précoces, ainsi que de facteurs environnementaux ou génétiques qui contribuent à développer cette personnalité. Le stress au cours de la petite enfance, les interactions précoces et les ruptures au cours de l'enfance pourraient également contribuer au développement de cette personnalité. Le genre, l'éducation mais également la configuration familiale plurigénérationnelle pourraient contribuer à développer la personnalité borderline (Bourgeois, 2019).

Les traumatismes sont des « facteurs de risque d'une structuration limite de la personnalité » (Bourgeois, 2010, cité par Bourgeois, 2013, p.171) et sont différents des traumas que l'on peut retrouver dans les psychoses et les névroses (Bourgeois, 2013, p.167). Il semble important de les présenter ici puisque nous verrons plus loin (cf. Synthèse p.12), que l'on retrouve chez tous les patients rencontrés au moins un de ces traumatismes. Selon Bourgeois (2013, p.171), on peut retrouver les types suivants :

- Les agressions sexuelles, l'enfant est donc contraint au silence par son assaillant, celui-ci utilisant divers types de pressions pour arriver à ses fins. Dans ces cas-là, il peut régulièrement arriver que la victime devienne à son tour agresseur à l'âge adulte.
- Les violences physiques, ici, peu importe la place qu'occupe la victime (témoin, victime, participant...).
- L'abandon, ce qui peut s'avérer dévastateur pour le narcissisme, qu'il soit réel, fantasmé, ou qu'il n'y ait eu que des menaces.
- Le placement en foyer ou famille d'accueil, dans ces cas-là, le vécu abandonnique sera activé.

Les auteurs de violences sexuelles

Les auteurs de violences sexuelles sont une population particulière et « très peu homogène » (Adam et al., 2014, p.89). En effet, pour Ciavaldini et ses collègues (2005, p.18), « on retrouve chez les sujets ayant commis une agression sexuelle des profils psychopathologiques traduisant l'immatrité, l'instabilité, l'impulsivité, une pathologie du narcissisme ». D'après eux, on peut souvent constater des troubles de la personnalité tels que les états limites, les psychopathies, les caractères paranoïaques et les aménagements névrotico-pervers. Il ne faut pas omettre qu'à travers la violence sexuelle, ce n'est pas une recherche de relation charnelle qui est en jeu, mais bien la violence au sens large du terme (Adam et al., 2014, p.93). Il est également important

d'ajouter qu'un passage à l'acte sexuel délinquant « ne peut être considéré comme [un] symptôme amené à se reproduire inéluctablement » (Ciavaldini et al., 2005, p.17).

Les auteurs scientifiques ont pu trouver certaines caractéristiques communes à divers auteurs de violences sexuelles, comme :

- Un Moi mal limité, la personne aura du mal à définir ses limites psychiques, d'après Ciavaldini (2014, p.14), les auteurs de violences sexuelles ont une mauvaise définition des limites psychiques qui engendrent une mauvaise reconnaissance de l'altérité, il y a donc des difficultés pour reconnaître une subjectivité et ressentir la culpabilité.
- L'acte de décharge permet la survie psychique, selon Ciavaldini (2014, p.15), les auteurs de violences sexuelles vont alors avoir recours à des « agirs » pathologiques, « le passage à l'acte sexuel est l'action libératrice qui va évacuer la surcharge et ramener le calme à l'intérieur de l'appareil psychique ».
- Des mécanismes de défense archaïques et des mécanismes de défense névrotiques, comme le clivage, la projection, le déni ou la banalisation, la minimisation ou le défaut de mentalisation...
- Des carences affectives précoces. Les auteurs de violences sexuelles souffrent de nombreuses violences précoces dont la moitié environ sont des violences sexuelles, en général ils ont grandi dans un environnement insécure (Ciavaldini, 2014, p.17).

Dans ce mémoire il me tient à cœur de ne pas réduire les personnes que j'ai rencontrées à leurs actes, car « l'être humain n'est jamais qu'en partie dans les actes qu'il pose » (Adam et al., 2014, p.93). C'est pour cela que je m'attarde sur la problématique de la personne et non pas sur celle de l'acte, sans pour autant minimiser ce dernier. De plus, il est important de ne pas réduire une problématique sexuelle au sexe à proprement parler. L'acte peut « renvoyer, de manière bien plus large, à l'activité physique concrète bien sûr mais aussi à l'identité de soi et de l'autre ou encore à l'énergie psychique qui nous fait simplement rencontrer des amis ou des partenaires » (Adam et al., 2014, p.93).

Les auteurs de violences sexuelles ayant une personnalité borderline

Sans parler directement de passage à l'acte sexuel, la personnalité borderline est souvent associée aux auteurs de violences sexuelles, généralement considérée comme étant une étiologie du passage à l'acte et des comportements sexuels problématiques ou aux comportements violents en général. En effet, « les principaux troubles impliqués dans les faits de violences, de délinquance et de criminalité sont la personnalité antisociale (...) et

la personnalité borderline (...) » (Blatier, 2018, p.20). Ciavaldini et ses collègues (2005, p.19), considèrent les troubles de la personnalité, notamment l'état-limite, comme faisant partie des profils cliniques et des aspects psychopathologiques des passages à l'acte sexuel délinquant.

Nous verrons lors de l'analyse des cas cliniques que l'on retrouve souvent les caractéristiques communes des auteurs de violences sexuelles au sein de la problématique de la personnalité borderline. Nous pourrions donc nous demander au vu de ce constat si le passage à l'acte sexuel délinquant n'est pas inhérent à la personnalité borderline, mais il n'en est rien. En effet, le passage à l'acte résulte de multiples facteurs, dont la structure psychopathologique de la personnalité ne représente que l'un de ces facteurs. Les autres facteurs, selon Ciavaldini et ses collègues (2005, p.18) sont :

- L'état clinique au moment des faits,
- Le moment existentiel au sein d'une trajectoire biographique,
- Le contexte situationnel,
- La relation préalable potentielle entre les protagonistes,
- L'élément circonstanciel déclencheur de l'agissement.

Le passage à l'acte

Le passage à l'acte est théorisé selon quatre conceptions principales (Raoult, 2006, p.7), on y retrouve la conception française, la conception allemande, la conception anglo-saxonne et enfin la psychanalyse. Ce qui est intéressant de noter c'est que la conception anglo-saxonne, qui est « axée sur la dimension psychosociale, ouvre la perspective de la sociopathie et celle des borderlines » (Raoult, 2006, p.7). Il est donc pertinent d'étudier le passage à l'acte borderline.

Lors de ce Master de Criminologie, j'ai eu l'occasion d'étudier l'œuvre d'Etienne de Greeff et tout le travail qu'il a fait autour du passage à l'acte, il est d'ailleurs considéré comme le fondateur de la conception du passage à l'acte ainsi qu'un précurseur de la « criminologie dynamique » (Beziz-Ayache & Ravit, 2021, p.109). Sa perspective est phénoménologique, c'est-à-dire qu'il conçoit le passage à l'acte comme le résultat normal d'une adaptation normale et complexe de l'individu à la vie, c'est-à-dire un produit de la relation entre l'individu et son milieu, c'est également dans cette perspective que j'essaierai d'écrire ce mémoire (cf. Chapitre 2, Une approche phénoménologique, p.15). Pour lui, nous sommes « tous des délinquants virtuels, seul le passage à l'acte permet de

différencier le délinquant et le non-délinquant » (Beziz-Ayache & Ravit, 2021, p.107). De Greeff a élaboré le concept de criminogénèse, soit comment le crime naît, quelle est sa genèse. Ce processus se déroule en 3 phases, il l'a développé concernant l'homicide, mais il peut également être retrouvé dans d'autres types de passages à l'acte.

- La toute première phase se nomme l'assentiment inefficace. Ici, l'idée du passage à l'acte est encore inconsciente, « l'individu imagine une situation dont il n'est pas l'auteur mais qu'il admet avec satisfaction » (Beziz-Ayache & Ravit, 2021, p.110).
- La seconde phase est l'assentiment réfléchi ou formulé. Ici, l'idée de passer à l'acte passe la barrière de la conscience, donc la personne souhaite tuer. Mais pour cela il faut encore qu'il légitime cette envie de tuer, il faut une bonne raison, sans toutefois passer à l'acte. Pour justifier de son homicide, il va avoir recours à deux processus concomitants, le premier est la dévalorisation d'autrui et le second est le changement de milieu social.
 - Pour dévaloriser sa victime, il ne verra plus que le côté négatif de cette personne, en la chosifiant, la dévalorisant en ne voyant plus que ses seuls défauts sans aucunes qualités positives dans le but de légitimer sa suppression.
 - Le potentiel futur meurtrier va changer de milieu, pour passer vers un milieu qui va cautionner le passage à l'acte, le tout en discréditant le milieu de vie qu'il est en train de quitter.
- La dernière phase est la crise, à ce moment-là, l'individu est face à une tension (qui peut durer de quelques minutes à quelques mois). S'il n'arrive pas à passer outre cette tension, il passera à l'acte. L'acte est un recours face au danger que représente un effondrement psychique. Cependant, cela ne donne que l'illusion d'apaisement des tensions à l'individu.

D'autres auteurs ont fait une étude plus approfondie sur le passage à l'acte chez les auteurs de violences sexuelles. C'est le cas de Baron Laforet (2012, p.107) qui énonce qu'un acte à caractère sexuel ne s'inscrit pas automatiquement dans un parcours transgressif. Cette auteure mentionne que, pour un tiers des auteurs de violences sexuelles, l'acte a eu lieu à une période particulière de leur vie (souvent une période de rupture). Un sujet sur quatre dit avoir déjà pensé à l'acte délictueux avant de passer à l'acte, en effet, le fait de commettre des agirs serait une « stratégie antidépressive face à

l'impossible maîtrise d'une sensation de montée d'une « excitation » » (Baron Laforet, 2012, p.107). L'acte amènerait à un apaisement, voire un retour au calme, tous ces éléments font penser au processus de criminogènes d'Etienne de Greff.

2. Contextualisation

L'URSAVS

Pour mener cette recherche à bien, il m'a fallu trouver l'institution où je pourrais côtoyer des personnes ayant le statut d'auteurs de violences sexuelles. Lors de ma 3^{ème} année de Licence de Psychologie, j'ai effectué mon stage à l'U.R.S.A.V.S., il m'a donc paru évident de m'adresser de nouveau à cette institution pour ce projet de recherche. J'ai eu la chance d'être mise en contact avec la cheffe de l'unité, le Docteur Séguret qui est très intéressée par la problématique des troubles de la personnalité.

L'U.R.S.A.V.S., l'Unité Régionale de Soins aux Auteurs de Violences Sexuelles dépend du pôle de psychiatrie et du Service Médico-Psychologique Régional d'un Centre Hospitalier Universitaire de Lille. Cette unité a pour but d'intervenir et d'accueillir des auteurs de violences sexuelles mineurs et majeurs.

En France, la prise en charge d'auteurs de violences sexuelles, ne relève pas que du domaine de la Justice, elle relève également de la Santé et du Social. Plusieurs textes législatifs ont tenté d'établir et de préciser ce qui était attendu des professionnels encadrant les auteurs de violences sexuelles dans ces différents domaines, des suites de la loi du 17 juin 1998 « relative à la prévention et à la répression des infractions sexuelles ainsi qu'à la protection des mineurs » (Goumilloux, 2014, p.214) (« *Loi n° 98-468 du 17 juin 1998 relative à la prévention et à la répression des infractions sexuelles ainsi qu'à la protection des mineurs* »). La circulaire du 13 avril 2006 (« *Bulletin Officiel N°2006-4* »), relative à la prise en charge d'auteurs de violences sexuelles et à la création de centres ressources interrégionaux, les CRIAVS (Centres Ressources pour les Intervenants auprès des Auteurs de Violences Sexuelles) ont vu le jour en 2007. En 2010, l'URSAVS est créé dans le but de renforcer le dispositif de soins déjà existant.

L'équipe de l'URSAVS est pluridisciplinaire et mobile. Elle est formée à la problématique des auteurs de violences sexuelles, peut donc intervenir en institutions, centres pénitentiaires, etc. Dans le but de renforcer les différents dispositifs de soins. Cette équipe est présente pour appuyer les équipes de soins et enrichir les conditions de prise en charge et les soins aux auteurs

de violences sexuelles mineurs et majeurs. Cette unité prend en charge individuellement, collectivement, de manière intra, post et non carcérale ou par téléphone. L'équipe se positionne sur une prise en charge de seconde ligne (ou soins complémentaires). Elle veut également faire la liaison entre les équipes de psychiatrie et les autres domaines de prise en charge (Justice, Social, Santé) en respectant le secret professionnel.

L'URSAVS joue un rôle important de formations et d'informations vis-à-vis d'autres professionnels, face au sujet tabou que représente les auteurs de violences sexuelles. Enfin, au-delà du soin, l'unité a également un pôle recherche et d'approfondissement dans son domaine d'expertise, les violences sexuelles.

Le public rencontré au sein de cette institution est divers, les professionnels peuvent également accueillir des personnes atteintes d'un handicap psychique, telle que la déficience par exemple. L'équipe pluridisciplinaire est composée de psychiatres, de psychologues, d'un pédopsychiatre, d'un médecin sexologue, d'infirmiers ayant leurs spécialités et enfin d'assistants médico-administratifs.

La sélection des patients participants au mémoire

Le recrutement des patients s'est fait selon les critères du DSM-5, pour cela, je me suis adressée à la cheffe de l'unité. Elle m'a orientée vers des patients qui présentent selon elle les critères d'une personnalité borderline selon le DSM-5. Ils sont, pour la plupart sous injonction de soins. Dans ce cadre, les patients sont obligés de se soumettre à des actes médicaux ou de soins qui sont imposés par une procédure judiciaire ayant pour but d'améliorer la santé (au sens large) de la personne. Les patients sont tous adultes car il est difficile de poser un tel diagnostic sur une population adolescente, de plus c'est très stigmatisant pour eux. La patientèle ne souffre pas de déficience pour ne pas entamer la restitution du récit de vie et du vécu de ceux-ci.

Selon le Mini DSM-5, la personnalité borderline est un « mode général d'instabilité des relations interpersonnelles, de l'image de soi et des affects avec une impulsivité marquée, qui apparaît au début de l'âge adulte et est présent dans des contextes divers, comme en témoignent au moins 5 des manifestations suivantes :

1. Efforts effrénés pour éviter les abandons réels ou imaginés. (N.B. : Ne pas inclure les comportements suicidaires ou les automutilations énumérés dans le critère 5).

2. Mode de relations interpersonnelles instables et intenses caractérisé par l'alternance entre des positions extrêmes d'idéalisation excessive et de dévalorisation.
3. Perturbation de l'identité : instabilité marquée et persistante de l'image ou de la notion de soi.
4. Impulsivité dans au moins deux domaines potentiellement dommageables pour les sujets (p. ex. dépenses, sexualité, toxicomanie, conduite automobile dangereuse, crise de boulimie). (N.B. : Ne pas inclure les comportements suicidaires ou les automutilations énumérés dans le critère 5.)
5. Répétition de comportements, de gestes ou de menaces suicidaires, ou d'automutilations.
6. Instabilité affective due à une réactivité marquée de l'humeur (p. ex. dysphorie épisodique intense, irritabilité ou anxiété durant habituellement quelques heures rarement plus de quelques jours).
7. Sentiments chroniques de vide.
8. Colères intenses et inappropriées ou difficulté de contrôler sa colère (p. ex. fréquentes manifestations de mauvaise humeur, colère constante ou bagarres répétées).
9. Survenue transitoire dans des situations de stress d'une idéation persécutoire ou de symptômes dissociatifs sévères. » (American Psychiatric Association, 2016, p.286).

Les patients

Les patients avec lesquels je me suis entretenue tout au long de cette année scolaire sont des hommes qui ont tous été incarcérés à un moment donné. En effet, la cheffe de l'URSAVS a la particularité d'avoir, en plus de sa casquette de psychiatre au sein de l'unité, une autre casquette de médecin coordonnateur de suivis socio-judiciaires. Elle m'a donc orientée vers des patients qui étaient principalement suivis à l'URSAVS dans ce cadre-là.

Je présente ici une brièvement chacune des personnes que j'ai rencontrées dans ce cadre, dans un souci d'anonymat, j'utilise des prénoms d'emprunt. Certains éléments de vie sont légèrement modifiés pour assurer l'anonymat, ce qui n'empêche pas d'avoir une approche globale de la vie de la personne. Je m'efforce de donner le plus synthétiquement possible les éléments de vie important pour chaque patient pour comprendre les passages à l'acte et l'atmosphère de vie de la personne.

2.1.1. Eugène

La première personne rencontrée se nomme Eugène, il a environ 45 ans. C'est un homme qui dit être très « *speed* » : « *moi depuis tout petit et jusque maintenant et je pense jusque ma mort, je suis quelqu'un de speed, de très nerveux* ». Il me demande d'ailleurs de ne pas dépasser une heure pour les entretiens, car il a du mal à rester en place. Eugène a été incarcéré pour la première fois à l'âge de 19 ans pour violences. S'ensuivent plusieurs incarcérations pour course poursuite, refus d'obtempérer, vol de voitures, pour violences conjugales et pour recel de vols. Enfin, et c'est pourquoi il est suivi à l'URSAVS, il a été incarcéré 10 ans pour des faits de viol commis vers la trentaine sur l'une de ses sœurs (avec qui il a eu une relation pendant quatre ans). Eugène dit avoir été amoureux d'elle. Il n'a, jamais reconnu le viol, car, dans son récit la relation était mutuelle et réciproque, il veut bien, néanmoins reconnaître le terme d'inceste consenti. Son parcours professionnel est assez chaotique, il a beaucoup de mal à garder un emploi, car il s'ennuie facilement. Au niveau familial, Eugène est placé très jeune, car son père est alcoolique et très violent envers ses enfants. Eugène était très proche de son père, malheureusement, celui-ci décède lorsqu'Eugène a 5 ou 6 ans. Cette épreuve est très difficile à surmonter pour lui, selon lui, suite à cela : « *mon cerveau il a vrillé en fait* ».

2.1.2. Sylvain

Sylvain est le seul patient qui n'a pas son propre chapitre au sein de ce mémoire, en effet, j'ai récolté trop peu d'informations sur lui. Néanmoins, il étaye les conclusions et analyses de ce mémoire. Il révèle également certaines failles au sein du protocole mis en place c'est pourquoi son cas est évoqué au Chapitre 7 : La problématique borderline lors de la réalisation de ce mémoire (cf. p.86). Sylvain a un parcours de vie très complexe. Cet homme qui a entre 40 et 50 ans, a un discours confus et très peu structuré lorsqu'il évoque ses souvenirs. De plus, les dates se mélangent, pour autant il souhaite retracer son parcours de vie le mieux possible donc fait une description de sa vie très complète et détaillée. Il laisse transparaître une certaine immaturité affective. Il a du mal à verbaliser ce qu'il ressent. C'est un homme qui a été condamné pour pédopornographie, ainsi que plusieurs agressions sexuelles sur mineurs. Il a également été arrêté pour recel de biens à caractère pédo-pornographique à plusieurs reprises, arrestation, enlèvement et séquestration ou détention arbitraire, corruption de mineurs, conduite sans permis et enfin non justification de son adresse. Sylvain a lui-même connu une expérience de séquestration et de viol lorsqu'il était enfant, accompagné de certains membres de sa fratrie.

2.1.3. Charles

Le récit de Charles est le plus riche de ce mémoire. C'est un homme qui a un peu moins de 60 ans, il a subi de très fortes violences lorsqu'il était jeune de la part de sa mère et de son beau-père et en reste très marqué. Il ne comprend toujours pas aujourd'hui pourquoi sa mère l'a tant maltraité étant enfant. Il a un grand besoin d'expression, traduit par des logorrhées verbales. Il est très anxieux, et déprimé. Il a des idées suicidaires persistantes depuis l'enfance, il a d'ailleurs fait plusieurs tentatives de suicide. Il est emprisonné pour avoir commis un viol armé d'un couteau vers l'âge de 30 ans. Ensuite il a été accusé d'exhibitionnisme et d'attouchements sexuels. Il reconnaît tous les faits sauf l'attouchement sexuel. Aujourd'hui il est rongé par la culpabilité, il me dit que « *j'avais moins le droit qu'un autre de passer à l'acte* ». Il n'est pas à l'aise avec les actes qu'il a commis, et il ira jusqu'à dire « *je suis un enculé de pointeur* ».

2.1.4. Gaston

Gaston est quelqu'un d'assez méfiant, il souhaite me rencontrer avant le début des entretiens pour me prévenir qu'il est très froid et qu'il peut facilement se renfermer sur lui-même. Le Docteur Séguret m'a également mise en garde en me disant que ce serait étonnant qu'il accepte de s'entretenir avec moi. Cependant, lors de notre premier entretien téléphonique, je suis obligée de le couper car il est déjà très prolix. Je fais néanmoins que je me montre très rassurante car il ne supporte pas d'être contraint à répondre à certaines questions. Gaston dit avoir des sautes d'humeur que seul lui peut comprendre. Il ne s'entend pas du tout avec sa famille. Il ne me l'évoquera pas clairement, mais il relate des sévices lorsqu'il était enfant, de l'ordre physique et sexuel, il ne souhaite pas en parler clairement car il dit avoir, encore aujourd'hui, du mal à comprendre pourquoi. Il a été condamné pour un viol qu'il dit avoir commis pour se venger, il dit que sa victime est la fille d'un de ses agresseurs. Il est incarcéré une seconde fois pendant 6 mois car il n'a pas respecté toutes les conditions de son suivi judiciaire. Enfin, il est incarcéré une dernière fois pour agression sexuelle, cependant il parle d'un malentendu (ces faits semblent complètement différents des premiers). Gaston a une vie affective qui est jonchée de ruptures, il a perdu la mère de ses jumelles ainsi que ses jumelles en couche. Aujourd'hui il a une famille recomposée de cinq enfants, lui-même a deux enfants, le plus grand est en foyer, il se bat pour le récupérer. Lors des entretiens, c'est un homme qui est de bonne humeur et qui n'hésite pas à se confier contre toute attente. Il dira qu'il peut avoir des problèmes avec les autres du fait de son hyperactivité et de son « *caractère de merde* ».

2.1.5. Ludovic

Ludovic est un homme qui a plus de quarante ans, il est assez réservé et n'est pas d'un naturel bavard. Il dit avoir eu une enfance facile, jusqu'à l'âge de ses 6 ans, où sa mère a quitté son père et est partie avec un autre homme, à ce moment-là, il s'est senti abandonné. Ludovic a quatre enfants, le premier, était désiré, mais, suite à la séparation avec son ancienne compagne, il ne côtoie plus son fils. Avec sa seconde et dernière compagne il a eu 3 enfants, deux filles et un garçon, mais non désiré. Ludovic confie qu'il ne voulait pas d'enfants car il pensait toujours à son premier garçon et dit que Madame lui racontait prendre la pilule. Il a été incarcéré pendant 4 ans car la mère de ses trois enfants l'a accusé d'agressions sexuelles à plusieurs reprises. Cependant il ne me parlera que d'une seule accusation. Il dément toute agression et me dit que dès qu'il a été en prison, un autre homme est venu habiter chez lui donc il pense que sa compagne l'a accusé pour se débarrasser de lui. Cette relation semblait assez chaotique, ils se sont séparés plusieurs fois mais lui souhaitait rester pour ses enfants. Aujourd'hui Ludovic est un homme qui semble prendre au sérieux son rôle de père et qui souhaite à tous prix revoir ses deux plus jeunes enfants. Il semble très investi dans les visites qu'il fait à sa fille aînée.

2.1.6. Synthèse

Pour en revenir aux différents types de traumatismes genèses que Bourgeois (2013, p.171) évoque, Sylvain et Gaston ont vécu des agressions sexuelles dans un cadre familial. Charles quant à lui a subi des violences et a grandi dans un climat qui semble incestueux lorsqu'il vivait chez sa mère. Comme le mentionnait Bourgeois (2013, p.171), cela a pu se transformer en agression de leur part à l'âge adulte. Vient ensuite l'abandon, qu'ont vécu Gaston et Ludovic, que ce soit un « abandon réel, abandon fantasmé, menace d'abandon » (Bourgeois, 2013, p.172) seul ici compte le ressenti subjectif de la personne. Lorsque l'on discute de ses relations familiales, Eugène m'explique que sa mère « *nous a abandonné* », il évoque aussi ce ressenti quand son père est décédé. Un autre traumatisme est le placement de tout type, ce qui a été vécu par Eugène, il a été placé en famille d'accueil et me dit à plusieurs reprises que « *bah la famille d'accueil bah ça allait pas trop bien en fait* », le placement est source de vécu d'abandon (Bourgeois, 2013, p.172). Le sujet borderline ne parlera jamais de lui de manière authentique (Bourgeois, 2013, p.178). On peut s'en rendre compte pour chacun à certains moments lors des entretiens grâce à, par exemple, des discours assez plaqués et assez contradictoires mais également au faux-self évoqué par beaucoup d'auteurs scientifiques.

3. Problématisation

La question de recherche

Je souhaite analyser le vécu de colère, d'autodestruction et le sentiment d'abandon chez le borderline, avant, pendant et après le passage à l'acte sexuel délinquant et voir comment ce vécu prend place dans le rapport à soi, au corps et dans le rapport d'altérité.

Il est très intéressant de travailler le vécu corporel et d'altérité chez le borderline, puisque ceux-ci ont une place assez particulière chez ces personnalités. En effet, le rapport aux autres est assez binaire, oscillant entre amour et haine. Puisqu'en général, les personnalités borderline ont une carence en figuration, il sera intéressant de voir quelle conscience ils ont d'eux-mêmes. L'autre apparaît essentiel mais le borderline a constamment le sentiment de le décevoir et de risquer d'être abandonné par lui. Et le rapport à l'autre peut être intéressant notamment mis en relation avec le vécu que l'auteur a face à sa victime, avant, pendant et après l'acte délinquant.

Le borderline a une vision de lui-même qui n'est pas très positive, il a une faible estime de lui-même, il se sent souvent délaissé et pense qu'il finira seul (Granger, 2013, p.19). Le comportement autodestructeur du borderline peut s'entendre comme « une tentative de résoudre des problèmes ou des sentiments insupportables en blessant le corps » (Hopchet, Goffinet & Depré, 2014). Cette blessure intentionnelle du corps est émise pour gérer une tension, un conflit intérieur, une émotion que l'on peut ressentir trop, ou trop peu, ce qui paraît insupportable pour la personne et l'encourage à rechercher un soulagement immédiat la poussant impulsivement ou de manière délibérée à s'en prendre à elle-même. Il en existe différentes formes, des griffes et petites blessures sans gravité, il peut également y avoir des manières plus indirectes de le faire, comme le fait de prendre des substances, ne pas prendre rendez-vous chez le médecin quand c'est nécessaire, avoir des comportements à risque, l'inattention etc. (Hopchet, Goffinet, Depré, 2014). Il existe plusieurs motivations à l'autodestruction, comme le fait de vouloir se sentir à nouveau présent dans sa vie, ne pas vouloir ressentir trop fortement les choses, faire concorder ce que l'on ressent à l'intérieur et à l'extérieur, déplacer une douleur interne vers l'extérieur. Mais il y en a encore bien d'autres, comme rendre consciemment son corps non attirant, exprimer sa colère envers soi-même etc. On peut voir donc que le comportement autodestructeur, la question de la colère, du corps, du rapport à soi et du rapport à l'autre sont des questions qui sont très intriquées chez le borderline et que celles-ci font chacune partie d'un même problème commun. De plus, qui dit trouble de la personnalité dit également « manifestations émotionnelles (...) perturbées » (Hansenne, 2018, p.296).

Chez le borderline, cela se manifeste par une « labilité émotionnelle et une impulsivité manifeste » (Hansenne, 2018, p.296).

La question de recherche est donc la suivante :

Quelle est la place du vécu de colère et d'autodestruction chez le borderline, avant, pendant et après le passage à l'acte sexuel délinquant et comment ce vécu prend-il place dans la conscience, le corps et dans le rapport d'altérité ?

Les hypothèses

Les 3 hypothèses principales :

- Le sentiment de colère peut amener au passage à l'acte et joue un rôle dans le processus de passage à l'acte (avant, pendant, après).
- Le passage à l'acte peut être une sorte d'autodestruction. Par exemple, la personne souhaitant se faire du mal peut se dire que le fait de passer à l'acte l'amènera en prison. Et cette autodestruction joue un rôle dans le processus de passage à l'acte (avant, pendant, après).
- Le sentiment d'abandon peut mener au passage à l'acte et joue un rôle dans le processus du passage à l'acte (avant/pendant/après).

Chapitre 2 : La Méthode

1. Une approche phénoménologique

Pour cette recherche, il me tenait à cœur de placer l'Homme au premier plan. Pour cela, j'ai donc décidé d'employer une approche phénoménologique. Husserl est le fondateur de ce que l'on appelle la méthode phénoménologique, elle a pour but de « retourner à l'étude des « choses mêmes » » (Englebert, 2017, p.17). L'approche phénoménologique consiste à remettre en cause les évidences, c'est-à-dire de mettre entre parenthèses les connaissances que l'on a d'un sujet ou d'une problématique, dans un but de dépasser la connaissance. Ici, le but est de passer outre toute considération théorique dans le but de comprendre un phénomène sans avoir aucun prérequis. Il faut donc que « le savoir s'accompagne d'un égal oubli du savoir » (Bachelard, 1957, cité par Englebert, 2017, p.17). La phénoménologie veut étudier la subjectivité de l'individu que l'on a en face de soi, pour cela, on le met en perspective de première personne. Enfin, la phénoménologie veut identifier les caractéristiques fondamentales de l'expérience.

2. Les coordonnées phénoménologiques

La phénoménologie utilise des points de repères pour aider à appréhender une personne. On retrouve la conscience, le corps, le temps, l'espace, l'émotion ainsi que le vécu d'altérité. Pour cette problématique, je vais m'attarder sur les repères suivants :

- La conscience est la relation que le sujet entretient avec lui-même, les autres et son environnement (le monde). Il est important de préciser ici que la conscience est un phénomène complètement relationnel, elle ne prend pas place dans un lieu précis, elle est a-topique. Dans la conscience de soi, on retrouve deux sous-catégories, la conscience de soi préréflexive et la conscience de soi réflexive. Grâce à la conscience de soi réflexive, le sujet pourra se raconter, il aura donc une identité narrative.
- Le corps, il en existe deux types, le corps-vécu et le corps-objet. A noter que le corps est à l'origine de la conscience de soi minimale, il va aider le sujet à conscientiser qu'il est un sujet conscient (Englebert, 2021, p.7). On retrouve également la notion de corps-pour-autrui de Sartre, ici, le corps-vécu et le corps-objet sont vécus différemment dans la relation à autrui. En effet, il n'existe pas de corps seul qui ne côtoie pas d'autres corps.

- Le vécu d'altérité, le vécu d'un sujet prend place dans une intersubjectivité, ce qui fait de la relation à autrui une expérience très intime. Ce qui induit une relation de force et de pouvoir (où le corps prend place aussi) notamment en criminologie clinique (Foucault, 1993).

Le choix de ces trois coordonnées est directement lié à la problématique borderline rencontrée, en effet, le corps, la conscience et le rapport à autrui sont constamment questionnés par la problématique borderline. De plus, ces trois coordonnées sont liées les unes aux autres, en effet, la conscience inclut la relation à autrui, le corps induit une conscience de soi, un vécu d'altérité etc. Cependant, je vais faire appel à certaines notions se rapportant à d'autres coordonnées phénoménologiques lors de l'analyse.

3. Le dispositif

Avant de procéder au choix des patients, j'ai établi un guide d'entretien, suite à la lecture d'articles et d'ouvrages sur le thème de la recherche. J'ai cherché dans ce guide à ne pas aborder les thèmes sensibles de manière crue mais plutôt de manière relativement détournée pour ne pas déstabiliser les individus, ni créer de reviviscences traumatiques. Pour être sûre qu'il soit validé je l'ai envoyé à mon promoteur puis au Docteur Séguret. Ensuite, les entretiens ont commencé.

Lors de l'élaboration du guide d'entretien, il était prévu que je rencontre 1 à 5 patients et que je fasse environ 3 à 5 entretiens avec chacun. On m'a orientée vers 6 patients, j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec cinq d'entre eux, l'un ne donnant pas suite (cf. le jeu du chat et de la souris, p.89). Le nombre d'entretiens théorique est respecté dans le cas d'Eugène, Gaston et Ludovic, en revanche, pour Charles et Sylvain je n'ai pas réussi à finir le suivi (pour des raisons que je détaille dans le chapitre 7, cf. p.86). Parfois cela a pris plus de temps, car les récits de vie lors de la construction de la ligne du temps étaient très complexes (donc nécessitaient plus que les séances initialement prévues).

Lorsque la cheffe de l'unité m'a orientée vers les patients que j'ai suivis, avant toute chose j'ai lu leur dossier (comprenant leurs parcours institutionnel et judiciaire), pour avoir une première vision du (ou des) passages à l'acte. Par la suite, je les ai contactés pour me présenter et leur expliquer en détails le déroulé des entretiens. Il m'est arrivé parfois de me heurter à de grandes méfiances de la part des patients. Cet entretien téléphonique me permettait d'établir un premier contact, de m'assurer que la personne avait bien compris

mes intentions, de leur assurer un parfait anonymat et de recueillir leur accord pour la recherche. Parfois ces entretiens préalables se sont révélés très utiles, car ils ont nettement réduit l'anxiété anticipatoire des patients.

Le dispositif théorique est composé comme suit, un total de 3 à 5 entretiens, les deux premiers consacrés à l'élaboration de la ligne du temps de l'individu. La ligne du temps est le fait de dresser une série de souvenirs chronologiques pour reconstituer l'histoire de la personne. Le but n'est pas d'être intrusif, on n'a pas besoin de détails dans un premier temps. C'est un outil développé par James, Woodsmall et Bandler, en général elle est utilisée pour appréhender le rapport au temps de l'individu avec lequel on interagit, lâcher les émotions négatives du passé et activer ses capacités personnelles (du Penhoat, 2021, p.114). Le but est de relever les moments clés dans la vie du patient qui ont pu conduire à un éventuel passage à l'acte. L'individu devait donc décrire les événements marquants de sa vie, je lui demandais également d'évoquer les moments du passage à l'acte. Lors des entretiens suivants (3 environ), les thèmes abordés étaient la colère, l'autodestruction et l'abandon, pour recueillir le vécu des patients avant, pendant et après le passage à l'acte.

Lors des entretiens, j'ai tout d'abord commencé par faire signer la clause de consentement, par la suite je demandais systématiquement si je pouvais enregistrer la séance, jamais personne ne m'a dit non, ce qui m'a permis d'avoir un matériel complet pour les retranscriptions. De plus, à chaque fois je rappelais qu'il ne devait pas se forcer à répondre s'il n'en avait pas envie et qu'il devait se sentir libre de dire tout ce qu'il avait envie de dire dans le cadre de ces séances. Dans le but de créer de l'alliance et de m'assurer que le fait de discuter avec moi ne créait pas de reviviscences traumatiques, je m'inquiétais régulièrement du vécu des patients au début et à la fin des séances, ainsi qu'à la fin du suivi.

3.1. Les entretiens

J'ai donc mené des entretiens semi-directifs, dans le but de recueillir des informations ciblées, sans pour autant couper les éventuels monologues sur un vécu ou une expérience. Par la suite j'ai procédé à une analyse qualitative. Les entretiens ont duré entre 30 minutes et 2 heures. Par la suite, j'ai retranscrit l'entièreté des entretiens (en essayant d'être rapide pour pouvoir revenir sur des questions clés à la séance suivante). Lors des entretiens, j'étais en possession d'un carnet de notes où je notais des idées, des points clés qui me permettaient d'organiser ma pensée ; de plus, après dans ce même carnet je rédigeais un

petit résumé de la séance avec des impressions, des réflexions. Dans le but de recueillir les récits les plus riches possibles j'ai essayé d'adopter une attitude passive et attentive lors des entretiens. Laissant la place aux patients de digresser comme ils le souhaitaient pour avoir un témoignage personnalisé, pour autant ma trame a toujours été la même, c'est-à-dire le guide d'entretien établi au préalable (cf. guide d'entretien p. 103).

3.2. La borderline attitude

Il me semble important d'avoir un espace dédié dans ce mémoire où je puisse évoquer les phénomènes qui ont été marquants lors des entretiens et du suivi des différents individus. Ainsi, le lecteur peut se rendre compte de l'ambiance qui régnait lors des entretiens, ce qui peut apporter un regard plus éclairé lors des différents chapitres à venir où je mets en exergue chaque situation spécifique avec les différents sujets.

La personnalité borderline se caractérise par un fonctionnement qui se trouve toujours à la limite. De plus, comme le mentionne Englebert (2018, p.163) : « la situation-limite marque (...) pour l'individu dans l'expérience de sa singularité, les limites contraintes à une situation déterminée et déterminante ». On peut déduire que ce fonctionnement qui est toujours à la limite est une manière d'être et même, de vivre. Selon Estellon (2019, p.31) : « Le sujet en fonctionnement limite use et abuse bien souvent de ce type d'excitation ou l'excitation se mêle à la peur et à l'attirance, au plaisir de « passer de l'autre côté de la ligne » ».

Cette attitude limite est visible lors des entretiens à de multiples reprises. Par exemple, lors de la première rencontre avec Charles, il est arrivé avec un cadeau pour moi, une tasse, que je me suis empressée de refuser en lui expliquant que nous nous trouvions dans un cadre où il ne m'était pas permis d'accepter ce cadeau. Celui-ci compréhensif mais un peu déçu m'a quand même demandé s'il pourrait me l'offrir à la fin du suivi, ce à quoi j'ai répondu par la négative. Par la suite, lorsque je suis passée en distanciel avec Charles, celui-ci m'a appelée plusieurs fois depuis son lit. En justifiant cette conduite par le fait que son appartement était dans un tel désordre qu'il ne souhaitait pas que je puisse entrapercevoir cela.

Sylvain est une personne qui aura, plus que les autres, besoin de tester le lien. Pour donner un simple exemple, nous avons convenu un rendez-vous à 14h30, il est arrivé avec deux heures de retard, j'ai malheureusement dû le renvoyer car l'URSAVS était en train de fermer. De plus, lors de chaque entretien, je savais qu'il fallait que je m'y prenne au moins vingt minutes avant la fin du temps qui nous était assigné car, Sylvain avait beaucoup de mal à clôturer et à sortir

des bâtiments. Il a été très compliqué également de terminer le suivi avec Sylvain car au bout de 7 entretiens nous étions à peine à la moitié de la ligne du temps, car il souhaitait faire cela dans les règles de l'art et donc me donner tous les détails qui étaient importants pour lui.

4. L'analyse des données

Au vu des données récoltées, il m'a semblé pertinent de procéder à une analyse verticale, suivie d'une analyse horizontale. La retranscription de la totalité des entretiens, m'a permis : « de prendre en considération les opinions individuelles des répondant-e-s mais aussi de les comparer les unes aux autres » (Deslauriers, 1987, p.146). Les retranscriptions comptaient entre 38 pages pour Ludovic et, jusqu'à plus de 300 pages dans le cas de Charles. Celle-ci m'a permis de prendre du recul sur les thématiques abordées et d'avoir une meilleure vision d'ensemble sur les données, en effet, « la transcription marque un temps d'arrêt qui force le chercheur à la réflexion » (Deslauriers, 1987, p.146).

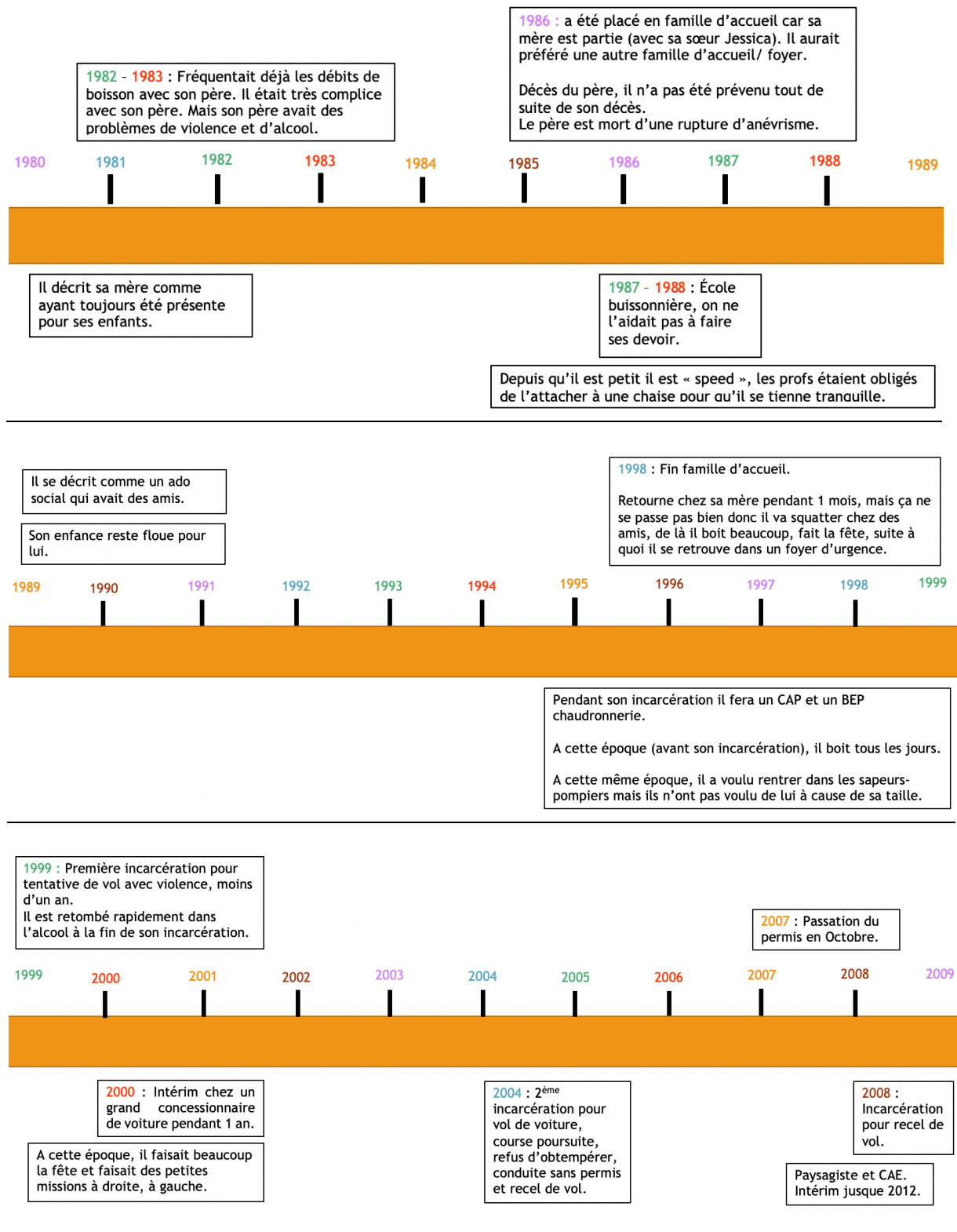
Ayant des données très riches, j'ai tout d'abord procédé à une biographie de chaque auteur. Ce que l'on retrouve sous la forme d'une ligne du temps et d'un texte relatant les éléments principaux de vie des participants.

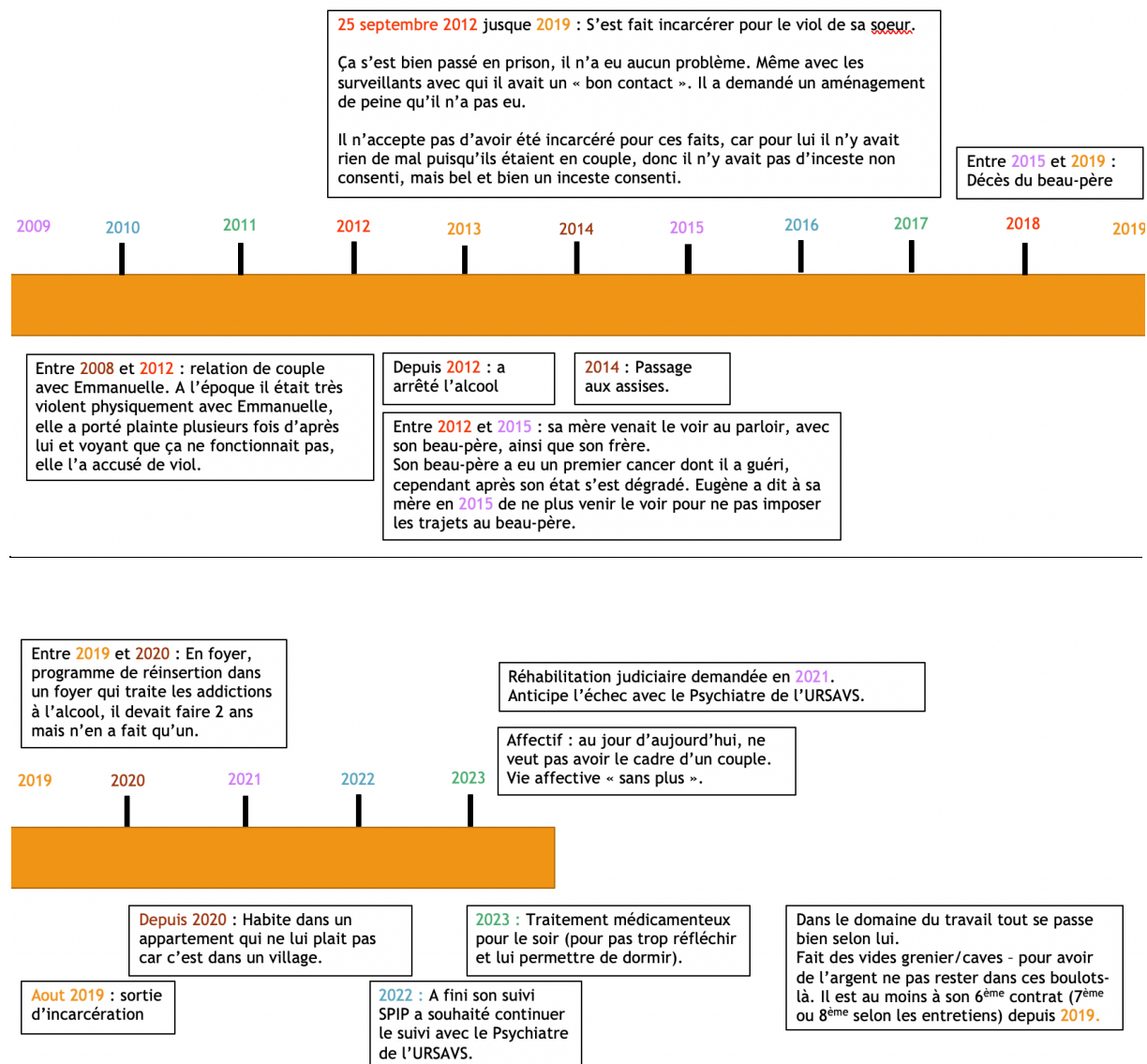
Ensuite, j'ai procédé à une analyse verticale, patient par patient. Pour cela, j'ai décidé d'établir un tableau, ce qui permet : « de réduire la variété des données en les condensant, de comparer des points de vue différents et d'identifier les données qui manquent » (Deslauriers, 1987, p.147). Les analyses verticales vont servir, par la suite à effectuer une analyse horizontale, entre la totalité des entretiens et permettre de dégager les similitudes et les différences de chaque sujet face aux thématiques. Ce qui m'a permis de réaliser une analyse des trois thématiques principales qui m'intéressaient, c'est-à-dire du vécu d'autodestruction, du sentiment d'abandon et de colère chez les cinq patients rencontrés (que l'on retrouve au sein de chaque chapitre). Le but étant de comprendre, découvrir ce que chacun présente comme spécificité, de situer les divers vécus dans le temps et d'en comprendre le contexte d'émergence et d'évolution (Deslauriers, 1987, p.148).

Ensuite, j'ai procédé à une analyse horizontale. Celle-ci m'a permis de dégager les « constances et les régularités » (Maubisson & Abaidi, 2011, p.172) des différents vécus mais également de mettre en exergue leurs différences. Suite à quoi j'ai pu développer un raisonnement et croiser avec les théories d'auteurs scientifiques.

Chapitre 3 : Eugène ou la faiblesse de l'identité narrative

1. Ligne de vie





Eugène a trois frères et trois sœurs, il n'évoque rien par rapport à son vécu familial à l'exception d'un père alcoolique qui était violent avec sa mère et une de ses sœurs Jeanne (prénom d'emprunt).

Eugène relate deux événements marquants dans sa vie, le premier est le décès de son père, il décrit une relation très proche avec ce dernier « *j'étais le seul de la famille qui était très rapproché à lui (...) quand il partait c'était toujours moi par la main, (...) j'avais une certaine complicité* ». Lorsqu'il est décédé, Eugène dit : « *mon cerveau il a vrillé en fait, j'ai pas accepté* ». Le second événement marquant est le fait que son rêve de devenir pompier ne s'est pas réalisé à cause de sa trop petite taille : « *ça c'est aussi une claque dans ma vie* ».

La relation qu'il a eu avec sa famille d'accueil semble compliquée, « *ça allait pas trop bien en fait* » dira-t-il. Il dit de sa scolarité que c'est : « des échecs ». Comme Charles (cf. Chapitre 6, cf. p.63), Eugène dit : « *j'ai pas de souvenir d'avoir des trucs joyeux dans ma vie en fait* ».

Après vérification du dossier d'Eugène, je note que celui-ci a été condamné pour plusieurs autres choses dont il n'a pas parlé. Son dossier révèle un sursis pour violences conjugales, un emprisonnement pour détention de stupéfiants et un autre pour agression physique et sexuelle sur une autre de ses sœurs (Jeanne) avec qui il est placé en famille d'accueil. Il ne mentionne que les accusations d'inceste et violences conjugales d'Emmanuelle (sa sœur). J'ai donc fait le choix de ne mentionner dans la ligne du temps que ce dont il a été question en séance.

La vie d'Eugène, à l'heure actuelle, n'est pas des plus stables. En effet, celui-ci relate : « *je travaille, je faisais des petits boulots entre deux, (...) donc je fais 2 mois, 3 mois, je reprends autre part, j'arrête* », il ajoute qu'il est à son 6^{ème} ou son 7^{ème} contrat de travail depuis qu'il est sorti de prison.

2. L'histoire des faits

On reproche à Eugène un inceste sur la personne de sa sœur nommée dans ce mémoire Emmanuelle. Emmanuelle, a été placée en même temps qu'Eugène, mais dans une famille d'accueil différente qui habitait loin de celle d'Eugène. Ils ne se sont donc pas côtoyés beaucoup pendant des années. Eugène révèle ne jamais avoir eu cette notion de « *sœur* » vis-à-vis d'Emmanuelle, puisque même après la famille d'accueil ils ne se sont pas fréquentés. Tout en conscientisant qu'elle est bien sa sœur : « *je sais pertinemment que c'est ma sœur parce qu'on a le même nom* ». Ils se sont côtoyés quand Emmanuelle, en pleine instance de divorce est revenue habiter chez leur mère. A ce moment-là, Eugène a proposé à Emmanuelle pour échapper à son ex-mari de venir habiter chez lui. Ils ont par la suite entamé une relation selon les dires d'Eugène. Il dit qu'il l'aimait et qu'en conséquence, il ne la voyait pas comme une sœur. Eugène n'a pas supporté qu'Emmanuelle fréquente intimement d'autres partenaires que lui lors de cette période. Il ajoute qu'il avait une forte consommation d'alcool à ce moment-là, alors il était très violent avec elle : « *je l'aime donc je supportais pas* ». Il semble que leur relation était tumultueuse, puisqu'Eugène confie qu'à certains moments ça faisait « *des étincelles* ». D'après lui, elle est allée porter plainte trois fois pour violences conjugales, mais à chaque

fois Eugène s'en sortait avec des rappels à la loi. Pour Eugène *« c'est juste une histoire de vengeance »*, sa compagne ne comprenait pas comment il pouvait s'en sortir malgré : *« tous les certificats qu'elle faisait et tout (...) elle passait des scanners, des jours à l'hôpital des trucs comme ça, donc elle avait tout gardé »*. D'après Eugène, un jour, cela a été la goutte de trop et Emmanuelle a décidé d'aller porter plainte pour *« viol »* (il ne parle jamais d'inceste), après quatre années de relation. Il explique : *« j pense qu'elle a vraiment joué sur un terme comme ça pour dire voilà il va vraiment partir là-bas pour une paire d'année, et moi je fais ce que je veux »*. Malgré les plaintes qu'Emmanuelle déposait et les démarches qu'elle entreprenait, Eugène dit être tellement attaché à elle que : *« 5 minutes après, (...) j'étais reparti avec elle quoi »*. Lorsque je lui demande s'il avait conscience de la violence conjugale, celui-ci répond : *« ah oui, après j'étais conscient aussi, bah oui mais voilà, je sais que c'est pas bien de faire ça »*.

Aujourd'hui, trois ans après être sorti d'une incarcération de sept ans, Eugène, n'est toujours pas d'accord avec ces accusations : *« ça je l'accepte pas, encore maintenant je l'accepte pas alors que je l'ai fait ma peine »*, *« j'accepte pas les faits qui m'étaient reprochés déjà à la base quand on m'a placé en garde à vue et la peine c'est pareil »*. Cependant il reconnaît la relation qu'il avait avec Emmanuelle et reconnaît les faits de violence : *« Maintenant, les, les faits de violence c'est vrai que c'est pas marrant de toujours prendre des coups »*, *« les faits de viol et je les nie, ça c'est sûr, encore maintenant »*, *« J'avais des rapports avec elle, d'accord, n'y a jamais de viol, j'ai jamais agressé »*.

Le récit d'Eugène est très flou et rempli d'incohérences, l'histoire évoquée ci-dessus est celle qu'il me raconte lors des trois premiers entretiens, cependant au quatrième, sa version change. Alors que je le questionne sur ses comportements auto-agressifs, plus précisément, sur sa consommation d'alcool il me révèle qu'à l'époque il buvait de moins en moins. Lorsque je lui demande si la découverte de la tromperie d'Emmanuelle a accru sa consommation d'alcool, il me répond : *« non au contraire »*. Étonnée par ces dires, je lui demande plus de détails, il me révèle boire 3 à 4 bières par soirée parce qu'il ne buvait plus beaucoup depuis qu'il avait le permis et un travail, soit, 1 an auparavant. Lorsque je lui fais part de mon étonnement par rapport à ses dires, il me dit, après un moment de réflexion : *« c'est pas dû à la consommation vous savez, vous savez quand quelqu'un vous trompe, ça fait péter les plombs quand même, surtout si vous aimez la personne »*. Suite à cela je lui demande si effectivement, comme il me l'a dit précédemment, l'alcool,

pour lui déclenchait ce comportement violent, ce à quoi, il répond : « *si quand même un petit peu (...) après c'était pas non plus... c'était que 3,4 bières (...) après attention, je ne mets pas tout le fait sur la faute de l'alcool* ». Il admet donc que l'alcool n'était pas le seul coupable de sa violence envers Emmanuelle.

3. La révélation du dernier entretien

Lors des trois premiers entretiens, je remarque qu'à plusieurs reprises, Eugène souhaite répondre le plus justement possible, comme s'il passait un examen. Je ne m'inquiète pas, puisque selon Bourgeois (2019), les personnalités borderline ont tendance à essayer de dire ou correspondre à ce que l'on peut attendre d'eux. J'essaie donc de le rassurer pour recueillir le discours le plus authentique possible. Il évoque avec insistance, plusieurs fois par entretien, son mal-être au travail et le fait qu'il ne fait pas ce qu'il souhaite faire, qu'il faut « *qu'on [lui] donne quand même une chance* » d'exercer le métier dont il rêve : ambulancier. Il explique : « *mon boulot c'est d'aider et de sauver les gens, donc j'essaie (...) d'être ambulancier, et vu le casier judiciaire que j'ai c'est un petit peu compliqué donc euh... je demande une réhabilitation judiciaire* ». La réhabilitation judiciaire a pour but de supprimer les condamnations présentes dans le casier judiciaire d'une personne. Cependant, au bout du quatrième et dernier entretien, il me révèle qu'il pense que je suis quelqu'un qui est venue à la suite de sa demande de réhabilitation pour l'évaluer et voir s'il est encore violent ou non, alors que ce n'est évidemment pas le cas.

4. La symptomatologie borderline

On retrouve chez Eugène plusieurs symptômes diagnostics du trouble de la personnalité Borderline selon le DSM-5. Notamment le critère 2 : « Mode de relations interpersonnelles instables et intenses caractérisé par l'alternance entre des positions extrêmes d'idéalisation excessive et de dévalorisation ». En effet, les relations qu'il a, notamment avec Emmanuelle sont « instables et intenses » (American Psychiatric Association, 2016, p.286). Comme il le dit lui-même, il avait connaissance des plaintes qu'Emmanuelle déposait contre lui, pour autant « *5 minutes après, (...) j'étais reparti avec elle quoi* ». Il oscille également souvent entre deux opinions d'Emmanuelle, l'une compatissante vis-à-vis de ce qu'elle pouvait vivre avec son ex-mari ; l'autre une vision cruelle d'elle à cause des faits dont elle l'accuse. On retrouve également des conduites impulsives dans certains domaines dommageables pour le sujet, qui est le critère 4 du DSM-6 (2016, p.287). Ici, il est question de multiples conduites sans permis « *quand j'étais plus jeune, je roulais sans permis donc j'ai 4 condamnations pour ça* » ainsi que

pour consommation d'alcool abusive : « *l'alcool, l'alcool, l'alcool, puis moi c'est pareil ça me va pas l'alcool* ». On peut également retrouver une « instabilité affective due à une réactivité marquée de l'humeur » (American Psychiatric Association. 2016, p.287). Il révèle en effet des périodes de grande anxiété vis-à-vis de sa vie professionnelle et personnelle « *y'a pas que le professionnel, on est toujours en train de se demander bah là aussi avec la situation qu'on vit actuellement comment ça va se passer* ». Visiblement il vit aussi des périodes de colère, où il « *s'énervé pour un oui pour un non* ». Le critère 7, c'est-à-dire un sentiment chronique de vide, semble aussi présent chez Eugène. Eugène se considère comme quelqu'un de « *speed* », il « [recherche] en permanence une occupation » (American Psychiatric Association, 2015, p.864) : « *j'suis quelqu'un qui est toujours obligé de se promener je reste pas en place* ». Enfin, il a des colères intenses et inappropriées, avec une grande difficulté à les contrôler (8ème critère).

5. Deux entités distinctes au sein d'un même récit

On remarque tout de suite chez Eugène un clivage important quant aux faits reprochés. Selon Ionescu et ses collègues (2016, p.169), le clivage est une « action de séparation, de division du moi (...), ou de l'objet (...) sous l'influence d'une menace, de façon à faire coexister les deux parties ainsi séparées qui se méconnaissent sans formation de compromis possible ». Comme décrit précédemment, Eugène a d'une part conscience de l'interdit de l'inceste et d'autre part, il le nie complètement. En effet il sait dire qu'il est au courant qu'Emmanuelle est sa sœur. Lorsqu'il évoque les difficultés d'Emmanuelle lors de son divorce et sa tristesse, il semble embêté et souhaitait l'aider car : « *c'était ma sœur et tout* », « *je voulais un peu la protéger quoi* ». Cependant dans un même mouvement il le dénie et mentionne qu'il aimait Emmanuelle donc, il ne la considérerait pas comme sa sœur. Le clivage se met en place pour gérer l'angoisse par deux réactions opposées et simultanées (Ionescu et al., 2016, p.169). Ici, le clivage est un moyen d'adaptation qui lui permet de ne pas vivre dans la contradiction. C'est un mécanisme de défense archaïque qui peut être mis en place sans trop de douleur, il est souvent retrouvé chez le borderline (Bourgeois, 2019, p.31). Dans le cas des sujets borderline, le clivage est souvent présent et aidera à ce que le sujet ne se confronte pas à son « ambivalence affective et à [sa] souffrance dépressive » (Estellon, 2019, p.54). Je rencontre également ce clivage chez d'autres patients et à d'autres moments pendant les entretiens avec Eugène. Par exemple, Ludovic a une attitude très ambivalente vis-à-vis de son ex-compagne. Il est par exemple capable de l'encenser en disant que c'est une très bonne mère avec ses enfants. Cependant, peu de temps après, il dit que ce n'est pas quelqu'un

de bien, qu'elle faisait des choses dans son dos lorsqu'ils étaient en couple et qu'il l'aurait quittée quoi qu'il arrive. Lors de situations extrêmes, le clivage peut être dangereux, en effet, dans certains cas il peut donner tout son sens à une conduite démesurée, agressive et insensée (Ionescu et al., 2016, p.169). En effet, il y a deux positions qui ne se connaissent pas, l'une qui est soumise aux pulsions et qui va détacher le moi de la réalité, et l'autre qui tient compte de la réalité (Ionescu et al., 2016, p.172).

6. Une belle vie en prison

Le point commun que l'on retrouve entre Eugène et Charles est le fait d'avoir bien vécu la prison, même très bien. A chaque fois que l'on aborde ce sujet, Eugène dit :

« Je n'ai jamais eu AU-CUN problème en prison de 99 à 2019 j'ai jamais eu aucun problème, jamais un rapport, rien, au contraire les surveillants disaient que si tout le monde serait comme toi on viendrait même pas travailler ».

Il dit qu'il avait tout ce dont il avait besoin : *« j'avais mon travail, ma cellule, tout, j'ai jamais eu de problème »*. Il ajoute qu'il aime bien le cadre de la prison : *« là-bas je suis pas embêté (...) je veux dire, déjà y'a pas d'administratif à faire, y a moins de choses, (...) après c'est tout, ça glisse »*. Charles, quant à lui, parle d'un *« désir de retourner en prison »*. Il ajoute que la prison était son *« univers »*. Eugène tout comme Charles ont eu un travail en prison, pas ou peu d'ennuis avec les codétenus et un bon contact avec les surveillants au point d'avoir accès à certains privilèges.

La prison se caractérise par une induction de « contrainte physique par limitation drastique de l'espace de liberté locomotrice individuelle » (Bourgeois, 2019, p.309). Bien que l'humain se développe, se construit et s'organise grâce à des opérations de délimitations (Estellon, 2019, p.8). La personnalité borderline se caractérise par l'attente que la limite soit posée par un agent extérieur ou par une limite corporelle (Estellon, 2019, p.9). Ici, il semble qu'Eugène et Charles n'ont jamais réussi à poser les limites eux-mêmes. On peut se demander s'ils n'ont pas cherché dans l'environnement un moyen pour que les limites se positionnent malgré eux. Ce milieu, aussi hostile soit-il, semble être le milieu le plus contenant et sécurisant qu'ils aient connu, ce qui explique, selon Bourgeois (2019, p.309) leur aisance dans celui-ci. Peu importe la difficulté des événements de vie vécus, ces sujets semblent toujours hyperadaptés à la situation, même en prison, qui est un lieu où se développe souvent des troubles psychiques réactionnels (Bourgeois, 2019, p.308).

Cette très bonne adaptation à la prison peut également être un signe pathologique. La pathologie de l'adaptation est conceptualisée par Sami-Ali en 1998, c'est un fonctionnement normal, où le fonctionnement psychique est « dominé par la répétition stéréotypée, l'absence d'imaginaire et l'impossibilité d'investir subjectivement le vécu quotidien » (Englebert, 2017, p.300) il consiste en « une adhésion parfaite du sujet à son environnement » (Englebert, 2017, p.300), même à l'environnement le plus hostile qui soit. En effet, ici, Eugène et Charles passent pour des détenus exemplaires en prison, ils ne qualifient pas non plus cette expérience comme étant quelque chose de très difficile à vivre. De la pathologie d'adaptation s'ensuit une perte de subjectivité qui est la conséquence d'un refoulement caractériel (Englebert, 2017, p.300). Le refoulement caractériel consiste donc en l'oubli de sa subjectivité pour s'adapter à un environnement social dominant.

7. Le vécu de colère

7.1. Au quotidien

Chez Eugène, on retrouve quelque chose d'étonnant : il y a des contradictions au sein de son discours et entre son discours et son attitude lorsqu'on évoque les affects de colère. Il déclare avoir éprouvé de la colère lors de sa dernière incarcération (surtout vis-à-vis des accusations), à la mort de son père et lorsqu'on lui a refusé de devenir pompier. Il explique également qu'il a éprouvé de la colère envers Emmanuelle, lorsque je lui demande s'il a éprouvé d'autres sentiments, il répond : « *c'était de la colère, voilà c'est tout (...) tout ça me faisait péter les plombs* ».

La colère qui semble encore présente aujourd'hui à la suite du passage à l'acte est celle qu'il ressent envers son ex-compagne et envers le verdict, même si elle ne semble pas toujours conscientisée et moindre. Ensuite, on retrouve également la déception vis-à-vis de la peine en elle-même mais également une certaine amertume, même 3 ans plus tard vis-à-vis des jugements, quand il dit « *bref au final voilà quoi... j'ai mangé quoi* ».

On retrouve une évolution du vécu de colère chez Eugène. Il corrèle ses colères à la prise d'alcool, n'en prenant plus aujourd'hui, il serait plus apaisé « *avant il y avait des problèmes d'alcool, maintenant il y a plus tout ça et j'arrive mieux à gérer mon niveau de colère alors qu'avant ça aurait pas été le cas* ». Eugène a tendance à banaliser la colère qu'il éprouve et les violences qu'il commet ou a commis puisque « *tout le monde a des*

moments de colère, tout le monde s'énerve pour un oui pour un non ». Il dit également pouvoir continuer ses activités lorsqu'il est en colère.

Eugène se décrit comme quelqu'un de très social, de non rancunier et qui s'adapte facilement. Cependant il émet une mise en garde en disant : « *si j'ai envie de péter un plomb, j'pète un plomb* ». Il ajoute qu'il ne se mélange pas à n'importe qui. Il relate que sous l'emprise de l'alcool, tout comme sans alcool, il s'énerve très vite. Ce qui peut le mettre en colère aujourd'hui c'est par exemple : « *quand c'est un feu rouge et qu'il est vert et que la personne elle avance pas* ». Le sentiment d'échec est aussi difficile à vivre pour lui. Eugène dit ne pas avoir une vision dépréciée de lui-même pour autant, il dit qu'il a « *mal évolué dans [sa] vie* ».

7.2. Évolution

Aujourd'hui il dit mieux arriver à gérer sa colère, il se dit plus « *radouci* », « *apaisé* » qu'avant puisqu'il ne consomme plus d'alcool. Il m'assure qu'aujourd'hui, comme par le passé, personne d'autre qu'Emmanuelle ne peut déclencher sa colère. Ce qui peut surprendre lorsque peu de temps après il dit que son patron actuel le met en colère ou qu'il se met en colère face à moi lors d'un entretien. De plus, lorsque je lui demande la fréquence de sa colère, il me répond que c'est environ deux fois par semaine. Il dit qu'il lui arrive encore d'avoir des moments de « *nervosité* ».

Eugène me dit qu'avant il pouvait se mettre en colère jusqu'à aller à la violence hétéro agressive, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. La durée de la colère semble également avoir évolué. En effet, aujourd'hui, elle ne dure « *même pas une minute* » en comparaison d'avant où elle durait plus longtemps. Aujourd'hui il se sent mieux et attribue cela au fait d'être « *moins en colère* ». Il énonce également toutes ses possessions qui semblent le rassurer comme sa voiture, son « *super appartement* », son travail, il dit essayer de « *faire les choses de la vie correctement* ». Ainsi aujourd'hui, lorsqu'il se met en colère, il préfère ignorer la personne ou sortir de la pièce plutôt que d'aller à l'affrontement comme avant. Il me dit à plusieurs reprises : « *j fais les choses correctement maintenant, et beaucoup, mais beaucoup mieux que y'a 10 ans en arrière, je suis plus stable et maintenant (...) j suis plus ralenti quand même* ».

Lorsque je lui pose la question suivante : « *Est-ce que vous avez des degrés de colère ? Faibles/moyens/forts ?* », après deux reformulations de ma part car il ne la comprend pas

et souhaite donc la passer. Il semble que celui-ci n'ait pas accès à certaines nuances de ses vécus ou certaines de ses émotions. Ce qui a déjà été évoqué à plusieurs reprises.

Son incarcération semble avoir calmé sa colère, il semble mieux l'anticiper aujourd'hui. En effet, il prend rendez-vous avec la psychiatre de l'URSAVS (sans être sous injonction de soins) pour anticiper un refus de sa demande de réhabilitation judiciaire et gérer sa colère. Sa fibre abandonnique est stimulée, puisqu'il dira, en parlant de la psychiatre qui le suit qu'il a « *besoin* » d'elle. Il répond par l'affirmative lorsque je lui demande si c'est l'attachement au soignant qui fait qu'il a souhaité continuer son suivi.

Si Eugène se met en colère face à quelqu'un aujourd'hui, ce n'est pas plus d'une journée et il revient vers l'autre en prenant l'initiative de lui renvoyer un message par exemple. Eugène ne semble pas avoir beaucoup de contacts avec son ressenti corporel, en effet, lorsque je lui demande comment cela se passe ou s'est passé le vécu de colère, il ne sait pas me répondre. La seule chose qu'il sait me dire c'est que « *ça se voit* ».

7.3. Lors du passage à l'acte

Lors des passages à l'acte violents que l'on évoque en séance (qui sont ici des violences conjugales entre 2008 et 2012 puisqu'il n'est pas d'accord avec les accusations de violences sexuelles), il dit être conscient de ce qui se passait et ajoute « *je sais que c'est pas bien de faire ça mais c'est sur le coup de la colère c'est voilà* ». Il rapporte que ça lui paraît « *normal* », que tout le monde réagit de cette manière-là lors de pareilles circonstances. La banalisation entoure également le passage à l'acte. Entre 2008 et 2012, il confie se mettre en colère « *pour tout* », et accuse l'alcool. Il dit également qu'il était à fleur de peau à cette période-là. La colère venait « *d'un coup* », il m'explique que c'était une montée en pic.

8. L'autodestruction

Eugène parle d'un passé, avant son incarcération où il avait une tendance plus importante aux abus que maintenant. Il buvait beaucoup, qu'il avait des conduites automobiles dangereuses et risquées. Il révèle des conduites délinquantes, comme la conduite sans permis, le recel de vol, ou encore une tentative de vol avec violence. Il était également bagarreur, il dit que c'était « *dû à l'alcool* ». Ça lui est déjà arrivé de ne pas suivre un traitement médical. Lorsqu'il était enfant, il était en échec scolaire et faisait « *l'école buissonnière* ». Lors de son adolescence, il révèle des fréquentations dangereuses.

Eugène consommait de l'alcool en soirée, quand quelque chose le chagrinait, pour oublier ou pour s'amuser. Il a commencé à boire tous les jours à partir de ses 18 ans, en même temps il a commencé le « *squattage* ». Lorsqu'il s'alcoolisait, cela pouvait aller jusqu'à l'extrême, c'est-à-dire jusqu'à ne plus pouvoir se relever. Pourtant conscient des risques qu'il encourait, il qualifie cela d'« *erreur de jeunesse* ». Il dit souhaiter savoir jusqu'où son corps pouvait aller. On retrouve ici l'une des caractéristiques de la personnalité borderline qui est le fait d'attendre que les limites soient posées par un agent extérieur ou par des limites corporelles (Estellon, 2019, p.9). Les comportements d'abus ou d'autodestruction d'Eugènes sont souvent forts. Il ajoute qu'il buvait tous les jours, on devine grâce à son discours qu'il était souvent violent avec Emmanuelle car il dit par exemple que celle-ci faisait « *tous les jours* » des scanners etc.

Par ailleurs il dira ne jamais avoir de conduites risquées envers lui-même. Cependant, d'un point de vue objectif, les conduites énoncées, sont potentiellement dommageables et risquées pour lui-même. Même s'il ne le verbalise pas, il semble se dévaloriser : il a une vision dépréciée de son parcours, il dit avoir mal évolué dans la vie, il corrèle cela avec la mauvaise éducation qu'il pense avoir reçu.

Lorsque l'on aborde le passage à l'acte, il dit qu'il n'aurait pas dû en arriver là avec Emmanuelle, ça lui aurait évité la prison. Il ne semble pas avoir pris en compte les sentiments ou le vécu d'autrui, tout est considéré et appréhendé à travers sa personne. Il pense ne pas mériter qu'Emmanuelle porte plainte contre lui.

Eugène se trouve « *normal* » physiquement. Il dit s'accepter tel qu'il est. De nouveau, il a beaucoup de difficulté à répondre à mes questions sur son vécu corporel, en effet il semble coupé de toutes sensations et ressentis corporels.

9. Le vécu d'abandon

9.1. Chez Eugène

Au début des entretiens, il évoque le décès de son père et l'impossibilité de devenir sapeur-pompier comme ayant généré un fort sentiment d'abandon. Par la suite, il dit ne pas s'être senti abandonné, ou si ça a été le cas, c'est « sans plus ». Il ira même jusqu'à dire après ne pas connaître ce sentiment et encore moins l'éprouver. Lorsque l'on évoque

des sentiments ou des vécus qui semblent douloureux pour lui il se renferme, met comme un mouchoir sur ses émotions en répétant « *je vous dis le passé, c'est le passé* ».

Il pense qu'en couple « *il y a toujours des problèmes* », il révèle avoir déjà fait les poches de pantalon d'Emmanuelle et cherché dans son portable lorsqu'il avait des doutes sur sa fidélité. Mais détourne la conversation lorsque je lui demande s'il est jaloux.

Il affirme être « *quelqu'un de bien mais voilà, après faut pas tirer sur la ficelle non plus quoi* ». Il semble que l'abandon ne l'atteint pas dans sa perception de lui-même. Eugène semble être quelqu'un de très anxieux. Il a des problèmes pour s'endormir et a un traitement pour palier à ça. Il dit se mettre à réfléchir le soir seul dans son lit lorsqu'il est au calme. Cependant il dit ne pas ruminer. Il semble également éprouver une anxiété face à la société actuelle et face à son parcours professionnel. On peut se demander s'il n'a pas peur de rencontrer de nouveau quelqu'un, il dit ne pas vouloir se remettre avec quelqu'un car il ne veut pas retomber sur une femme à qui il « *manque un grain* », il dit également ne plus avoir confiance. De plus, il se dit trop « *speed* » pour supporter les contraintes d'une vie de couple. Il clôture en disant qu'une vie à deux ne l'« *intéresse pas* ».

9.2. S'accrocher à l'autre, envers et contre tout

La relation chaotique qu'Eugène a entretenue avec Emmanuelle malgré la violence et les infidélités n'est pas sans rappeler un réel « combat amoureux » dans le sens de Gabriel Marcel (Englebert, 2018, p.168) (je développe cette notion dans le Chapitre 6 à la section : « Une relation à l'autre qui se situe entre indépendance et fusion » p.79). En effet, la relation amoureuse ne semble jamais être vécue comme stable et sereine. Au contraire ces relations, sont souvent vouées à l'échec et peuvent amener aux passages à l'acte auto-agressifs selon Englebert (2018, p.168). Ce type de relation est souvent source de déception, de frustration, de rejet, de haine ou de colère (ce qui est le cas ici). On retrouve quelque chose de sensiblement similaire chez Ludovic, celui-ci dit avoir été amoureux de son ex-compagne malgré le fait qu'elle faisait des choses dans son dos, qu'elle lui volait son argent et bien qu'elle l'ait accusé de violences sexuelles. Il dit également qu'il a continué à l'aimer même après avoir été incarcéré.

9.3. Éviter l'abandon à tout prix

Eugène n'a plus le droit d'approcher Emmanuelle. Suite à sa sortie de prison il a pris la décision de ne plus côtoyer non plus sa famille malgré qu'il n'y ait aucune décision

judiciaire à ce propos. Lorsque je lui demande pourquoi, il me dit qu'il a peur qu'Emmanuelle soit chez sa mère ou que quelqu'un la prévienne. Il dit de manière ferme que leur contact ne l'*« intéresse pas »* et qu'il se protège en restant à distance. Pourtant Eugène semble souffrir de cette décision, il confie que ce n'est pas simple de vivre sans côtoyer sa fratrie. Il ajoute qu'il ne sait pas si sa mère fait encore partie de ce monde ou non. Il a mis tous les moyens en œuvre pour être sûr de ne plus avoir de contact avec sa famille : *« j'ai même pas son numéro de téléphone à ma mère »*. Dès que j'évoque l'idée de les côtoyer de nouveau, il réagit assez fortement en disant : *« j'ai plus envie d'aller là-bas »*, *« non, non, je ne vais plus sur [ville en question] »*. Il semble qu'Eugène éprouve une certaine peur dans le fait de côtoyer de nouveau sa famille. Lorsque je lui demande comment il se sent vis-à-vis de cette situation, il répond : *« moooh c'est tout, maintenant »*. De nouveau, Eugène semble ne pas avoir accès à ses émotions.

Lorsqu'Eugène était en prison, sa mère venait le voir au parloir, accompagnée de son beau-père. Il a demandé à sa mère de ne plus venir le voir car son beau-père était malade et il ne souhaitait pas qu'il fasse le déplacement (sachant que sa mère ne conduit pas). Lorsqu'il relate cela, je me suis demandée s'il n'avait pas fait ça pour éviter de ressentir l'abandon. En effet, sa mère n'aurait pas pu continuer à venir le voir étant donné l'état de santé de son conjoint, il aurait donc pu éviter de ressentir ce sentiment en mettant lui-même des distances avec cette relation. On peut également se demander s'il ne fait pas la même chose avec sa famille, refusant de la côtoyer de nouveau pour éviter de ressentir un éventuel rejet de leur part. En effet, il n'est pas rare que les individus ayant une personnalité borderline préfèrent partir et quitter une relation qui pourrait se révéler abandonnique, cela leur permet de garder le contrôle sur l'abandon et de ne pas trop souffrir, même si cela doit mener à la séparation (Granger, 2013, p.19). En effet, selon le DSM-5, la perte d'autrui peut *« profondément modifier l'image de soi, les affects, la cognition ou le comportement »* (American Psychiatric Association, 2015, p.864).

10. Une liaison entre la conscience de soi et le vécu corporel ?

10.1. Un problème d'identité narrative ?

Comme le présentent les sections ci-dessus, Eugène est très incohérent. En effet, on peut se demander s'il a accès à son vécu émotionnel, notamment au vécu de colère et d'abandon qui change tout au long des différents entretiens. Il semble qu'Eugène, en fonction des moments et de son humeur réinvente sa manière de percevoir le monde et sa propre histoire. Tout chez lui semble fluctuant, même lorsqu'il parle du passage à l'acte.

En effet, comme je l'évoque dans l'histoire des faits, il dit tantôt que ses gestes violents envers Emmanuelle sont dus à la colère et tantôt qu'ils sont dus à l'alcool. Ce qui peut laisser penser à une perturbation de la temporalité et de narrativité. En effet, cela peut s'expliquer en partie par le fait que la temporalité du borderline se situe dans l'instantanéité et dans l'immédiateté selon Englebert (2017, p.4). Ce qui favorise le sentiment de vide chronique ainsi qu'une narrativité qui n'intègre ni le passé ni le futur mais qui se trouve dans le présent Englebert (2017, p.4).

Puisque le sujet a toujours l'impression de vivre dans le présent, on peut donc présumer que sa relation à l'autre est également dénuée d'évolution temporelle. Lorsqu'Eugène parle d'Emmanuelle, il le fait souvent comme si cette dernière était présente en face de lui alors qu'il précise que cela fait des années qu'il ne l'a pas vue. Lorsque l'on parcourt le ressenti sur le sentiment de colère, Eugène s'énervait contre Emmanuelle. Il lui dit donc :

« des surplus ... pour, pour violence parce que je te frappais. Je suis d'accord avec toi [il s'adresse à Emmanuelle], je mérite (...) de toute façon, je le savais que un jour ou l'autre, mais j'aurais jamais pensé qu'on m'dit [Eugène] est en garde à vue pour des faits de viol quoi ! ».

Ici, il aborde l'autre comme faisant partie de la même temporalité que lui, c'est-à-dire dans un instantané, une immédiateté. En phénoménologie, cette temporalité qui ne présente ni présent ni futur est une temporalité anhistorique. Une telle temporalité n'aide pas à avoir une narrativité construite. Car ici « l'existence psychique du patient borderline est caractérisée par une absence de médiation » (Lo Monte & Englebert, 2018, p.649). Donc Eugène a une difficulté à se représenter les événements ou à « transformer les événements et les émotions vécus présentement – immédiatement et de façon noétique – en contenu de conscience réflexive et noématiques » (Lo Monte & Englebert, 2018, P.649). Ce qui peut expliquer cette impression qu'il n'a pas accès à ses émotions. Le soi noétique et le soi noématique sont des notions développées par Kimura, « le soi noématique est l'apparition perceptive à travers la médiation de l'écart, le soi noétique s'éprouve lui-même dans le sentiment actuel sur le registre pathique » (Kawase, 2018, p.531). Autrement dit, le soi noétique est l'endroit où se génère l'événement immédiatement et le soi noématique est ce qui apparaît au sujet après une médiation, après une conscientisation de l'événement par la conscience. Cette faiblesse de la conscience de soi semble déjà avoir été soulevée à plusieurs reprises par les auteurs scientifiques puisque, selon Bourgeois (2019, p.248), les borderline ne sont pas toujours sûrs de leur ipséité (leur conscience d'être eux-mêmes) et c'est pourquoi, ils cherchent

parfois à l'éprouver par des conduites addictives ou extrêmes. Ici, Eugène a peut-être cherché à éprouver sa conscience de lui-même au travers de l'alcool puisqu'il relate avoir déjà cherché les limites dans ce domaine, mais on peut également se demander si la violence qu'il a manifesté envers Emmanuelle n'était pas également pour cette raison.

Il semble que ce qui est fragile chez Eugène, soit la conscience de soi réflexive. En effet, on peut distinguer deux parties de la conscience de soi, la première est la conscience de soi préréflexive et la seconde est la conscience de soi réflexive. La première est « implicite, primitive, non-conceptuelle ; alors que la seconde est explicite et conceptuelle et consiste en la capacité actualisée de se référer à soi-même » (Englebert, 2017, p.21). Donc la conscience de soi réflexive, crée la capacité pour le sujet de prendre conscience de lui-même, et donc de diriger son attention vers sa subjectivité et certains aspects de sa vie mentale. La conscience de soi réflexive, est celle qui va donner la capacité de se raconter. Ce que fait difficilement Eugène puisqu'il a du mal à mettre des mots sur ses vécus ou ses ressentis.

Mais alors pourquoi cet éventuel problème d'identité narrative ? Pourquoi serait-il lié à la temporalité et la conscience du borderline ? L'identité narrative est l'un des piliers de la conscience en phénoménologie, est selon Ricoeur, ce qui permet la transmission de l'identité, mais est également l'origine du processus identitaire (Ricoeur, 1983, 1984, 1985, 1990, cité par Englebert, 2017, p.51). Ici, la temporalité d'Eugène qui est anhistorique, ne lui permet pas de transposer des émotions et plus largement les vécus, en contenu de conscience, c'est pourquoi il y a de telles incohérences dans son discours. Or, si ce discours ne peut intégrer les vécus, ni se les représenter, ni les réfléchir, il sera donc difficile pour la personne de se construire une identité narrative (Englebert, 2018, p.649). C'est ce qui est frappant lorsque l'on compare les différents récits des différents patients.

Le fait de vivre dans le présent, permet de s'échapper du sentiment de vide, de l'humeur dysphorique, des sentiments d'anxiété, et de l'irritabilité qui les accompagnent (Englebert, 2018, p.650). De plus, cette tendance à vivre dans l'immédiateté est très présente pour les personnes qui ressentent ce sentiment chronique de vide (Critère 7 du DSM-5), ce qui est le cas d'Eugène. Pour échapper à ce sentiment, il se tient toujours occupé constamment, il fait souvent la fête et souhaite tout le temps bouger. En effet, dans le monde du borderline, « la routine est exécrée » (Estellon, 2020, p.41). Eugène se retrouve alors dans une immédiateté chaotique (au sens de Kimura). L'immédiateté

chaotique ici est le fait que le patient soit coincé dans un présent éternel. A ce moment-là, le soi du patient va s'élargir jusqu'à renoncer complètement à son être singulier pour s'unir à l'univers et donc s'unir à tous les êtres (Kawase, 2018, p.541). La chapitre 6 va plus loin dans l'analyse du vécu d'altérité (cf. p.63). Cette notion d'immédiateté chaotique est associée à l'autodestruction et aux conduites addictives. Dans le cas d'Eugène, il s'agit de l'alcoolisme, la violence hétéro-agressive, et peut-être une problématique sexuelle selon les accusations. Tout ceci nous indique une conscience de soi qui est moindre. L'identité narrative permet le processus identitaire qui va lui permettre d'intégrer sa vie émotionnelle à sa propre histoire (Englebert, 2017, p.51).

10.2. Quel est le lien entre le vécu corporel et la conscience de soi ?

Lors d'un entretien, je demande à Eugène ce qu'il ressent alors qu'il est visiblement en train de s'énervé, à ce moment-là, il prend un air détaché et me dit que de toute manière ce qui est fait est fait, que c'est du passé comme si la colère n'avait jamais existé. La conclusion juste au-dessus énonce qu'Eugène arrive difficilement à avoir conscience de lui-même, de sa subjectivité. Or, la conscience de soi est fondamentalement liée à la lecture et à l'identification des émotions. Pour cela, cependant, elles doivent passer par la chair (Englebert, 2017, p.51). De toute évidence, le corps est aussi un vecteur d'identité. Le lien entre le corps et la conscience de soi est exploré plus en détails au prochain chapitre qui parle de l'histoire de Ludovic (cf. p.37) qui, comme Eugène, a du mal à percevoir ce qui se passe dans son corps.

Il y a donc ici un défaut de conscientisation des émotions notamment lié aux difficultés qu'éprouve Eugène à avoir conscience de lui-même. Les émotions sont « indissociables du processus d'identité et jouent un rôle déterminant dans les relations sociales » (Englebert, 2017, p.51). Ce que l'on peut rapprocher éventuellement d'une relative alexithymie dans le cas d'Eugène, qui est « l'incapacité à mettre des mots sur ses émotions » (Van Der Kolk, 2018, p.142). De plus, les alexithymiques ont du mal à sentir ce qui se passe dans leur corps, ce qui est également le cas de cette personne.

11. Résumé : le passage à l'acte

Le passage à l'acte prend place dans le contexte d'une relation amoureuse (aux allures de combat amoureux) où sa compagne, Emmanuelle est clivée (entre le statut de compagne et le statut de sœur). Pour rappel elle l'accuse d'inceste qu'il dément, mais reconnaît des violences conjugales. Le vécu de colère est assez central dans les passages à l'acte, en

effet, Eugène explique lui-même qu'il n'a pas supporté qu'Emmanuelle le trompe il s'est donc mis en colère. Avant le passage à l'acte, il semble qu'il vit une phase de tensions où il se met en colère très facilement au quotidien (on retrouve l'impulsivité). Il semble que ce soit dû à cette relation conflictuelle.

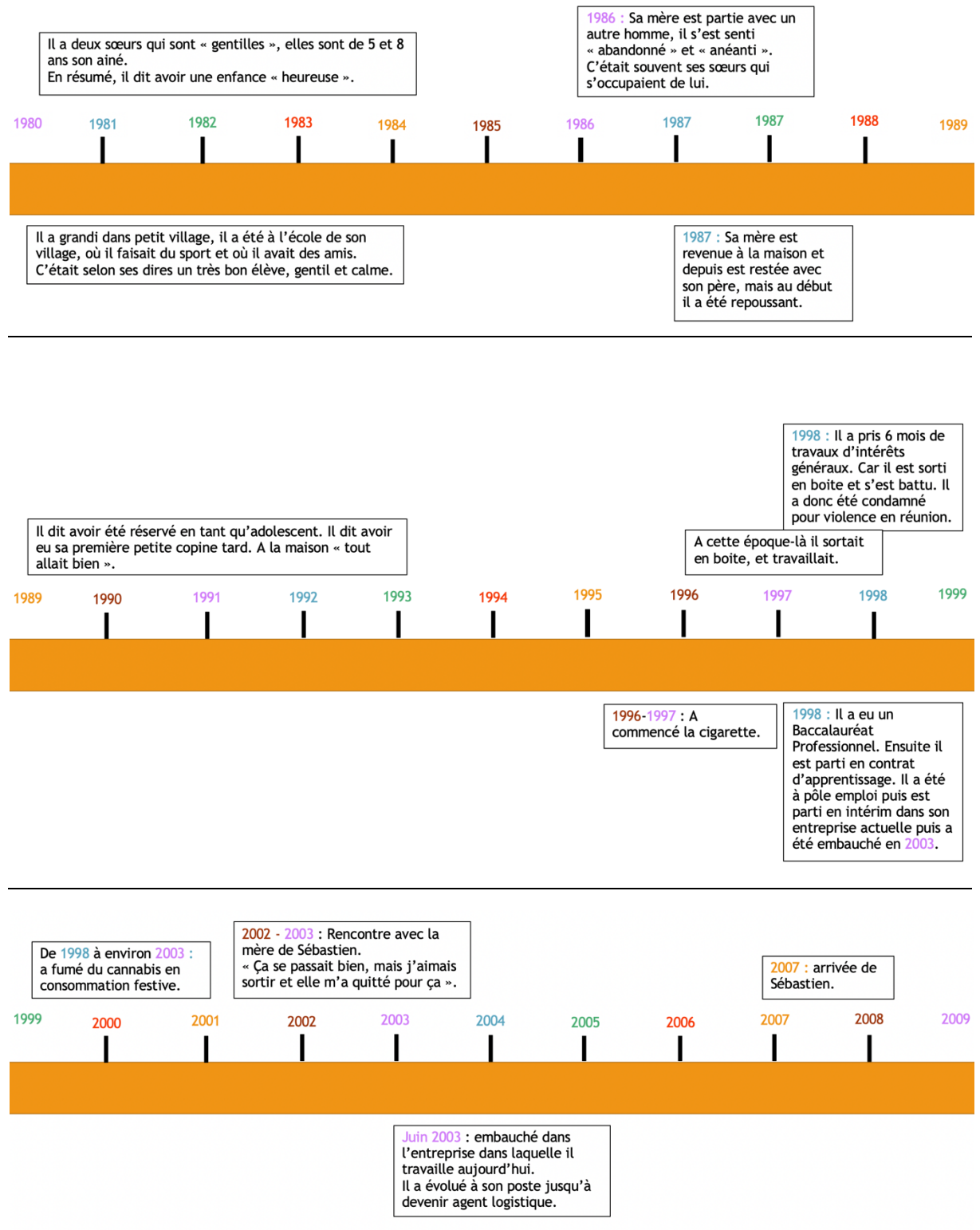
Eugène se situe dans une temporalité anhistorique, il est donc dans le présent sans passé ni futur. Cette temporalité crée également une difficulté à transposer ses émotions en contenu de conscience, créant des incohérences dans le discours. Ses sentiments sont tantôt reconnus, tantôt déniés. J'hypothétise ici que lorsqu'Eugène est sous la menace d'un abandon (ici celui d'Emmanuelle qui a des amants), cela crée une détresse (nécessaire pour passer à l'acte) chez lui qui laisse place à une colère immédiate, de l'instant, qui monte « *en pic* » qu'il n'arrive pas à contrôler. L'autre est au centre du passage à l'acte car il se met en colère parce qu'il est blessé par l'attitude de sa compagne, cependant il ne prend pas en compte le vécu ni les sentiments de celle-ci.

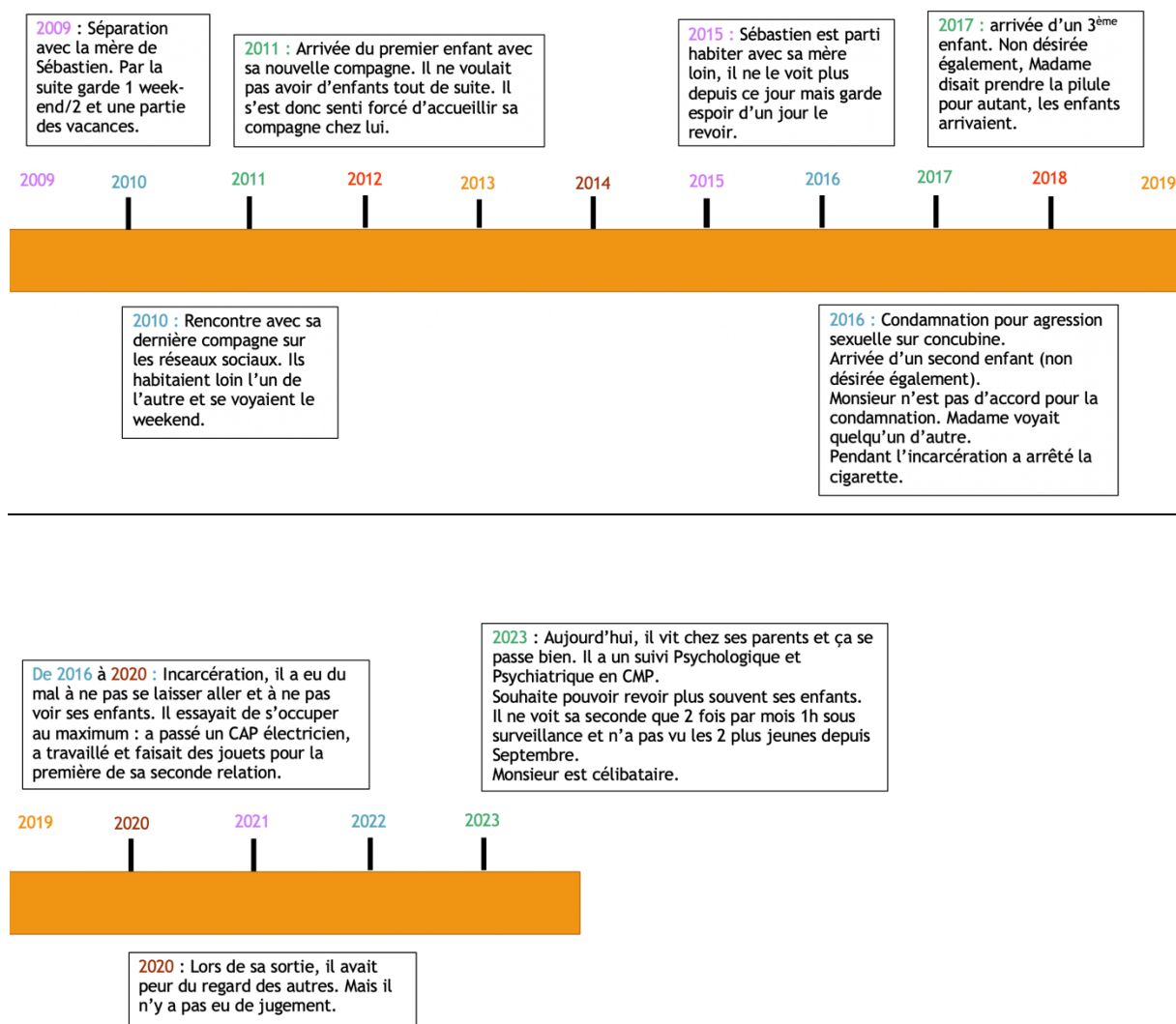
Sa conscience préreflexive est faible (et semble être au même stade avant, pendant et après le passage à l'acte), en effet, son discours sur ce qu'il ressent par exemple oscille tout au long des entretiens. Il semble du coup ne pas conscientiser ses sentiments de colère et d'abandon ou difficilement et ne pas avoir conscience de mettre sa vie en danger lorsqu'il a des conduites autodestructrices. C'est également l'une des raisons pour lesquelles il se met en danger. Eugène ne semble pas avoir beaucoup de connexion avec son vécu corporel, autant avant, pendant qu'après le passage à l'acte. Pourtant, Eugène a tendance à jouer avec ses limites corporelles avant le passage à l'acte, avec des abus de boisson, des conduites à risque...

Il y a une évolution de la colère après le passage à l'acte. Il dit ne quasiment plus se mettre en colère aujourd'hui et semble mieux prévenir cette colère (rendez-vous avec sa psychiatre), et cela des suites de son passage en prison. A noter qu'il a moins de conduites autodestructrices depuis ce moment-là également. Il semble associer la colère à la violence, cependant au vu de son comportement, plusieurs choses indiquent qu'il éprouve encore de la colère, mais que celle-ci n'est pas conscientisée.

Chapitre 4 : Ludovic ou un corps-en-disparition ?

1. Ligne de vie





Ludovic n'est pas quelqu'un de très prolixe, je n'ai donc pas beaucoup d'informations sur le passage à l'acte. Ludovic dit avoir eu une enfance heureuse. Hormis l'année où sa mère est partie, il dit s'être senti « *anéanti* » et « *abandonné* ». Il avoue avoir été très « *en colère* » et donc avoir repoussé sa mère lorsque celle-ci a rejoint le domicile familial.

Ludovic a, issu d'une première relation, un fils que nous appellerons Sébastien qui est aujourd'hui adolescent. Depuis 8 ans Ludovic n'a plus de contact avec Sébastien, celui-ci a déménagé loin de chez lui et il dit, « *soi-disant* » ne plus vouloir lui parler. Cependant, Ludovic pense que la mère de Sébastien « *a dû lui bourrer le crâne* ». Il reste convaincu qu'un jour il reverra son fils. Lorsque l'on évoque la rupture avec sa première compagne, il dit qu'il aimait bien sortir, « *donc quand elle me disait : « Non », je partais quand même* ». Il dit cela lui a fait un gros choc lorsqu'il est rentré chez lui et qu'il n'a retrouvé ni femme ni enfant, cependant il ajoute : « *je pouvais m'en prendre qu'à moi-même* ».

Ludovic rencontre quelqu'un peu de temps après la rupture avec la mère de Sébastien. Au début de leur relation, ils se voient les weekends, ce n'est qu'après la venue de leur premier enfant qu'ils emménagent ensemble. Il dit s'être senti obligé de l'accueillir car elle était enceinte. Selon Ludovic, ce premier enfant « *est arrivé très vite, j'étais réticent, j'en voulais pas spécialement d'enfant, vu que j'en avais déjà un plus grand et que j'étais déjà mal parce que je le voyais pas (...) j'étais pas prêt à en ravoir un* ». Leur relation semble assez chaotique puisqu'ils se séparent à de très nombreuses reprises au cours de leur relation. Par la suite, il a trois enfants avec cette femme, il raconte qu'« *en fait Madame elle disait qu'elle prenait la pilule et ben chaque fois, il y a un enfant qui est arrivé. Donc bah ouais, les trois j'étais devant le fait accompli* ». Il dit qu'il ne s'« *occupait pas beaucoup* » de ses trois derniers à cette époque et ajoute : « *maintenant qu'ils sont là, maintenant je les aime hein, mais en ce temps-là, pas spécialement* ». Lorsqu'il a été incarcéré, Ludovic dit « *j'avais plus l'impression (...) bah d'avoir abandonné mes enfants* ». Il confie avoir une implication affective plus intense avec Sébastien car il était désiré.

Aujourd'hui, Ludovic semble plus investi dans la relation qu'il a avec ses trois derniers enfants, il essaie de revoir les deux plus jeunes qu'il ne voit plus depuis quelques mois et cherche à faire de plus en plus de choses avec l'aînée. Il dit que c'est le fait d'« *être enfermé, puis pas les voir déjà* » qui l'a amené à changer d'attitude.

En dehors des soucis rencontrés avec ses ex-compagnes, Ludovic ne semble pas avoir un rapport très conflictuel aux autres (surtout aujourd'hui), il dit qu'il est un « *bon copain* », il dit aussi avoir beaucoup d'amis. En revanche, dans ses jeunes années, Ludovic a été condamné à six mois de travaux d'intérêts généraux pour violence en réunion. Il assure que c'était sa seule conduite délinquante.

2. Histoire des faits

La mère de ses trois enfants a accusé Ludovic d'agression sexuelle sur concubine. Ludovic n'est pas d'accord avec ces accusations, il dit que, pour lui, « *le truc a été gonflé quoi* ». D'après lui, la raison de cette accusation est le fait qu'il y avait un autre homme dans la vie de Madame : « *j'étais à peine incarcéré que bah y avait un autre homme qui venait chez nous* ». Ludovic ne le précise pas lors des entretiens, mais Madame a plusieurs fois porté plainte contre lui pour violence sexuelle sur concubine.

En dehors de l'arrivée imprévue des enfants, la relation semble assez complexe, Ludovic dit que certaines choses l'irritaient chez son ex-compagne. Par exemple, le fait qu'elle : « *faisait beaucoup de trucs dans mon dos* ». Il donnera ces exemples : « *Comme prendre ma carte bleue, dépenser mon argent* ». Il révèle également que s'il n'y avait pas eu les accusations, il aurait probablement choisi de rompre : « *moi je serais parti, je pense* ». Pour autant, il dira qu'il était amoureux d'elle jusqu'au moment où il a découvert qu'un autre homme venait chez eux. Précisons qu'à ce moment-là il était déjà incarcéré. Il révèle que les accusations portées par son ex-compagne sont : « *ce qui m'a fait plus de mal, je crois* ». Il ajoute être indifférent aujourd'hui à tout ce qui s'est passé.

3. La symptomatologie borderline

Les symptômes d'une personnalité borderline chez Ludovic sont plus discrets que chez les autres patients rencontrés. Cependant je fais toute confiance aux professionnels qui m'ont orientée vers lui comme étant quelqu'un qui présentait des traits d'une personnalité Borderline selon les critères du DSM-5. Il se peut également que Ludovic soit en rémission, c'est-à-dire qu'il ne répond plus à au moins cinq des critères diagnostics du DSM-5 (Granger, 2013, p.20).

Ludovic a très peur de l'abandon (critère 1). Il le dit lui-même en ce qui concerne sa mère et confie l'avoir rejetée de colère pendant longtemps même après qu'elle ait réintégré le domicile familial. Le mode de relation qu'il a aux autres semble intense, et oscillant entre idéalisation et dévalorisation (critère 2). Surtout avec son ex-compagne ; en effet, il dit tour-à-tour qu'il trouve que c'est quelqu'un de très bien avec ses enfants, et qu'elle est pour eux une bonne mère et ensuite il dit que c'est une mauvaise personne car elle a essayé de lui voler son argent. Il fait preuve d'instabilité affective qui est la résultante d'une réactivité de l'humeur (critère 6). Il dit lui-même avoir été très colérique par le passé. Ça n'allait pas à ce moment-là avec son ex-compagne (qui a porté les accusations) il avait un comportement assez ambivalent envers elle, ils ont d'ailleurs vécu de multiples séparations. Ludovic relate un tempérament très colérique par le passé, des colères inappropriées et disproportionnées lorsqu'il voulait avoir raison par exemple (critère 8).

4. L'évolution de la colère grâce à la prison

4.1. Ludovic

Ludovic semble relativement adapté à la prison, en effet, tout comme Eugène, il dit ne pas s'être laissé aller, il dit : « *j'ai passé des diplômes, j'ai travaillé* ». Il avait quand

même l'envie de sortir, et il ajoute : « *c'est jamais évident* », cependant cette période, comme pour tous les auteurs de violences interrogés, n'est jamais décrite comme l'une des pires périodes de leur vie.

De plus, il décrit une famille très présente lors de son incarcération. Lorsqu'il sort, il craint le regard des autres mais est agréablement surpris, tout le monde est content de le revoir, personne ne le juge selon lui. Il dit qu'aujourd'hui il a clôturé un chapitre et il dit avoir réussi à oublier cette période (qui englobe les faits et l'incarcération).

4.2. Gaston, Eugène et Charles

Gaston, Eugène et Charles semblent vivre la prison relativement facilement. Au chapitre précédent il est stipulé qu'Eugène a « *très bien* » vécu la prison qu'il s'y sentait même mieux que dans le monde réel. Gaston et Charles, de leur côté, rapportent un vécu similaire, sans être aussi extrême que celui d'Eugène. Par exemple, Charles dit qu'il se pense adapté à la prison, il va même jusqu'à dire que la prison : « *c'était un lieu pour moi* ». Gaston explique que sa manière d'éprouver et de vivre la colère a changé à la suite de sa dernière incarcération, dont il est sorti en 2021. Depuis qu'il est sorti de prison, il dit ne jamais s'être vraiment mis en colère (on parle d'une colère qu'il décrit comme moyenne ou forte, c'est-à-dire une colère violente physiquement et/ou verbalement).

Ce que l'on retrouve chez les quatre personnes interrogées, c'est qu'elles n'ont pas mal vécu la prison. Encore plus étonnant, c'est que les quatre rapportent également moins éprouver de colère depuis leur incarcération. Ce qui pose question. En effet, la prison est connue pour favoriser les troubles réactionnels à cause de la condition de prisonniers enfermés (Bourgeois, 2019, p.308). Cependant il n'est pas rare qu'une personnalité borderline, expérimentant le seul milieu contenant et sécurisant qu'elle n'ait jamais connu, soit très angoissée à l'idée de sortir ou mette tout en place pour y retourner le plus vite possible (Bourgeois, 2019, p.309).

Malgré une « réduction importante de la symptomatologie avec le temps » (Karaklic & Bungener, 2010, p.373), il semble que ce soit bel et bien la prison qui provoque cette évolution. La bonne adaptation à la prison peut être la résultante d'une pathologie de l'adaptation (comme mentionné au chapitre 3, cf. p.26). Cette pathologie consiste en l'adhésion totale du sujet à son environnement au prix d'une perte de subjectivité,

conséquence d'un refoulement caractériel. On peut supposer que la pathologie de l'adaptation, a un effet sur l'éprouvé de colère des patients après leur passage en prison.

5. Une colère évolutive

La première vraie (et la plus grosse dit-il) colère évoquée par Charles est celle qu'il a éprouvé contre sa mère quand celle-ci est revenue au domicile familial, il lui en a beaucoup voulu et l'a repoussée. Lors des entretiens, Ludovic évoque d'autres moments où il a éprouvé de la colère. Par exemple envers la juge qui ne lui a pas permis de revoir ses enfants ou envers son ex-compagne lorsqu'elle a porté plainte.

Il décrit sa colère comme étant une colère moyenne, il ne semble pas distinguer beaucoup de nuances dans ses affects, la description de ses sentiments est pauvre. Il confie ne jamais se dévaloriser, il ajoute qu'il ne se pose pas ce genre de questions. Comme Eugène, il semble que Ludovic n'a pas beaucoup conscience de lui. Il n'intègre pas son vécu émotionnel à son histoire, ce qui montre une identité narrative difficile et par conséquent une faible conscience de lui-même comme énoncé dans le chapitre précédent.

Il dit qu'il a été colérique, mais : « *il faut vraiment y aller pour m'énervier maintenant* ». Il ajoute que c'est très rare aujourd'hui qu'il se mette en colère. Lors de la période où il a été emprisonné, il n'a pas été en colère, car ça n'aurait rien changé. Cependant, on remarque certaines incohérences dans son discours, car il mentionne en avoir voulu à son ex-compagne lorsqu'il a appris qu'elle voyait un autre homme.

Lorsqu'il se met en colère, c'est souvent parce qu'il aime/veut avoir raison. La colère monte, à la suite de quoi il crie, préfère partir pour revenir de lui-même quelques temps après. Il a besoin de s'isoler à ce moment-là et il avoue que ça peut lui arriver de ruminer. A ce moment-là, il essaie de se raisonner pour se calmer. Il ajoute ne pas être rancunier et pouvoir continuer ses activités lorsqu'il est en colère. Il peut sentir sa tension augmenter, la mâchoire qui se serre lorsqu'il est en colère et dit ne rien savoir identifier d'autre.

Malgré mes questions, il reste très vague sur le moment du ou des passages à l'acte ainsi que sur ce qu'il a ressenti. Il mentionne juste qu'à cette période, il était irrité par Madame qui faisait beaucoup de choses dans son dos, en conséquence de quoi il se mettait beaucoup en colère. Il dira également qu'à l'époque, il était à fleur de peau, cette période

correspond à la période où il a commencé à avoir des soucis au sein de son couple. Et il relate : qu'« *au début j'accusais le coup. Mais après moi, je commençais à en avoir marre* ». Au moment des accusations « *ça n'allait déjà plus* » au sein du couple. Il dit être indifférent aujourd'hui à tout cela, cependant, il se montre plus irrité lorsque l'on discute de ce sujet. Lors de ces périodes de tension, son image de lui-même ne change pas, il ne se déprécie pas, il dit « *je m'aime bien quand même* ».

6. L'autodestruction

Ludovic a déjà consommé du cannabis lorsqu'il était jeune, pendant 5 à 6 ans, une consommation festive, principalement le weekend. Il n'a été violent qu'une fois dans sa vie selon lui. Lorsqu'il a été arrêté pour violence en réunion, il dit que c'est sa seule conduite délinquante. Il a fumé la cigarette pendant quasiment toute sa vie, mais aujourd'hui, il a arrêté. Il dit ne pas avoir de conduite à risque, « *jamais* ».

Il dit ne jamais s'emporter face à quelqu'un, or, il a déjà expliqué pouvoir se mettre en colère face notamment à son ex-compagne. Il dit qu'il n'a écouté personne lorsque tout le monde lui disait de ne pas rester avec Madame. Il dit s'être senti coupable d'avoir fait le sourd par la suite. Comme je le mentionne plus haut, Ludovic n'a pas une image dépréciée de lui-même, il dit se trouver « *normal* », ni beau, ni moche.

7. Le vécu d'abandon

Ludovic dit avoir déjà éprouvé le sentiment d'abandon au cours de sa vie, notamment lorsque sa mère est partie, il pensait que sa mère était partie parce qu'elle ne l'aimait pas. Il l'a aussi éprouvé lorsque sa première compagne l'a quitté, même s'il trouvait cela justifié. Il a craint d'être abandonné par la mère de ses trois enfants au moment de son incarcération, car il a appris que celle-ci voyait quelqu'un d'autre. Ce qui lui a fait peur car il l'aimait toujours à ce moment-là. Lorsqu'il éprouve le sentiment d'abandon, c'est « *très fort* », mais ça n'arrive pas quotidiennement. Lorsqu'il ressent cela, il pleure beaucoup et/ ou sent « *comme un gros vide* ». Il ajoute que lorsqu'il se sent abandonné, c'est en continu pendant une période. Lorsqu'il s'est senti abandonné par son ex-compagne, il a trouvé refuge au sein de sa famille. Il s'est déjà senti abandonné par la justice qu'il trouve « *juste et injuste* », précisément, quand il a été jugé, ce qui s'est manifesté par de la tristesse. Il dit de lui-même qu'il est jaloux, mais pas possessif.

Lorsqu'il se sent abandonné, il préfère trouver refuge auprès des autres (sa famille), ce qui peut s'expliquer par le fait qu'en général, le borderline va combler le risque d'abandon (Englebert, 2018, p.168). Chez Ludovic, l'abandon peut être corrélé à de la tristesse et de la colère. Il confond le vécu corporel et le ressenti émotionnel, lorsque je lui demande ce que ça lui fait physiquement la sensation d'abandon, il me répond « *je suis tout triste* ».

8. Un corps absent ?

Force est de constater que Ludovic confond son vécu corporel et son ressenti émotionnel. En effet, lorsque je questionne son ressenti physique, il répond par des sentiments, comme s'il ne percevait pas son ressenti corporel. Lorsque je lui pose des questions comme « *est ce que vous sentez une respiration rapide ? un pouls qui s'accélère ?* » majoritairement ses réponses seront : « *je saurais pas vous dire* ». Il n'est pas le seul à avoir ce type de réponses. Eugène a des difficultés à accéder à son vécu corporel, lorsque je le questionne, il me demande d'en passer certaines car il ne les comprend pas. Lorsque je demande à Eugène, Ludovic et Gaston, comment ils se trouvent physiquement, chacun répond qu'il se trouve : « *normal* ». Rien dans leur physique ne semble leur plaire ou déplaire. Alors que Gaston, comme Charles par la suite, sauront évoquer certaines sensations corporelles, Ludovic et Eugène seront très en difficulté face à ces questions.

Selon Englebert (2017, p.307) « le corps est le vecteur de notre apparition dans le monde ». Selon la phénoménologie, l'expérience corporelle se rapproche beaucoup du « soi minimal » (Englebert & Follet, 2018, p.234) ou minimal self. Le soi minimal « correspond au sentiment de soi dans sa dimension implicite, non conceptuelle et primitive » (Englebert, 2021, p.7). Selon Englebert (2021, p.7), on prête au soi minimal (qui est une notion notamment décrite par Zahavi), la compétence d'agentivité qui permet au sujet de percevoir, concevoir et ressentir ses actions, ses expériences, comme étant siennes. Le corps est en effet à l'origine de l'expérience princeps qui rend « le sujet conscient de son statut de « sujet conscient » » (Englebert, 2021, p.7). Selon Englebert (2021, p.7), de manière « précognitive, préréflexive et préthématique, mais aussi dans une certaine immédiateté, le soi minimal donne au sujet l'intuition de ce qu'il est dans ce qu'il y a de plus fondamental et de plus originel ». C'est l'une des conditions pour pouvoir expérimenter le vécu en première personne. Van Der Kolk (2018, p.136) le formule autrement : « la conscience de soi joue aussi un rôle vital dans le maintien de l'équilibre interne. On a besoin de percevoir ses sensations et agir en fonction pour garder son corps en sécurité ». Le corps est donc étroitement lié à la conscience de soi. Selon les

direx de ces auteurs, on peut mieux comprendre le besoin des personnalités borderline de se réapproprier leur corps en s'automutilant, en abusant de substances, en ayant une vie sexuelle complexe, en essayant d'attenter à leurs jours ou en ayant des abus alimentaires par exemple. En effet, une partie de la conscience de soi, le minimal self est lié au vécu du corps ; si celui-ci n'est pas présent, la conscience de soi ne sera pas complète. Il y aura donc un besoin de réappropriation de la conscience de soi, ce qui passe par le fait de faire subir des choses extrêmes au corps pour le sentir, et plus largement se sentir. On retrouve tous ces abus mettant à mal le corps dans les études de cas présentes dans ce mémoire. Par exemple, Charles essaye d'attenter à ses jours, est boulimique et a une vie sexuelle chaotique, Gaston s'automutile, abuse de substances et a essayé à plusieurs reprises d'attenter à ses jours également. Selon Englebert et Follet (2018, p.242), ceci serait la cause du vécu corporel du borderline qui reposerait sur le vécu d'un « corps-en-disparition ». Ici c'est bel et bien le cas, le corps échappe au borderline, c'est également pour cette raison que Ludovic et Eugène ne peuvent que très peu évoquer leurs expériences corporelles. Leur corps leur échappe et ils ressentent difficilement ce qu'ils vivent. Englebert et Follet (2018, p.234) ajoutent que le vécu du corps-en-disparition « s'inscrit dans l'instantanéité et dans une spatialité ubiquitaire ». L'immédiateté fait partie de la manière d'être au monde du borderline.

9. Le vécu corporel relié à l'identité narrative ?

La conscience de soi, plus précisément le minimal self permet de garder le corps en sécurité, or le borderline a toujours tendance à se mettre en danger ; à aller dans des situations limites où le corps n'est pas en sécurité. Englebert (2021, p.6) postule qu'il y a trois formes du soi, le soi narratif, le soi minimal et le soi territorial. D'après ce même auteur, le soi minimal et le soi narratif sont deux facettes d'un même self. Le soi narratif, qui est une notion venant de Ricoeur, « est la capacité actualisée de se référer à soi et de diriger son attention réflexive vers certains aspects de sa propre vie mentale et sa subjectivité » (Englebert, 2021, p.7). L'expérience est explicite et relève d'une dimension discursive et conceptuelle (Englebert, 2021, p.7). Le soi narratif permet à l'individu de s'engager dans diverses formes personnelles et interpersonnelles d'activités narratives. Selon Ricoeur, la conscience, en se racontant, va diffuser son identité et la créer (Ricoeur, 1983, 1984, 1985, 1990, cité par Englebert, 2021, p.21). Englebert (2021, p.8) ajoute que : « la présence d'un niveau minimal de conscience de soi [doit] être considérée comme une condition de possibilité pour l'émergence du soi narratif », le soi narratif est donc fondé sur le soi minimal, même si lorsque le sujet vit les choses, il les vit de manière intégrée

(soi minimal et soi narratif en même temps) (Englebert, 2021, p.8). La conscience trouve donc son fondement dans le corps. On peut se demander si le vécu corporel appauvri du borderline n'est donc pas lié à son défaut de narrativité rencontré chez Eugène et Ludovic, comme on le constate à plusieurs reprises. De plus, on retrouve chez Eugène et Ludovic une manière de vivre les choses très peu intégrée entre le soi minimal et le soi narratif. Selon Bourgeois (2019, p.227) il existe un clivage entre le corps et l'esprit du borderline. D'après ce même auteur, il est donc possible que les problèmes psychosomatiques ou addictifs puissent être lus comme étant potentiellement un indice d'une personnalité ne sachant pas élaborer ses émotions. Les sujets borderline arrivent à faire diversion avec une hyperactivité compensatrice ou encore un clivage entre les différentes tranches d'existence (Bourgeois, 2019, p.227), ce que l'on retrouve chez Eugène. On peut donc en conclure qu'une faible conscience du corps donne lieu à une faible conscience de soi, qui elle-même donne lieu à une défaillance de narrativité et qui pousse la personne à se mettre en danger.

10. Vécu corporel et faux-self ?

Les états-limites sont connus pour avoir une personnalité en « faux-self » (Coste, 2012, p.43). Le faux-self « se soumet à ce qu'il croit deviner du désir de l'autre à son égard » (Zucker, 2012, p.19). Il est donc envahi par l'altérité, il veille aux apparences ; pendant ce temps-là, le vrai-self est oublié (même si celui-ci est en mauvais état) (Zucker, 2012, p.19). Le sujet vit alors « coupé de lui-même dans l'univers froid de la robotisation » (Zucker, 2012, p.20). Ce faux-self, il est présent chez toutes les personnes rencontrées lors de cette recherche. Son principal but peut être l'adaptation et principalement l'adaptation à l'autre chez le borderline (Guivarch & Xicluna, 2016, p26). Malgré cela, « l'adaptabilité résiderait plutôt dans un fonctionnement social superficiel, marquant des comportements en faux-self plutôt qu'une véritable adaptabilité » (Blatier, 2018, p.60), ce qui donne ce sentiment d'inauthenticité que l'on peut rencontrer régulièrement face à ce fonctionnement. Ceci permet d'introduire le vécu d'altérité chez le borderline que l'on développe plus en détails dans le Chapitre 6 qui parle de l'histoire de Charles (cf. p.63).

Cette description du faux-self n'est pas sans rappeler les éléments évoqués ci-dessus. Une faible conscience de soi se traduisant par un moi minimal et un moi narratif très difficile chez Ludovic et Eugène créant un individu qui devient en quelques sortes étranger à lui-même et ayant du mal par exemple à ressentir et verbaliser ses émotions et vécus corporels, dans le but d'une adaptation à l'autre. Comme le précise Englebert (2021, p8),

le moi minimal et le moi narratif sont les facettes distinctes d'une même self et sont complémentaires. On peut donc raisonnablement penser que l'impression de faux self soit également liée au fait que la conscience de soi réflexive ne soit que peu présente. Ce faux-self n'est pas sans rappeler l'attitude Eugène alors qu'il pensait que je n'étais non pas une étudiante, mais une inspectrice qui venait l'évaluer dans le cadre de sa réhabilitation judiciaire. Ce qui pourrait également expliquer l'évolution de son discours.

11. Résumé : Le passage à l'acte

Dans le cas de Ludovic, je n'ai pas réussi à réunir beaucoup d'informations sur ce qui a entouré le passage à l'acte puisqu'il le nie. Il semble que la colère y ait joué un rôle. En effet, pour rappel, lors de la période du ou des passages à l'acte (puisque le dossier de Ludovic rapporte plusieurs plaintes de Madame alors que Ludovic n'en rapporte qu'une), il se dit être à fleur de peau et irritable, il s'énervait beaucoup à cause de problèmes de couple. Ces traits irritables qu'il ressentait lors de la période des passages à l'acte semblent s'être estompés depuis. Il dira s'être senti en colère lorsqu'il a découvert la liaison de Madame et, en même temps, avoir eu peur d'être abandonné par elle car il souhaitait retourner auprès d'elle. Suite à la prison, il dit s'être beaucoup calmé, et ne plus se mettre en colère facilement, il semble que le vécu d'abandon se soit aussi estompé.

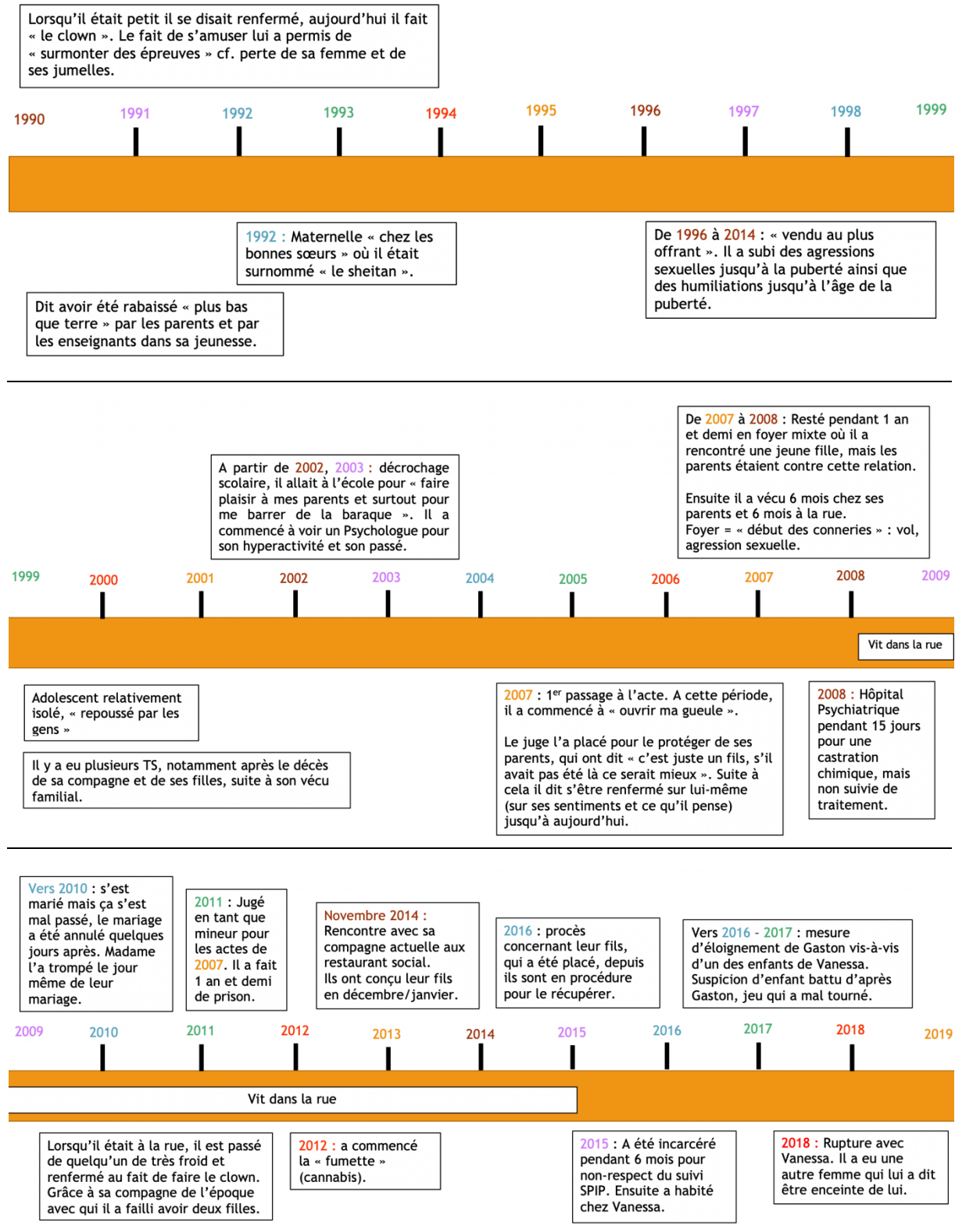
Il semble que la relation qui le liait à Madame n'était pas très stable, avec beaucoup de désaccords et de disputes. Il semble également qu'il y a un clivage qui entoure la relation, Madame étant tantôt une bonne puis une mauvaise personne. Malgré tout, Ludovic reste amoureux d'elle-même lorsque celle-ci l'accuse et qu'il se retrouve en prison.

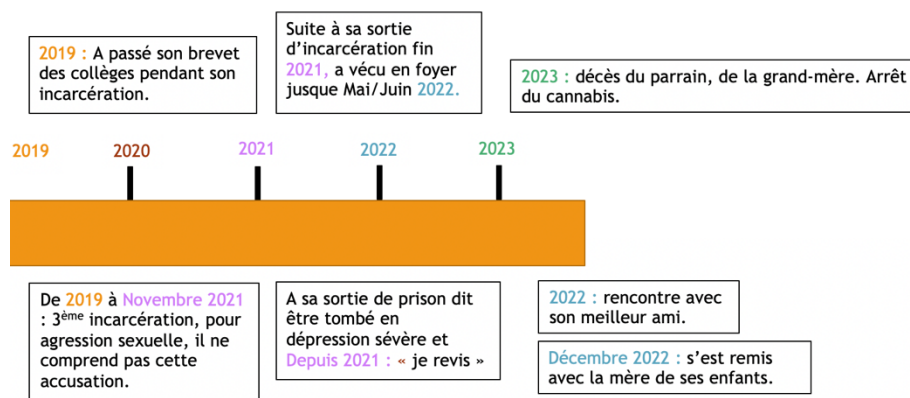
Ludovic n'en parle pas, mais au vu de ce que dit son dossier, il se peut que le sentiment et la peur de l'abandon aient joué un rôle dans le passage à l'acte. Ludovic redoute ce sentiment car il le vit « *très fort* ». Il dira que ce sentiment peut être lié à de la tristesse et de la colère. Juste après, lors de l'incarcération, le sentiment d'abandon était encore présent car il craignait de ne pas pouvoir retrouver sa place auprès de Madame. Par la suite, il semble que celui-ci, vis-à-vis de son ex-compagne, se soit estompé.

Ludovic a une conscience de lui (le soi minimal et le soi narratif) qui est faible, ce qui explique son discours incohérent. Ce qui est relié à une faible conscience de son corps, il vit avec un corps-en-disparition. Le corps est en disparition, il n'y a donc aucune évocation de celui-ci lors des passages à l'acte.

Chapitre 5 : Gaston et la violence impulsive

1. Ligne de vie





Gaston est loquace sur son passé familial. Il semble ne pas du tout s'entendre avec sa famille : « *Ben moi depuis que j'ai 18 ans, (...) je dis à tout le monde que j'ai plus de famille* ». Ce que ses parents ont dit un jour au tribunal l'a beaucoup marqué : « *c'est pas un mauvais fils, c'est pas un bon fils mais si il avait pas été là on aurait été plus heureux* ». Il a une sœur qui est de quatre ans son aînée, il ne s'entend pas avec elle, d'après lui, elle est toujours du côté de ses parents. De plus, il ajoute que sa sœur, lorsqu'ils étaient plus jeunes est venue dans sa chambre parce qu'elle était « *en manque* » (sexuellement parlant), il n'évoque rien d'autre. Il est difficile de savoir si celle-ci a abusé de lui ou non, cependant on peut conclure à minima à une relation incestuelle, qui est définie par Defontaine (2002, p.180) comme une relation qui est extrêmement étroite, entre deux êtres d'une même famille, lesquels pouvant être unis par un inceste qui n'est pas accompli ; cependant, il existe sous une forme qui peut apparaître banale et bénigne. Cela peut également être l'une des explications possibles de la mésentente. Gaston ne parle positivement que d'une seule personne de sa famille, son parrain, qui est la seule personne en qui il a eu confiance. Son parrain, un vrai « *échappatoire* » pour Gaston est également la personne qui lui a donné le goût du métier qu'il exerce aujourd'hui.

Malgré sa vision de sa famille, le vécu de Gaston semble ambivalent. En effet, même s'il dit ne plus avoir de famille, il semble très mal vivre le décès de certains de ces membres. De plus, il a fait les démarches pour rassembler sa famille lors de la naissance de ses enfants « *pour dire de redonner une chance malgré [tout]* ». Il a cependant été très déçu de voir que personne ne venait voir ses enfants.

Gaston révèle, sans le dire clairement, qu'il a été entre ses 6 ans et ses 14 ans abusé sexuellement et violé. Il dit avoir été « *vendu au plus offrant* ». Lorsqu'il parle des

premiers faits qu'il a commis, il dira qu'il a fait la même chose que ce qu'on lui avait fait : « *j'ai fait subir ce que j'ai subi quand j'étais jeune* ». Il ne souhaite pas rentrer dans les détails car il ne l'a jamais fait avec aucun soignant ou proche. Il évoque de multiples humiliations vécues pendant sa jeunesse, de la part de ses parents ou de ses professeurs.

Gaston était très renfermé étant jeune, alors qu'aujourd'hui il est plus extraverti. Ce que l'on peut éventuellement interpréter comme un mécanisme de défense et / ou d'adaptation. Aujourd'hui il vit en couple avec une femme que nous appellerons Vanessa, malgré plusieurs séparations, il dit que c'est la seconde personne qui l'a vraiment aimé pour qui il était, et non pour d'éventuels attraits financiers. Le couple a deux jeunes enfants, un fils et une fille (qui ont 8 et 5 ans). Ces deux enfants étaient désirés, mais ils n'étaient pas désirés à ce moment-là de leur histoire. Le fils de Gaston a été placé à l'âge de 7 mois suite à un souci avec l'ex-mari de Madame. Depuis, le couple essaie de le récupérer. Gaston (au début) n'était pas contre le fait de placer son enfant, car il a estimé qu'il n'avait pas les bases parentales adéquates pour élever correctement son fils. Madame a déjà trois plus grands enfants d'une précédente union, qui ont entre 16 et 22 ans. Gaston révèle avoir peut-être un troisième enfant. Une femme lui dit que sa fille est de lui, mais il ne la croit pas, donc il ne l'a jamais reconnue. Il semble être très secret au sujet de sa famille face à ses enfants et sa compagne.

Professionnellement, la situation de Gaston n'a jamais été très stable, il a enchaîné les petits boulots en exerçant en parallèle son métier d'agriculteur sans avoir de diplôme reconnu. Aujourd'hui, il cherche à intégrer une école pour décrocher ce diplôme et pouvoir exercer à temps plein ce métier.

En dehors de sa famille, ses relations semblent complexes, il dit n'avoir qu'un ami qu'il a rencontré dans le courant de l'année passée, le reste sont pour lui des « *connaissances* ». Il parle de problèmes relationnels, il a du mal à entrer en contact avec les autres. Il pense que cela est dû au fait qu'il soit « *trop franc* » ainsi qu'à son hyper activité que les autres ne peuvent pas comprendre. De plus, il révèle avoir du mal à faire confiance aux autres.

2. L'histoire des faits

Gaston a été condamné pour deux faits, d'après lui, ils n'ont rien en commun. Les premiers se sont déroulés aux alentours de sa majorité. Gaston a violé la fille de son parrain avec qui il s'entendait bien. Il raconte : « *je la connaissais quand même assez bien*

vu que je passais (...) pratiquement toutes mes vacances avec mon parrain ». Les premiers faits étaient pour lui une « *vengeance personnelle envers [ses] parents* ». Car ses parents : « *avaient plus d'yeux pour elle que pour moi* », par la même occasion il a souhaité se venger de son parrain et de sa fille. Il dit que son parrain était du côté de son père et qu'il savait ce que les parents de Gaston lui faisaient subir sans jamais intervenir. Il confie que le fait de violer cette jeune fille a été « *peut-être inconsciemment (...) une porte euh... de secours ce que je voulais faire* », en effet il relate que « *bah c'est simple, c'est soit ça a été ça soit c'était un meurtre* ». Il continue en disant : « *Clairement quelques jours avant, j'avais menacé ma sœur et mon père avec un couteau de boucher. J'étais tellement à un stade que je pouvais plus encaisser que... Voilà* ». D'après Gaston, cet acte l'a : « *peut-être soulagé mais pas par la suite* ».

Pour les seconds faits, il évoque surtout une incompréhension. Il connaissait la victime et explique que deux jours avant les faits, elle a tenté de l'embrasser puis s'était excusé. Par la suite il a tenté sa chance au vu du comportement de cette jeune femme, mais cela s'est mal passé et par la suite elle a porté plainte. Ici, les enjeux ne sont pas les mêmes que lors des premiers faits, il n'y a pas de question de vengeance, ni de problématique familiale. Il sera d'ailleurs beaucoup moins loquace sur ces faits là que sur les précédents.

3. La symptomatologie borderline

Gaston a une très forte peur de l'abandon, c'est un sentiment qu'il éprouve au quotidien. Il est très anxieux à l'idée par exemple que ses enfants l'abandonnent. Il peut s'énervier lorsqu'il vit ou ressent un potentiel abandon. Il vit mal la solitude, il dit ne pas du tout apprécier cela. Gaston remplit donc le premier critère de la personnalité borderline du DSM-5. On retrouve également le second critère : Gaston a des relations aux autres instables. Par exemple, avec sa compagne actuelle ils enchainent les séparations et les retrouvailles depuis bientôt une dizaine d'années. Gaston consomme du cannabis depuis des années et peut avoir des conduites imprudentes, il remplit donc le 4^{ème} critère. Il a également déjà tenté de multiples fois de se suicider, il a tendance à se scarifier, ceci est le critère 5 de la personnalité borderline. On retrouve également un sentiment chronique de vide (critère 7). En effet, Gaston ne supporte pas de rester seul chez lui, cela va par exemple augmenter sa consommation de cannabis. Il dit toujours avoir besoin de faire quelque chose pour s'occuper. Gaston a beaucoup de colères qui sont intenses ainsi que des difficultés à les contrôler. Il prévient en général autrui qu'il peut avoir des sautes d'humeurs et des crises de colère à tout moment. Ce qui est le critère 8 du DSM-5.

4. Une colère très active

4.1. Fonctionnement de la colère : une colère de l'instant

Le vécu de colère est très présent dans la vie de Gaston. Il l'expérimente au quotidien. Il a beaucoup de sautes d'humeur provoquées « *des fois pour un oui ou pour un non, il suffit juste que j'ai mal dormi ou un truc comme ça et y a un truc qui me saoule et j'envoie tout valdinguer* ». Des événements ou situations qui lui rappellent son passé ou son vécu carcéral peuvent également déclencher de fortes colères. Ce vécu l'handicape dans sa vie de tous les jours, car « *un moment ça va me saouler, je vais vite péter les plombs* », même lorsque celui-ci est au travail. Il explique que lorsqu'il est embauché quelque part, il prévient toujours ses employeurs qu'il peut avoir des sautes d'humeur fréquentes. Il met donc en place une prévention. C'est d'ailleurs ce qu'il a fait, lorsqu'il m'a appelé pour me prévenir qu'il allait falloir que je sois patiente avec lui ». Selon Granger (2013, p.18), au début d'une relation, « le borderline se montre souvent distant, voire méfiant, en cherchant à se protéger ainsi de l'autre dont il craint le jugement et les intentions ».

Gaston a conscience de son tempérament emporté. Il dit qu'il a plusieurs niveaux de colère, le niveau le plus faible étant équivalent à : « *un ange qui se met un petit peu en colère, qui gueule. Le degré le plus fort, c'est le diable à côté de moi, il s'assoit et prend des leçons* ». Lorsque le niveau est moyen, c'est le moment où « *ça commence à se transformer de la parole en coups* ». Enfin, il a une forte colère si la personne a « *vraiment fait une connerie* » et il ajoute « *Et un conseil planque toi parce que c'est la mort qui t'attend* ». Si quelqu'un lui fait un reproche qu'il sait juste, il va s'isoler pour y réfléchir, si le reproche est injuste en revanche, il va se mettre en colère.

Ses colères semblent très labiles, elles peuvent « *monter d'un seul coup* » et passer « *d'une petite colère et une colère extrême [en] deux secondes* ». Lorsque cela arrive, cela se voit tout de suite d'après lui sur son visage et il : « *envoie tout valdinguer et c'est quand j'aurai décidé de revenir que je reviendrai* ». Ce qui peut prendre « *une heure comme (...) un an* », il n'y a pas de notion de temps. Il semble très impulsif, en effet il dit qu'il « *dégomme* » et ensuite il « *parle* ». De plus, lorsque cela arrive il n'a pas le temps de mentaliser les choses, tellement cela arrive vite, comme s'il était en situation d'urgence et qu'il devait réagir tout de suite. Ce qui est étonnant ici, c'est qu'il ne sait pas décrire ce qui se passe en lui lorsqu'il se met en colère, comme s'il n'était pas présent ou qu'il avait oublié. Ce qui peut s'expliquer par le fait que plus un sujet est impulsif, plus les

réponses sont rapides (Hansenne, 2018, p.301). Gaston décrit la même chose pour ce qui est de la violence, c'est du « *tac au tac* », à tel point qu'il ne peut mentaliser ce qui se passe. Cela prend la forme d'une instantanéité. En effet, l'instantanéité envahit le monde et la manière d'être au monde du borderline. Cela peut s'expliquer par le fait que les personnalités borderline ont beaucoup de mal à maîtriser leurs sentiments de colère, créant une « tension importante dont elles éprouvent le besoin de se libérer immédiatement » (Blatier, 2018, p.22). Les deux explications offertes par ces deux auteurs, semblent très complémentaires. En effet, il est possible d'imaginer qu'avoir des colères intenses qui montent très rapidement chez le sujet impulsif qu'est le borderline, puisse induire une réponse immédiate. On peut noter que chez Eugène, le vécu est le même, c'est-à-dire que la colère, lorsqu'elle monte, monte d'un coup, ce qui peut engendrer une violence aussi car un besoin d'extérioriser à tout prix.

L'instantanéité de Muscelli et Stanghellini et l'immédiateté de Kimura, engendrent une narrativité qui est présente. D'ailleurs, cette manière de vivre dans le présent est caractéristique de la personnalité borderline (Englebert, 2018, 649). Le fait de vivre dans une temporalité immédiate pousse le sujet à être en permanence en réaction, c'est-à-dire sur le qui-vive et en risque de court-circuit relationnel et émotionnel (Bourgeois, 2019, p.250). Ce qui explique la réactivité du borderline lorsque quelque chose l'atteint mais également la méfiance que celui-ci éprouve face aux autres. La narrativité qui se situe dans l'immédiateté engendre une difficulté dans le domaine de la conscience de soi et de l'identité comme énoncé au Chapitre 3 (cf. p.33). Selon Ricoeur, grâce au processus narratif, l'identité atteint sa dimension temporelle (et donc ne flotte plus dans ce qu'il appelle une immédiateté pathogène) (Ricoeur, 1983, cité par Bourgeois, 2019, p.249). Selon Englebert et Follet (2018, p.242), « l'instantanéité permet de comprendre en quoi un individu peut ne plus avoir une narrativité qui intègre le passé comme le futur, ce qui favorise sans doute l'émergence d'un sentiment chronique de vide, une perturbation de la dimension historique de l'identité et la manifestation de comportements impulsifs ». En revanche, Gaston semble être un individu plus conscient de lui-même qu'Eugène ; cependant il a quand même une conscience de soi défaillante. En effet, le processus narratif est relié à l'identité narrative qui elle-même est en lien avec la conscience de soi, et celle-ci prend place dans le corps. Or, Gaston a expérimenté ou expérimente lorsqu'il se met en colère des phases de dépersonnalisation, où il ne se souvient plus de rien, notamment lors du premier passage à l'acte. Il a donc un corps-en-disparition, en effet, Gaston a l'impression que son corps lui échappe dans les moments de forte colère. Et

selon Bourgeois (2019, p.248), certaines conduites pathologiques telles que le syndrome de dépersonnalisation ou des conduites culturelles démontrent une conscience de soi fragile, ce qui confirme cette hypothèse. Bourgeois (2019, p.248) ajoute que les borderline « ne sont pas toujours assurés de leur ipséité et ils cherchent parfois les limites de celle-ci à travers des conduites addictives (...) ou extrêmes ». Ce qui est le cas puisque Gaston peut recourir à la violence ou au cannabis par exemple.

Lorsque Gaston se met en colère, il dit que ça se voit tout de suite. Son vécu corporel dépend beaucoup de la cause de l'énervement. Il donne en exemple des moments où il va beaucoup trembler, d'autres où il va faire de très fortes poussées de température. Il relate un signe récurrent qui est le fait de bégayer et de ne pas réussir à contrôler sa respiration.

4.2. *A quoi est-elle associée ?*

Chez lui, la colère est associée à l'autodestruction, en effet, il consomme du cannabis depuis des années, celui-ci a une fonction d'apaisement sur la colère et la violence d'après lui. Gaston relate que sans cette substance, il peut s'énervier très facilement. Il utilise le cannabis pour s'apaiser surtout s'il se retrouve seul et/ou lorsqu'il est énervé.

Ses colères peuvent déboucher sur des violences physiques, notamment des dégâts matériels ou corporels chez autrui. Lorsqu'il est dans des colères moyennes ou fortes, il dit qu'il peut taper sur quelque chose. Il préfère frapper des objets, des meubles plutôt que ses proches par exemple. De plus, il essaie de se mettre dans des colères moins fortes vis-à-vis de ses proches par rapport aux autres. S'il commence à se mettre en colère face à ses proches, il préfère partir, ça lui évite des « gestes dépassant [sa] pensée ».

4.3. *Évolution*

Lors de sa première incarcération, il dit avoir éprouvé de la colère puisque son fils était en train d'être placé : il dit que la colère « était toujours là et encore pire ». Lors de ses incarcérations, il a souhaité rester le plus discret possible, éviter les rapports et sortir au plus vite, il ne semble pas avoir mal vécu cette période.

Il est intéressant de noter une évolution de la colère au fur et à mesure de la vie de Gaston. Gaston a accumulé beaucoup de colère pendant son enfance, il précise qu'il lui a fallu des années pour tout évacuer. Il donne l'exemple des années de situation précaire qu'il a eu : « je me suis retrouvé à la rue, ceci cela, j'étais tellement une boule de nerf que au quart

de tour, ça démarrait quoi ». En revanche, après sa dernière incarcération de 2019 à 2021, il admet que (comme les autres auteurs de violences rencontrés) : *« faut y aller (...) avant ça les limites ils auraient déjà sauté depuis une belle lurette »*. Il affirme ne jamais s'être mis vraiment en colère (une colère qu'il décrit comme moyenne ou forte, donc violence) depuis sa dernière incarcération.

Aujourd'hui, Gaston semble avoir appris à mieux anticiper ses passages à l'acte et ses colères. Lorsqu'il est arrivé au foyer en 2021 juste après son incarcération, il dit que : *« 2 jours après, je voulais mettre une bombe »*. Avant que ça n'aille trop loin, Gaston a décidé de trouver un autre logement et de déménager. Il semble en avoir pleinement conscience : *« j'étais barré de là-bas avant (...) de faire une connerie quoi »*. Il dit ne plus recourir à la colère et aux conduites à risque que lors de cas spécifiques, les cas d'urgence.

5. L'autodestruction

5.1. Au quotidien

Gaston avoue fumer beaucoup de cannabis depuis des années, il dit : *« je fume pour dire de m'apaiser »* ainsi que pour *« avoir le cerveau embrouillé et plus rien penser »*. Il n'est pas rare que, chez les borderline, « les passages à l'acte, les compulsions, les agirs impulsifs, les prises de risques, comme la contrainte addictive [aient] souvent comme but premier de « vider la tête » » (Estellon, 2020, p.47). Ce qui correspond au fonctionnement de Gaston qui souhaite ne plus penser. Selon Estellon (2020, p.47), cela permettrait de fuir une réalité interne trop menaçante, c'est ce que l'on nomme l'externalisation du conflit. Le fait que le conflit devienne externe sera dans le but de fuir un malaise interne, pour cela, le borderline passe facilement par le corps (Estellon, 2020, p.47). Il évoque les raisons pour lesquelles il fume c'est-à-dire à cause de son *« hyperactivité, de mon passé et tout ça c'est le seul truc qui me calme et que voilà. J'arrive à rester concentré dans ce que je fais »*. Ca l'aide à canaliser la colère qu'il a face aux autres, au quotidien. Sa consommation va augmenter avec la perte d'un proche ou le fait de se retrouver seul, tout comme lorsqu'il s'ennuie ou qu'il est en colère. Gaston confie qu'il fume lorsqu'il est en colère contre quelqu'un pour éviter d'être violent avec la personne en question. Il cherche à s'inhiber et en même temps à extérioriser ce conflit interne. Gaston me révèle avoir pris du cannabis avant l'une de nos séances pour pouvoir me raconter un peu ce qu'il avait subi étant petit, sinon il n'aurait pas pu. Au vu de tout ceci, Gaston semble avoir du mal à se retrouver en tête-à-tête avec lui-même. Il a conscience de se *« bousiller la santé avec*

un truc » en désignant le cannabis. Lorsqu'il arrête, il ne dort plus convenablement et son cerveau n'est plus « *au ralenti (...) il est pire qu'une turbine d'avion* ».

En revanche il dit ne jamais avoir touché à l'alcool. Il révèle ne pas avoir suivi certains traitements médicaux et il avoue plusieurs tentatives de suicide (de différentes manières, pendaison, la prise de médicaments...) et des scarifications. Il a attenté à ses jours à cause de « *pas mal de choses, euh... Ah... au départ, c'était mes parents, après bah quand madame et mes petites sont décédées. Clairement, quand j'étais à la rue il y a eu plusieurs fois aussi* ». Il affirme que ses idées suicidaires sont toujours présentes et qu'elles le resteront mais qu'il essaie de les contrôler. Il a également été accusé de vol en réunion : « *clairement, j'ai vidé un magasin de son rayon jeux vidéo* ». Gaston évoque des achats compulsifs : « *j'ai acheté 10000€ de conneries* ». Il ajoute avoir déjà eu des périodes de conduites automobiles très dangereuses, par exemple lorsqu'il a perdu son ex-compagne et ses deux filles. Il dit, en parlant de la conduite automobile : « *je peux avoir des conduites à risque s'il y a vraiment besoin, quoi. Si c'est pour une urgence* ». Enfin il évoque également un décrochage scolaire très jeune. Il n'est pas allé jusqu'au brevet des collèges (il l'a cependant validé en prison). Il a eu aussi des mauvaises fréquentations qui sont : « *dangereuses parce que je pouvais à tout moment finir en tôle* ».

Gaston, de tout évidence, fait preuve de dangerosité centripète, qui est tournée vers lui-même, mais également de dangerosité centrifuge, c'est-à-dire qui peut être dommageable pour la société qui l'entoure (Coco & Mormont, 2006, p.64). Il a une règle d'or, qui est de ne jamais lever la main sur une femme ou sur des enfants. Il peut s'énervé contre lui, cela peut aller jusqu'à des tentatives de suicide en passant par de la violence physique sur quelque chose de matériel. Il dit : « *Ben je préfère m'en prendre à moi-même que m'en prendre aux autres alors que eux ils ont rien fait* ».

Lorsqu'il est face à des conduites autodestructrices il dit que c'est du « *tac au tac* », il n'a pas le temps de bien appréhender ce qui se passe. On retrouve l'instantanéité qui semble aller au-delà du vécu de colère, elle s'étend à toute la problématique borderline. Il confie que lors de passages à l'acte auto-agressifs, il y a une envie d'autodestruction présente.

Il dit s'aimer tel qu'il est, il ajoute qu'il a beaucoup travaillé dessus et que si ce n'était pas le cas, il changerait. Gaston revendique être toujours prêt à assumer les conséquences de ses actes. Lorsqu'il est face aux conséquences, il se reproche son comportement, le

met vite de côté car ce n'est pas avec des reproches que l'on va faire avancer les choses d'après lui. Il ajoute : « *C'est pour ça que j'ai essayé d'apprendre à canaliser ma colère. Ceci cela pour éviter ces situations-là* ». Il n'a pas une vision dépréciée de son corps, il se trouve « *comme une personne lambda* ». Il ajoute : « *j'ai appris à aimer mon corps, (...), mon corps a des défauts et des qualités comme tout le monde* ». Il est dur à la douleur, il ne la sent pas sur le coup, mais seulement « *une fois que les nerfs sont bien descendus* ». Il a meilleure résistance à la douleur que la plupart des humains selon lui. Il a conscience de quoi son corps est capable car il a déjà testé ses limites.

5.2. Évolution

Gaston parle d'une évolution, beaucoup moins flagrante que celle pour la colère. Il dit qu'il n'adopte des conduites à risque aujourd'hui, qu'en cas d'urgence ou lorsqu'un élément extérieur vient s'en prendre à sa famille. Il a, de plus arrêté la consommation de cannabis. Cependant, il ne semble pas englober toutes les conduites à risque dans ses dires puisqu'il dit encore avoir des idées suicidaires qu'il essaie de contrôler au mieux.

5.3. Point commun à tous les auteurs

Chaque auteur, bien que leurs actes les aient conduits en prison, ne conscientisent pas les passages à l'acte comme quelque chose qui est un acte autodestructeur. A moins qu'ils recherchent la souffrance consciemment ou inconsciemment. Cette réflexion est développée plus en détails au chapitre suivant (cf. p.71).

6. Le vécu d'abandon

Gaston révèle qu'il a beaucoup éprouvé ce sentiment dans sa vie notamment à cause de la maltraitance de ses parents. Plus largement, il l'a ressenti vis-à-vis de toute sa famille lorsque ses enfants sont nés et qu'aucun d'entre eux n'est venu les voir. Il dit s'être senti abandonné par le corps médical, les soignants et le corps enseignant, car lorsqu'il demandait de l'aide, il n'a pas eu l'impression d'en obtenir : « *il a vraiment fallu que je fasse une connerie quoi, pour qu'ils ouvrent enfin les yeux quoi* ». Gaston dit ne pas s'être senti abandonné par la justice car il ne plaçait pas beaucoup d'espoir en elle.

Il a beaucoup de mal à faire confiance aux autres. En effet, les borderline n'arrivent « jamais véritablement à établir une relation stable non empreinte de méfiance ou de crainte d'abandon » (Blatier, 2018, p.22). Il anticipe aujourd'hui un éventuel abandon de la part de ses enfants et de sa compagne. Il dit connaître des enfants qui ont été

abandonnés par leurs parents et met tout en œuvre pour que cela ne lui arrive pas. « *Pour vous dire, c'est que je me balade toujours avec un des trucs de ma fille et de mon fils sur moi* » (en montrant deux petites peluches). C'est quelque chose dont il semble avoir conscience.

Gaston révèle que tout au long de sa vie, les sentiments d'abandon qu'il a éprouvés ont causé un grand vécu de solitude. A cause de cela, il n'aime pas être seul chez lui trop longtemps par exemple. En revanche, il semble mettre en place de gros mécanismes de défense, pour éviter toute rupture affective douloureuse. Même lorsqu'il est impliqué dans une relation amicale ou affective, si la personne le déçoit, il s'en désengage totalement. Il précise qu'il préfère « *ne rien en avoir à foutre* ». Il parle d'un « *armure* » qui le protège de ce sentiment d'abandon. Cette armure parce que : « *je connais le sentiment d'abandon, donc j'ai pas envie de le revivre, surtout avec mes enfants* ».

Il déclare qu'en général, le vécu d'abandon n'arrive pas seul, qu'il y a souvent un mélange de sentiments, par exemple, abandon et colère ou abandon et incompréhension, « *ça fonctionne toujours par paire* ». Si Gaston se sent abandonné, comme ça a été le cas avec son professeur d'école qui, malgré les signes de maltraitance n'agissait pas, il a tendance à se venger. Ce qui convoque le sentiment de colère. Il a réagi face à ce professeur : « *il s'en est mangé et plus que plus que plein la gueule* ». L'abandon peut également déboucher sur des passages à l'acte auto-agressifs, comme les tentatives de suicide.

Lorsqu'il se sent abandonné, Gaston, en général, a l'impression que cela atteint sa « *carapace* », à ce moment-là, ça débouche sur de la colère. Pour lui, c'est un moyen défensif, sa « *carapace* » et la colère « *fonctionnent ensemble* ». Gaston ne sait pas me dire s'il a des degrés dans l'éprouvé d'abandon. Il dit que ce sentiment aujourd'hui est moins présent qu'avant (mais il n'a pas disparu car il l'anticipe toujours), car il a réussi à trouver un équilibre dans sa vie de famille et dans des soutiens extérieurs comme son ami. Il mentionne qu'il a appris à vivre avec depuis toutes ces années. Il semble que les autres aient le pouvoir de commander ce vécu d'abandon. En effet, il confie que c'est grâce à la stabilité relative qu'il a avec sa compagne aujourd'hui que ce sentiment s'atténue.

Il révèle être anxieux au quotidien, il est inquiet du monde dans lequel on vit tout comme Charles et Eugène. Plus largement, il s'inquiète des « *gens en général* » : en effet, il dit « *les gens de maintenant sont fourbes* ». Il se demande dans quoi ses enfants vont vivre

plus tard. Gaston dit que dans toute situation, il voit le négatif en premier, mais qu'il est relativement discret sur ce vécu-là car peu de personnes s'en rendent compte. Ces craintes engendrent une nervosité quotidienne, sans pour autant se mettre en colère. Malgré qu'il relate un vécu très solitaire, il semble qu'autrui soit au centre de ses préoccupations constamment. Gaston reconnaît être « *très* » jaloux, sinon possessif, en fonction des situations. Ces crises de possessivité, il les relie à une peur de l'abandon de l'autre.

Le ressenti physique de Gaston évolue en fonction des sentiments associés à l'abandon. Associé à de la colère, Gaston révèle qu'il peut « *monter en température* » par exemple. Aujourd'hui Gaston semble assez bien appréhender l'abandon, il vit avec ce sentiment depuis des années, donc pour lui c'est « *naturel* » et dit : « *ça m'empêche pas de vivre, on va dire* ».

7. De la colère à la perte d'identité

Dans ses moments de colère, Gaston dit « *clairement, je reconnais personne* » ; lorsqu'il s'emporte, il voit « *rouge* » et dit « *que tu sois ami ou ennemi, je vais pas te reconnaître et je vais t'en mettre plein ta tronche* ». Il explique changer de tête, il dit que ses yeux deviennent noirs, il ajoute ne plus reconnaître personne. Ici se pose la question de la perception et de l'éprouvé du visage de Gaston et du visage d'autrui. Donc du vécu subjectif et du vécu d'altérité, le vécu qu'il a de l'autre et ce qu'il montre. Il est également question du vécu corporel, puisqu'il y a des manifestations physiques de ce changement. Le visage est un des indices de notre identité pour autrui, il est un socle du processus d'identité (Englebert, 2017, p.55). Il est « *considéré comme la colonne vertébrale de l'émotion et le vecteur qui soutient l'édifice identitaire dans la dimension sociale* » (Englebert, 2017, p.56). Lors de ces moments de colère, où Gaston voit « *rouge* », l'expérience émotionnelle est intense. Le visage est lié à une anxiété de séparation, qui est liée à une peur intense de l'abandon. Cependant, Sami-Ali postule que cette angoisse ne prendrait pas place dans une peur de la séparation, mais bel et bien dans un processus de différenciation (Sami-Ali, 1977, cité par Englebert, 2017, p.54). Pouvant même aller jusqu'à une angoisse de dépersonnalisation ou de différenciation (Englebert, 2017, p.55). Or, la peur de la séparation/différenciation et de l'abandon réel ou imaginé sont au cœur de la problématique borderline. A ce moment-là, les pertes d'une structure externe, le rejet et la séparation peuvent « *profondément modifier l'image de soi, les affects, la cognition ou le comportement* » (Américan Psychiatric Association, 2015, p.864). L'angoisse de différenciation est présente au sein du critère 9 du DSM-5 par une

« survenue transitoire dans des situations de stress d'une idéation persécutoire ou de symptômes dissociatifs sévères » (American Psychiatric Association 2015, p.865). La dissociation est un « phénomène subjectif et transitoire » (Renaud, 2011, p.217) qui se manifeste par de subtils « changements affectifs, perceptuels, moteurs, cognitifs et comportementaux » (Renaud, 2011, p.218). La dissociation peut prendre place dans le corps, par des modifications corporelles. On peut se demander si la dissociation n'intervient pas face à une situation d'angoisse intolérable (Renaud, 2011, p.228) que peut représenter pour le borderline l'anxiété de séparation ou de différenciation. Lors de la dissociation, les identités sont clivées ou dissociées ; en effet, ce sont deux identités coexistantes, qui sont « séparées qui se méconnaissent sans formation de compromis possible » (Ionescu et al., 2016, p.167). Si Gaston parle de ces manifestations physiques c'est parce que d'autres personnes lui ont dit, c'est sa compagne qui lui a dit qu'il avait les yeux noirs, sans quoi, il ne le saurait pas. Ce clivage intervient en guise de mécanisme de défense, il va engendrer des symptômes de dissociation. Il défend Gaston contre « son ambivalence affective et [face à sa] souffrance dépressive » (Estellon, 2019, p.54).

Le vécu de colère semble donc relié à son angoisse et sa peur de l'abandon (l'autre est donc présent), ce qui peut, déclencher des colères instantanées et peut engendrer dans les cas les plus forts des symptômes dissociatifs. On peut postuler que lors du premier passage à l'acte, Gaston a expérimenté ce vécu également, en effet, il rapporte des symptômes dissociatifs, différents de la dépersonnalisation évoquée plus haut. Gaston a oublié le moment des faits, la dissociation peut se traduire par des amnésies inexplicables qui sont présentes sans traumatismes crâniens apparents (Renaud, 2011, p.218). Ici donc, la colère éprouvée par Gaston vient mettre en branle son identité (angoisse de différenciation), qui va venir déclencher une violence impulsive et immédiate. Lorsque cela va se produire, cela engendre un clivage et des symptômes dissociatifs. Il dit que ça le soulage, même momentanément : « *Ça va me calmer moi. C'est déjà bien* ».

8. Se confronter à la mort : une ouverture sur le vécu d'altérité

Il est paradoxal de souligner que la mort n'est jamais présente dans la bouche de Gaston, pourtant, elle est présente dans ses multiples tentatives de suicide par exemple. Il la frôle par ses diverses conduites à risque, qui semblent représenter un jeu pour lui, par exemple lorsqu'il parle de provoquer quelqu'un (de manière violente) il dit qu'ils vont « *jouer* ». Selon Englebert (2018, p.174), il est intéressant « d'observer la composante relationnelle » principalement dans la tentative de suicide, mais également dans les

conduites dangereuses dans le domaine automobile, de la sexualité, des bagarres et de la violence. Selon Englebert (2018, p.174), les professionnels autant que les patients peuvent qualifier ces actes comme des appels à l'aide. C'est ce que l'on retrouve ici avec Gaston pour le premier passage à l'acte sexuel, il dit qu'il a fallu qu'il en arrive à cela pour que les personnes autour de lui le voit et prennent conscience de son mal-être.

9. Résumé : Les passages à l'acte

9.1. Le premier passage à l'acte

Pour Gaston, le premier passage à l'acte était « *une vengeance personnelle envers [ses] parents* ». La colère, d'après lui est montée pendant des années, et lors du passage à l'acte elle s'est déchargée dans un instantané et de manière très impulsive. Il dit vivre une période de tension aux moments des faits, où il est à fleur de peau. Quelques jours auparavant, Gaston a menacé sa sœur et son père avec un couteau de boucher. Il évoque des envies de meurtre à cette période et pense que le viol était une « *porte de secours* » à un passage à l'acte mortel. Il décrit un soulagement sur le moment, mais qui n'a été que de courte durée, puisqu'il dit avoir mis des années à éliminer la colère accumulée. Lors de la période du passage à l'acte, il éprouvait de la colère envers son parrain, la fille de celui-ci (qui semble mêlée à de la jalousie car ses parents s'intéressaient plus à elle qu'à lui) et envers ses parents. Il dit s'être senti abandonné par ces mêmes personnes avant le passage à l'acte. Plus largement, Gaston explique s'être senti abandonné par tous les professionnels qui l'entouraient à l'époque. Mais au moment de l'acte il dit que c'est la colère qui a pris le dessus. Il dit devoir en arriver là pour que l'on s'intéresse un peu à lui et que l'on s'inquiète un peu pour lui. Il est possible que cet acte ait joué un rôle d'appel à l'aide. Au vu de tout ceci, on se retrouve face à l'affirmation de Granger (2013, p.17) : « le passage à l'acte impulsif s'impose souvent comme la seule possibilité de neutraliser le désarroi émotionnel intense ressenti par le borderline ». En effet, la tension semble accrue avec l'abandon engendré par autrui, entraînant de la colère et la détresse nécessaire au passage à l'acte.

9.2. Le second passage à l'acte

D'après lui, le second acte était une sorte de mal entendu. Il n'évoque pas de colère, plus une incompréhension face à l'attitude de la personne accusatrice. Il dit qu'il lui en voulait par la suite car, d'après lui, la version des faits qu'elle a donnée à la justice ne correspondait pas à la vérité. Cependant, avant le second passage à l'acte, il était en couple avec une personne (autre que Vanessa), et cela n'allait plus du tout avec cette personne

« *on faisait que ça de s'engueuler à longueur de temps donc* ». On peut donc penser qu'il y avait également, à ce moment une période de tensions. Il affirme que le sentiment d'abandon n'a rien à voir avec cet évènement, il dit que c'est de sa faute s'il n'a pas bien compris les choses.

Cependant, il spécifie que le sentiment d'abandon était moins présent que la colère, qui elle, était présente depuis des années. En effet, on retrouve la problématique de l'instantanéité. On retrouve également une dissociation.

9.3. Les autres agirs et évolution

Lorsqu'il est dans l'agir, il peut expérimenter des dépersonnalisations et/ou des dissociations, il n'a donc plus conscience de lui-même et vit un corps-en-disparition. Il semble qu'il ait besoin de recourir à des conduites extrêmes pour éprouver sa conscience de lui-même et pour extérioriser un conflit interne. Se pose la question à savoir si l'angoisse de différenciation ne crée pas une menace pour la conscience de soi. Cette idée est développée au chapitre suivant.

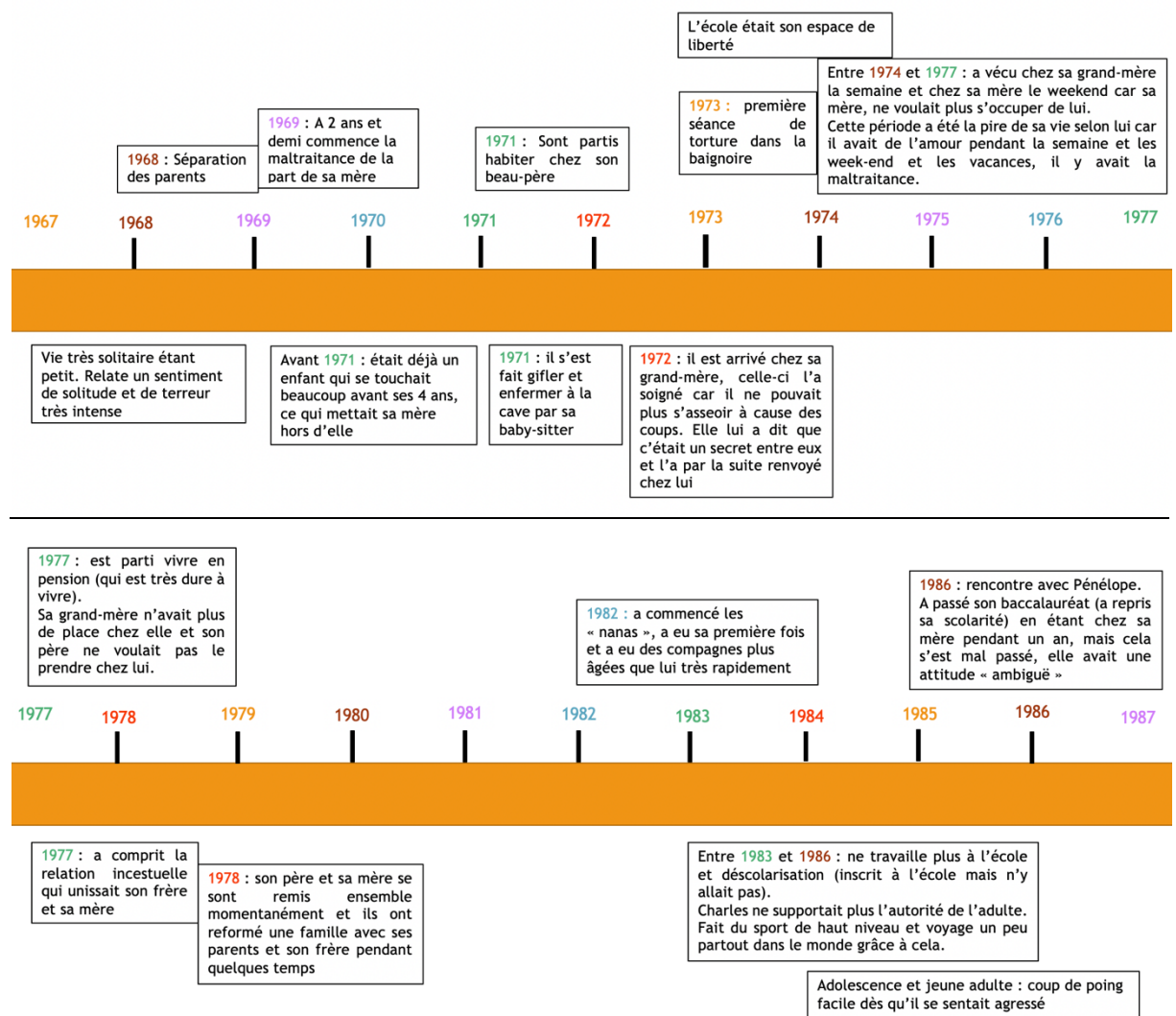
Il semble aujourd'hui que les comportements autodestructeurs, le vécu de colère et d'abandon s'atténuent. Il dit que la colère a évolué après son passage en prison, donc après le passage à l'acte. Il corrèle la baisse du vécu d'abandon avec la stabilité familiale qu'il a aujourd'hui. Il a néanmoins encore peur de revivre ce sentiment de manière intense et se protège donc beaucoup. Il est possible d'émettre l'hypothèse que ce soit une angoisse de différenciation de l'autre au sien du vécu d'abandon qui ait déclenché le premier passage à l'acte. Les passages à l'acte autodestructeurs semblent également être initiés par un vécu d'abandon.

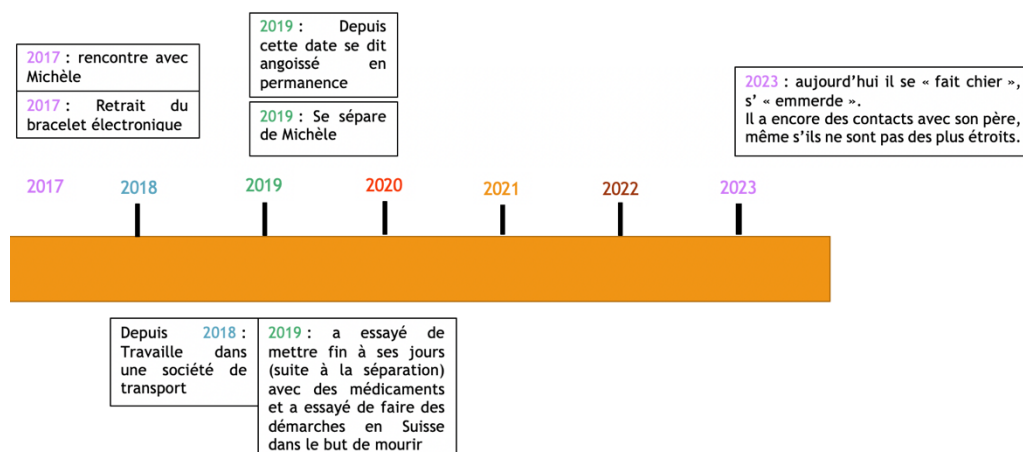
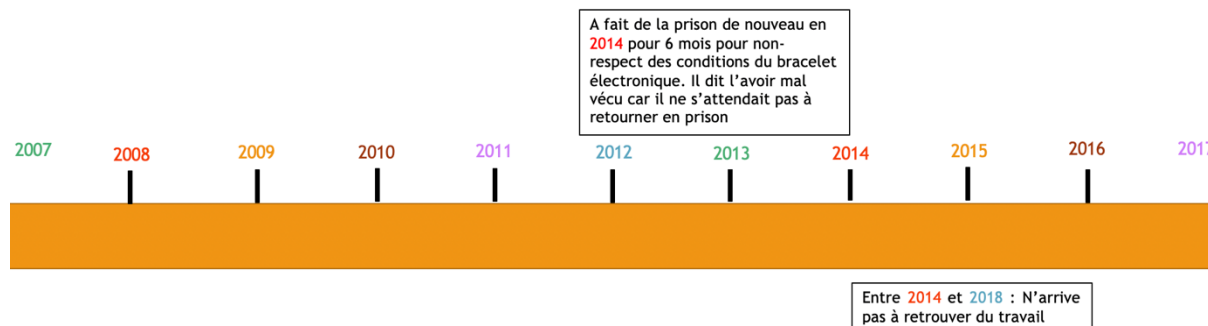
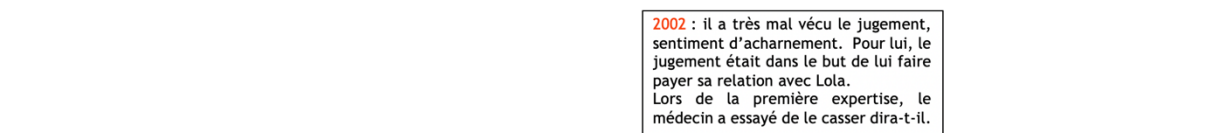
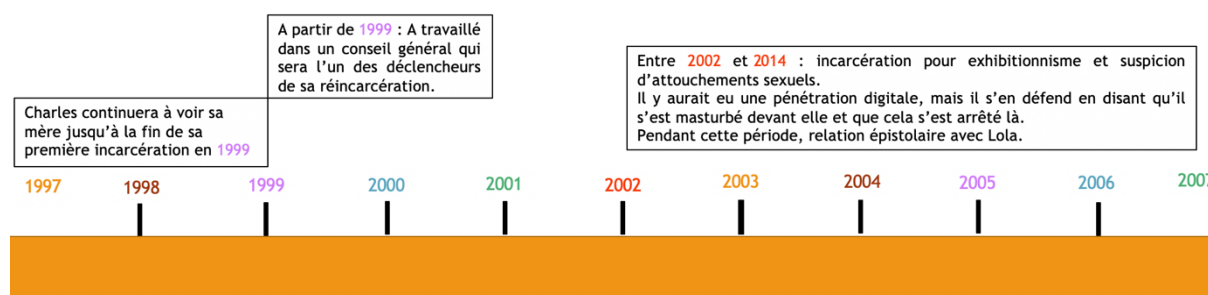
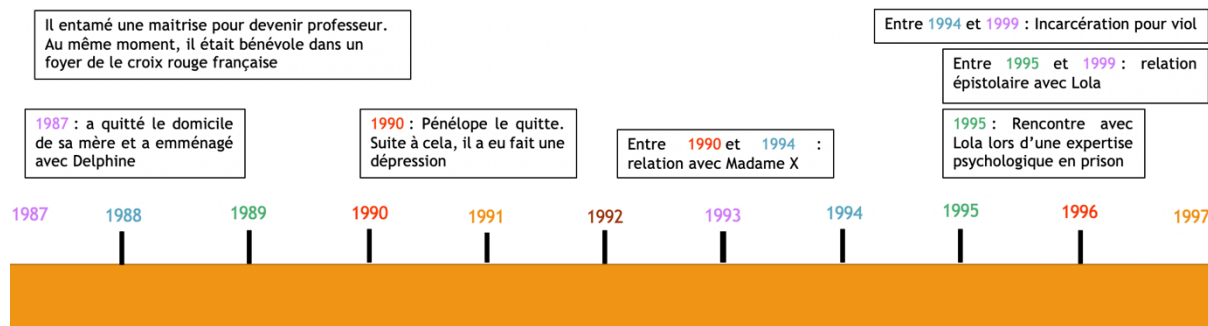
Chapitre 6 : Charles ou la tragédie de l'Autre

1. Introduction/prévention

Charles est sûrement le patient le plus complexe que j'ai rencontré dans le cadre de ce mémoire. Lors de nos entretiens, il fait de véritables logorrhées verbales et digresse énormément. Il a « l'immense avidité orale à être écouté et compris » (Estellon, 2020, p.69) du borderline. De ce fait, je n'ai pas réussi à lui faire passer la totalité du questionnaire : nous nous sommes arrêtés au vécu de colère. Cependant, il a été tellement riche dans ses descriptions qu'il n'a pas été compliqué de trouver les autres informations. Ses monologues sont souvent autour de thèmes récurrents, comme son enfance ou ses opinions politiques. Pour bien cerner sa problématique, je suis obligée de restituer beaucoup de facteurs importants. Il évoque très souvent et longuement des scènes de maltraitements qu'il a subies étant petit, avec beaucoup de détails. J'essaie de me montrer la plus synthétique possible en clarifiant les points essentiels.

2. Ligne de vie





Charles a de toute évidence, eu une enfance difficile, au sien d'une famille maltraitante. C'est quelque chose qui l'obsède encore aujourd'hui, lorsqu'il en parle, il est souvent submergé par les émotions. Il dit : *« je pleure souvent, j'ai souvent mal et je me souviens de tout »*. Lorsqu'il se présente, il dit : *« je n'ai pas de souvenirs heureux, je voudrais en avoir, mais je n'en ai vraiment pas »*. Charles parle d'un vécu très solitaire étant enfant et un sentiment de *« terreur assez forte »*. Il dit : *« je ne saurai jamais retransmettre l'urgence que j'ai eu à un moment de me défendre par ce que je savais que c'était ma seule manière de rester en vie »*. Il dit inspirer du *« dégoût »*, du *« mépris »* et de la *« répulsion »* à ses parents. Il ne parle que peu de son père, il dit qu'il ne l'a pas *« protégé »*. Il dit que son père lui dit un jour qu'il a toujours été un poids pour lui. Il pense qu'il ne l'a jamais aimé, c'est encore une question qui le taraude aujourd'hui.

Il parle beaucoup de son beau-père en revanche, lui n'a jamais été maltraitant mais cependant très humiliant. Sa mère est celle qui le maltraitait, il dit *« elle avait vraiment besoin d'être humiliante avec moi »*, qu'elle était *« très violente physiquement, et très violente aussi en parole »*, il ajoute que c'est une *« destructrice »*. Lors des séances de tortures quotidiennes infligées par sa mère, il se plongeait *« dans un état très second »*, il se débattait tant qu'il le pouvait. Charles relate à certains moments ne pas *« pouvoir aller à l'école après avoir été battu parce que je ne pouvais plus bouger »*. Il y a eu une gradation de la violence, il parle de coup de boucle de ceinture sur la zone intime. Par la suite il évoque des *« séances de baignoire »* quotidiennes, qui consistaient à lui tremper la tête sous l'eau jusqu'à suffocation. A cause de cela, il ne *« la considérait pas comme une mère »*. Il lui en veut toujours, même des années après lorsqu'il la côtoyait de nouveau en étant adulte, car elle ne lui a jamais donné les explications qu'il attendait, laissant toutes ses questions obsédantes en suspens.

Sa grand-mère était au courant de la maltraitance, puisqu'un jour elle l'a soigné mais lui a demandé de ne jamais en parler. Avec le recul, il a eu à l'âge adulte *« des relations ambivalentes avec cette grand-mère, parce qu'au lieu de prévenir la gendarmerie même mon père, elle m'a soigné et m'a renvoyé chez eux sans rien dire à personne »*. Entre ses 7 et 10 ans, il habite chez sa grand-mère la semaine et le weekend et les vacances chez sa mère. Cette période était pour lui *« la pire période de ma vie (...) la semaine j'étais plutôt choyé quoi, ou j'étais très libre »*, alors que le week-end, la maltraitance recommençait.

Lorsqu'il est adolescent il découvre la relation incestueuse qui unit son frère et sa mère. Il dit être sûr que sa mère a eu « *du désir physique* » pour lui. La relation qui l'unit à son frère est distante ; leur mère ne lui réservait pas le même sort qu'à Charles.

Entre ses 16 et ses 19 ans, il n'allait plus à l'école, il rapporte à cette période de nombreux problèmes avec l'autorité de l'adulte, car il percevait l'adulte comme potentiel agresseur. Il n'a jamais eu la « *main secourable* » qu'il attendait. Dans la vie qu'il mène aujourd'hui, personne n'est au courant de son passé et il vit dans la peur permanente que quelqu'un ne l'apprenne. Il dit qu'il ne saurait « *pas faire face à cette honte là encore une fois* ».

La vie sentimentale de Charles, elle est très importante, particulière et souvent corrélée avec des passages à l'acte auto ou hétéro-agressifs. Charles a eu deux relations affectives majeures, avec des femmes « *d'exception* » que nous appellerons respectivement Pénélope et Lola. A part Pénélope, Charles n'a eu que des compagnes qui étaient plus âgées que lui. Il se dit dévoré par ses angoisses et son anxiété, donc n'a jamais « *profité* » de ces deux relations. A 19 ans, lorsqu'il rencontre Pénélope, il dit être « *lassé de tout* », il n'avait pas trouvé ce qu'il souhaitait : l'amour. Il dit être déçu des relations qu'il avait : « *je pratiquais le sexe intensément entre 15 et 19 ans, mais à 19 ans j'en avais déjà marre* ». Son « *obsession absolue* » depuis petit, c'était être amoureux et être aimé en retour, comme une « *compensation à un non amour maternel, (...) à un non amour paternel* ». Pénélope, d'après Charles, le défiait complètement. Ils se séparent au bout de 4 ans. Le principal reproche que lui fait Pénélope, c'est de ne jamais avoir parlé de son passé. Une peur l'a tourmenté tout au long de sa relation avec Pénélope : que celle-ci ne se « *réveille un jour* » et qu'elle se rende compte qu'il était quelqu'un de « *médiocre* » et « *extrêmement banal, sans grand intérêt* ». Cela l'aurait détruit selon lui. Avec le recul il dit avoir tout fait pour que cette séparation ait lieu. Il a trompé de manière « *compulsive* », « *de manière démentielle simplement pour me rassurer sur ma capacité à ne pas lui appartenir* ». Pour autant, il semble avoir détesté toutes ces aventures en dehors de cette relation. Suite à leur rupture, il a plusieurs aventures et entame une relation avec Madame X. Il dit ne jamais l'avoir vraiment aimé car il avait toujours des sentiments pour Pénélope.

Il a rencontré Lola lorsqu'il était incarcéré. En effet, cette femme d'une vingtaine d'année son aînée était la psychologue qui est venue l'expertiser. Il dit avoir eu une « *chance inouïe* » de retomber sur elle, car il ne pensait pas pouvoir aimer à nouveau. Ils ont vécu

une relation qui était d'abord épistolaire, et qui s'est ensuite prolongée à sa sortie de prison, alors que Lola était mariée. Malheureusement, cette relation prendra fin à la mort de Lola. Ici, de nouveau, il eut peur de l'abandon de sa compagne. Pourtant, il dit qu'il a vraiment trouvé le quotidien passionnant auprès d'elle, qu'elle lui a permis de respirer.

Aujourd'hui, il est en couple avec Michèle qui est de 15 ans son aînée. Cette relation sort du lot. Il dit qu'un jour : « *j'ai croisé ses yeux et j'en suis tombé amoureux je serai même pas expliquer pourquoi* ». Il pense qu'elle ne l'aime pas. Il est tombé amoureux d'elle très vite et se dit « *prisonnier* » des sentiments qu'il éprouve pour elle. Ici on voit toute l'ambivalence affective du borderline car il dit tantôt que c'est Michèle est égoïste, tantôt que c'est une bonne personne, belle, très gentille. Pour lui, Michèle manque d'intelligence, qu'elle est une « *feignante intellectuelle* » qui sait faire preuve d'une « *bêtise incommensurable* ». Il semble beaucoup souffrir avec cette femme et s'en plaint beaucoup. Il reste auprès d'elle, car il pense qu'elle a besoin de lui. Il a déjà souhaité se séparer d'elle, cependant il ne pouvait déjà plus s'« *extraire d'elle* ». Lorsqu'il s'est rendu compte de cela, il dit être devenu très agressif verbalement avec elle. Aujourd'hui ils se revoient en cachette car Michèle ne souhaite pas que ses proches soient au courant.

Charles a un vocabulaire très sexualisé, il parle de manière très crue et peut interpréter parfois mes dires comme étant à connotation sexuelle, et ce sans fondement. Ses ex-compagnes témoignent de son « *appétence sexuelle* » ; celui-ci explique qu'il se montrait très disponible pour satisfaire les envies de ses compagnes quelles que soit leur demande.

Charles dit être profondément malheureux dans sa vie actuelle, il se « *fait chier* » dans son travail, dans sa vie relationnelle, sociale et personnelle. Il dit avoir conscience d'avoir raté sa vie et ajoute que celle-ci a été une « *pénitence* ». Charles dit de nombreuses fois lors des entretiens qu'il aimerait en finir. Charles postule que, pour lui, la prison était un « *chemin naturel* », quelque chose d'« *inéluçtable* ». Il dit qu'aujourd'hui tout est fini pour lui, qu'on ne peut plus le sauver.

3. L'histoire des faits

Charles est en accord avec les accusations énoncées contre lui (sauf pour une partie des seconds faits), il trouve normal d'avoir été puni. Charles se sent extrêmement coupable vis-à-vis des faits : « *moi, j'avais moins le droit qu'un autre de passer à l'acte comme ça je savais ce qui était la souffrance injuste, injustifiée, je n'arriverai plus jamais à me*

sentir propre ». Cela représente pour lui une « *tache indélébile sur une vie* ». Charles pense que les actes qu'il a commis ont annihilé tout le bien en lui et ajoute se sentir sale.

3.1. *Les premiers faits*

Un jour, Charles est passé devant une femme, qui avait le même prénom et le même âge que sa mère. Il précise ne jamais avoir associé cette femme à sa mère « *consciemment* ». Il dit n'avoir rien prémédité et l'avoir suivie et violée chez elle. Lors du passage à l'acte, il dit avoir eu conscience qu'il faisait quelque chose de mal : « *quelque chose que je faisais presque à mon corps défendant* ». Et explique être dans un état second, qu'il décrit comme un état de peur et « *d'angoisse profonde* ». Il ajoute qu'il a raconté « *n'importe quoi* » à ce moment-là dans le but de l'induire en erreur. Ensuite, il a oublié son passage à l'acte pendant une quinzaine de jours. Lorsqu'il s'en est souvenu, il dit avoir été : « *hyper mal* » et avoir frôlé le malaise. Il explique ses motivations :

« moi je ne l'ai jamais fait pour détruire, je vais dire un truc qui peut être extrêmement choquant mais [lors du] passage à l'acte (...) je cherchais de l'amour et à en donner et j'avais tellement morflé moi que je n'imaginais pas que ça, ça puisse être aussi grave je n'ai conscience de ça que depuis très peu de temps finalement ». « C'est encore plus dingue à dire, j'aurais préféré limite l'avoir fait pour faire du mal, ce serait plus cohérent pour moi ».

Il précise : « *je voulais presque avoir cet amour-là de force* ». A cette période il dit être toujours sous le coup de la séparation avec Pénélope. Lors des mois qui précèdent le viol, il côtoyait sa mère et avait l'idée de l'enlever et de l'obliger à lui raconter (par la torture) la vérité sur son enfance et sur les mauvais traitements qu'il avait subis. En revanche, il dit que le fait d'avoir « *fantasmé l'idée* » l'a aidé. Lors de son interpellation, il raconte pour la toute première fois les maltraitances qu'il a vécues étant enfant.

3.2. *Les seconds faits*

Les seconds faits prennent place dans un contexte de séparation avec Lola. Il pense ne jamais la revoir et dit avoir envie de retourner en prison. A cette période, il a pris l'habitude d'errer le soir dans les rues, il marche pendant des heures. Croisant une fenêtre ouverte, il décide d'y entrer, ne sachant pas ce qu'il va y trouver. Il pose l'hypothèse suivante : « *il y a dans cet acte-là, je suppose, une envie de peut-être tomber sur un homme justement et de me faire démonter ou de me faire tuer* ». Mais il est arrivé dans l'appartement d'une jeune femme, il dit s'être masturbé devant elle sans l'avoir touchée. Il a été accusé d'attouchements sexuels, cependant il s'en défend, il reconnaît la

masturbation. Pour lui, les policiers voulaient l'enfoncer et lui faire payer sa relation avec Lola, et donc la victime les a suivis. Cette dernière l'aurait beaucoup défendu face à la peine qui était, selon lui, exorbitante. Il parle d'une justice perversie.

3.3. *Les procès*

Lors des deux enquêtes, de nombreux témoignages positifs ont été recueillis et ses victimes l'ont beaucoup défendues selon lui. La première dit de lui qu'il a été « *extrêmement doux, extrêmement tendre et que ça l'avait déconcerté* ». Son avocat a souhaité plaider l'irresponsabilité pénale pour les premiers faits (correspondant à l'article 122-2 du Code Pénal français), mais Charles a refusé. Il a accepté l'article 122-1 du Code Pénal, qui correspond aux personnes qui sont atteintes « au moment des faits, d'un trouble psychique ou neuropsychique ayant altéré son discernement ou entravé le contrôle de ses actes ». Dans ce cas, les actes restent punissables mais la peine est moindre. Il souhaitait être puni parce selon lui, s'il n'allait pas en prison, la culpabilité de son geste et la colère qu'il avait envers lui-même ne partiraient jamais.

4. **La symptomatologie Borderline**

Charles a peur de l'abandon, et peut même devenir agressif (envers lui-même ou envers les autres) lorsqu'il pense que quelqu'un va l'abandonner même s'il ne fait que l'imaginer. On retrouve donc le premier critère diagnostique du DSM-5. Charles a un « Mode de relations interpersonnelles instables et intenses caractérisé par l'alternance entre des positions extrêmes d'idéalisation excessive et de dévalorisation » (critère 2) établi par le DSM-5 (2016, p864). En effet, que ce soit vis-à-vis de sa compagne actuelle ou de sa mère, il a des positions extrêmement ambivalentes. Par exemple, il dit de sa mère que c'était une femme « *très belle, intelligente, hyper cultivée* » ; pour autant, il continue à dire qu'il n'a pas d'amour pour cette : « *chienne* ». Son identité est perturbée : en effet, il oscille fréquemment entre « la notion d'être bon ou mauvais » (American Psychiatric Associations, 2016, p.864). Il semble très impulsif, il peut avoir des crises de boulimie notamment, et reconnaît avoir déjà agressé sexuellement des femmes (critère 4 du DSM-5). Il présente le critère 5 du DSM-5, de nombreuses tentatives et menaces de suicide. Charles a un sentiment chronique de vide (critère 7). Il relate de fréquentes colères pendant sa vie ainsi qu'un tempérament bagarreur, et une humeur dysphorique, qui peut osciller entre colère, désespoir mais très rarement des moments d'apaisement ou de bien-être ; il dit lui-même qu'il n'est jamais au repos. Je suis plusieurs fois témoin de pics de nervosité en séance : tous ces facteurs sont les signes des critères 6 et 8 du DSM-5.

5. Le vécu de colère : Une colère provoquée par l'angoisse ?

Au quotidien, Charles a des colères verbales. S'il lui arrive d'avoir envie de lever la main sur quelqu'un, il essaie de sortir de la pièce sinon il peut devenir violent. Il explique qu'il avait plus de colères physiques avant. Charles peut être violent physiquement, il dit être parfois allé : « *au bout de ce que je sais être, la férocité chez moi* ». Il dit avoir un côté très animal dans sa volonté de survivre, des instincts très forts. Cela peut être une défense, il dit que lorsque : l'« *on vient vraiment vers moi pour me détruire, je trouve les armes pour me défendre* ». En effet, cette violence est une réponse physique à une agression perçue ou à une angoisse. Il considère les autres comme des agresseurs potentiels : il mentionne que c'est à cause de ce que lui a fait vivre sa mère enfant. Il dit, ne pas avoir peur physiquement et de pouvoir éventuellement répondre à une agression physique. Charles, est conscient de sa violence, tout comme Gaston : il ne cherche pas à la nier. Il dit : « *j'ai parfois une violence qui me déborde parce qu'elle correspond à la terreur qui était la mienne* ». Charles couple sa violence avec ses angoisses et un sentiment de menace : « *ma violence découle toujours d'angoisses profondes* ». Il comment ça se passe : « *mes angoisses génèrent de la peur, la peur génère chez moi de la colère* ».

Il lui arrive parfois de se mettre en colère envers les autres alors que c'est envers lui qu'il est réellement énervé. Avec Michèle, il se mettait souvent en colère cependant, aujourd'hui, il ne se met plus en colère avec elle. Cela lui a demandé cinq ou six ans pour comprendre qu'il lui avait fait peur et pour comprendre qu'elle n'était « *pas une agresseuse* », on en revient au fait de se mettre en colère car il se sent menacé/agressé. Selon Bourgeois (2019), l'angoisse du borderline se fonde sur « l'absence de l'objet d'amour et le vécu d'abandon qui en découle ». Cette angoisse « renvoie à sa dépendance, ce qui focalise l'imaginaire sur un passé idyllique, considéré comme meilleur que tout présent réel ou tout futur potentiel » (Bourgeois, 2019). Dans leur relation de couple, on retrouve bien ce vécu : il dénigre beaucoup ce qu'il vit avec Michèle au profit de ce qu'il a vécu avec Pénélope et Lola.

Lorsqu'il se met en colère, il faut, d'après lui qu'il y ait quelque chose de violent qui vienne de lui. Ce qui peut être déclenché par un sentiment d'injustice ou par quelqu'un qui lui veut du mal. Sa colère monte très vite et descend tout aussi vite, on retrouve la notion d'instantanéité de la colère. Il se dit colérique mais pas rancunier. Ce qu'il ressent lorsqu'il se met en colère c'est premièrement de l'angoisse, ensuite il peut aller jusqu'à

la violence. Lorsqu'il frappait quelqu'un entre son enfance et le début de l'âge adulte, il a éprouvé une très grande tristesse et de la culpabilité, même jusqu'à en pleurer.

6. L'autodestruction

L'autodestruction, chez Charles est conscientisée et présente. Il dit : *« j'ai tout fait dans la vie pour souffrir, pour pas m'en sortir, pour, pour me dégrader »*. Il dit avoir besoin de *« souffrance pour [se] sentir en vie ou pour trouver les ressources nécessaires pour vivre »*. Il semble que ce comportement soit, d'après lui, un *« mimétisme »* de son enfance. La souffrance semble un moteur pour Charles, il dit : *« je n'ai jamais tant existé que quand il a fallu défendre ma vie à fond »*. Pour autant cela l'a empêché *« d'être heureux »*, il en est conscient. Il dit de lui-même qu'il est un *« autodestructeur (...) qui arrive à aller contre toutes (...) les volontés qui cherchent à [le] construire »* ; c'est sa *« nature profonde »*. Charles accuse sa mère pour cela : *« la force du négatif chez moi l'emporte toujours (...) La force de la destruction, la force de ce que ma mère a mis en moi »*. Il explique avoir des sentiments extrêmement ambivalents, car il a envie de *« mourir et de survivre à tout prix »*. L'envie d'autodestruction semble arriver aux moments où la vie de Charles semble aller bien, ceci est couplée à de l'anxiété. Selon Englebert (2018, p.172), la souffrance remplit un rôle central dans l'expérience de vie du sujet borderline, elle va lui permettre *« d'affirmer le sentiment d'exister »*. La souffrance qui engendre une douleur pouvant être physique comme psychique *« semble être recherchée, voire nécessaire, plutôt que fuie ou évitée »* (Englebert, 2018, p.173). Lorsqu'il évoque la difficulté qu'il a de vivre avec sa compagne actuelle, je lui demande si le fait d'être avec quelqu'un qui lui fait selon lui beaucoup de mal, n'est pas une manière de se punir, ce par quoi il répond par l'affirmative. Cette *« envie d'autodestruction »* a, selon lui, toujours été plus forte que l'amour que les autres ont pu éprouver pour lui. Il dit être *« impitoyable »* envers lui-même. En effet, il semble que le borderline ait besoin de la souffrance *« pour conserver une économie psychologique harmonieuse »* (Englebert, 2018, p.173). Selon Englebert (2018, p.173), les automutilations, les scarifications, les abus alimentaires (anorexie/boulimie), les tentatives de suicide, les ambivalences émotionnelles et relationnelles, le vécu de colère, rage et de dysphorie ou encore de vide chronique sont autant de souffrances et de comportements centraux que les borderline s'infligent et infligent à leur corps. Ces comportements ont un rôle structurant, ils sont des sortes de marqueurs d'identité. Le borderline en a grand besoin puisqu'il a peu conscience de lui-même. Cette pathologie *« correspond à une absence de structuration*

psychique » (Jean Bergeret, 1975, cité par Granger, 2013, p.16). La souffrance « endosse ce rôle d'annonce de l'existence du sujet » (Englebert, 2018, p.173).

Charles a des tendances au passage à l'acte hétéro et auto-agressif. Charles se revendique être quelqu'un de tendre, empathique et doux. Paradoxalement, il ajoute que cela est contrebalancé par une « *ultraviolence* », « *une violence inouïe* ». Il décrit cette ultraviolence comme une violence verbale principalement, qui a été très physique mais qui s'atténue avec le temps. Il reconnaît encore avoir « *le potentiel d'être assez violent* ». Ce pourquoi il essaye de ne pas stimuler son impulsivité au maximum, s'il se sent en colère, il préfère de frapper un arbre jusqu'à se « *fracturer les mains* ». Par deux fois dans le passé, il a cru avoir tué quelqu'un : au Lycée et en détention. Il éprouvait énormément de colère au moment de l'altercation qui a eu lieu en prison. Il précise qu'« *à froid* » il ne peut pas faire de mal à quelqu'un.

Charles est quelqu'un qui a des idées extrêmement noires : « *j'ai longtemps pensé et je le pense de plus en plus maintenant que j'aurais préféré crever autre fois, réellement, le voyage sur terre n'a pas été assez intéressant, j'ai finalement longtemps lutté pour vivre ou quoi* ». Il dit plusieurs fois : « *j'attends avec impatience de mourir* ». Il prend la vie aujourd'hui comme une pénitence et espère qu'on lui annonce un cancer irréversible bientôt. Il a tendance à ruminer, et dit n'avoir que peu l'esprit au repos est « *un constituant essentiel* » de sa personnalité. Il se pose beaucoup de questions vis-à-vis de la haine qu'il a pu engendrer dans son enfance. Il exprime l'envie d'être protégé et choyé comme il aurait dû l'être enfant s'il n'était pas tombé dans une famille très maltraitante.

Charles a tenté plusieurs fois de mettre fin à ses jours (il semble avoir des idées suicidaires depuis qu'il est enfant), il ajoute : « *j'aimerais mourir, je ne sais pas, j'y arrive pas* ». A chaque fois qu'il tente de mettre fin à ses jours, il y a toujours quelque chose qui le retient. Il parle d'un « *réflexe de vie* ». Ses passages à l'acte auto-agressifs semblent également survenir après un vécu d'abandon. Par exemple, il a failli se tuer avec une balle dans la tête lorsqu'il a rompu avec Pénélope. Il a également cherché à mettre fin à ses jours lors de la séparation momentanée avec Michèle en 2019.

Charles est boulimique, il dit que la nourriture est son enfer et pourtant « *la seule chose qui [lui] apporte de la satisfaction* » qui est « *immédiate* ». Mais elle est couplée avec

une « *culpabilité profonde* ». La nourriture, ainsi que la masturbation sont les deux choses qui l'apaisent.

Son parcours scolaire est aussi, assez chaotique. En effet, il dit qu'il ne faisait pas grand-chose à l'école, surtout au lycée et en fac car il était préoccupé par autre choses, le fait de « *survivre* » notamment. Par exemple, il était encore étudiant à 28 ans lorsqu'il a été incarcéré sans avoir jamais obtenu sa licence (équivalent du bachelier belge). Tout cela semble corrélé avec la rupture avec Pénélope, car il dit avoir du mal à « *être* » sans elle.

Charles a une très bonne résistance à la douleur, il explique que pour lui, ce les douleurs physiques, il ne les ressent quasiment pas. En revanche, les douleurs affectives qui l'« *empêchent de vivre* ».

7. Le vécu d'abandon

Charles semble avoir vécu ce sentiment pour la première fois avec sa mère. Il cherchait son amour et pense avoir « *perdu beaucoup de temps* » à croire qu'elle pourrait l'aimer un jour. Il ne comprend pas qu'il ait pu avoir du succès auprès des filles, quand lui-même n'a pas réussi « *à déclencher le moindre intérêt chez [ses] deux géniteurs* ».

Charles semble, comme Eugène et Gaston être anxieux au vu de l'état de la société actuelle. Lors des entretiens, ils dénigrent beaucoup le gouvernement et les politiques français actuels. Cela met Charles dans un état de « *colère sourde qui est intérieure* », qui est toujours présente et angoissante au quotidien. L'angoisse et l'anxiété sont très présentes dans sa vie, il dit se savoir complètement contrôlé par ses émotions et surtout ses angoisses « *quasi permanentes* ». Il dit avoir peur de la mort, c'est la seule chose qui le raccroche encore à cette vie, le fait de ne pas savoir ce qui peut se passer de l'autre côté. Charles est également très angoissé par rapport au fait de survivre, de gagner assez d'argent vivre relativement bien, il dit que l'argent est un « *présupposé social* ». Il a des angoisses qui sont liées à la peur de l'autre. Par exemple la peur que ses proches apprennent qu'il est un auteur de violences sexuelles. Charles dit que puisqu'il n'a pas d'enfants, il n'y aura personne pour veiller sur lui. Le vécu d'altérité est très présent au centre de ses angoisses, l'autre ne semble pas dissocié du Moi. Ces angoisses surviennent le plus souvent lorsqu'il est seul : « *quand je me retrouvais tout seul, j'étais dans des abîmes d'angoisse, de souffrance, de questionnement* ».

Il dit avoir souvent ressenti un « *abandon total* » lors de son enfance, que ce soit par ses instituteurs, sa grand-mère, mais aussi par la justice qui n'est pour lui qu'un idéal bafoué. Il dit par exemple aux représentants de l'ordre qu'il aurait bien aimé, lorsqu'il était petit, avoir des « *héros* » comme eux qui fassent leur travail plutôt que de le laisser souffrir ainsi. Il les rend ainsi un peu coupable des faits qu'il a commis par la suite.

Pour Charles, l'abandon ainsi que le rejet le bouleversent : il dit : « *moi, j'ai besoin d'être aimé, terriblement* ». Lorsqu'il était adolescent, il dit avoir tellement eu besoin d'être aimé qu'il pouvait enchaîner 3 à 5 conquêtes par semaines, il dit qu'il avait besoin de la douceur et de la tendresse d'une femme au quotidien au travers de la sexualité.

8. Un rapport à soi complexe

Charles se perçoit comme quelqu'un étant « 'sans qualité' et qui 'renonce à être un espoir' moins que d'être véritablement désespérés » (Viaux, 2013, p.122). Il l'exprime notamment en disant « *je suis devenu un truc que je n'aime pas beaucoup* », il parle de « *détestation* » et de « *dégout* » de lui-même. Il n'est pas à l'aise avec les actes qu'il a commis, et il se décrit : « *je suis un enculé de pointeur* ». Il se retrouve donc, comme l'auteur le mentionne, « dans ce flottement créé par le sentiment de vide existentiel » (Viaux, 2013, p.122). Il dit comprendre le « *mépris* » ou du « *rejet* » de la part des autres envers les auteurs de violences sexuelles.

Charles se culpabilise beaucoup des actes qu'il a commis, il l'a expérimenté même lorsqu'il a tenté de mettre fin à ses jours. À ce moment-là, il s'est senti coupable d'abandonner ses proches, notamment son père. Il est étonnant de constater que ce vécu de culpabilité est toujours en rapport avec l'autre. Il semble, comme le suggère Englebert (2018, p.171) qu'il s'agisse d'une « culpabilité de second ordre », car bon nombre d'auteurs décrivent une absence de culpabilité chez le borderline. Qui provoquerait une souffrance provenant de « l'incapacité à développer un attachement suffisamment stable envers autrui » (Englebert, 2018, p.171), ce que l'on peut traduire chez le borderline par les angoisses d'abandon, les regrets des souffrances infligées à autrui... Cette culpabilité serait donc foncièrement intersubjective. Charles dit se sentir coupable de la souffrance qu'il a pu imposer à ses victimes et de celle causée à son père lors d'un éventuel suicide. Cette culpabilité se manifeste dans le présent « où le regret et le remord peuvent apparaître, de façon évanescence » (Englebert, 2018, p.171).

Charles est capable peut être très violent envers lui-même. En effet, le borderline « peut se montrer très violent à l'égard de lui-même en dehors du passage à l'acte, en condamnant sévèrement ses agissements » (Blatier, 2018, p.24). Il affirme qu'il avait un « *libre arbitre* » qui aurait pu l'empêcher d'engendrer de la souffrance. Il est étonnant de relever dans son discours qu'il oscille entre vantardise et dévalorisation voire détestation de lui-même. Il dit penser : « *réellement être un cas psychiatrique* », ou encore qu'il est convaincu « *d'être une merde* ». Pourtant, il dit également qu'il a tendance à s'« *aimer de manière un peu égotiste* ». On retrouve ici le clivage interne que l'on a perçu chez d'autres patients (Bergeret & Bécache, 2012, p.95). En effet, le patient limite « se vit en morceau, clivé, éclaté, comme un sac ouvert qu'il n'arrive pas à refermer » (Van Damme, 2006, p.103). Charles se sent dans un monde différent des autres, il justifie cela en disant : « *je suis tellement abîmé par ce qui m'est arrivé, je suis tellement obsédé, (...) ça m'a tellement construit je suis allé à l'école avec ces gens-là, j'ai grandi avec eux, j'ai fait du sport avec eux mais j'ai toujours eu l'impression d'être complètement à part* ».

On retrouve cette notion d'immédiateté dans la manière qu'a Charles de relater son histoire, son vécu. Il revit son histoire, son enfance comme si celle-ci s'était passée la veille, ou le jour même, avec, beaucoup d'émotions. Il dit lui-même que son histoire est très présente dans son vécu au quotidien. Il expérimente une temporalité anhistorique. Chez Englebert (2018, p.166), cette manière de vivre la temporalité est « une expérience du temps qui est celle du présent immédiat et dans laquelle le passé et le futur ne sont jamais regardés comme tels ». On voit également que la notion de futur a toujours été difficile à conceptualiser pour Charles. Il ne pensait pas avoir la longévité qu'il a eu : « *j'ai toujours pensé par exemple que je ne verrais pas la décennie suivante et j'ai 56 ans aujourd'hui et je me dis mais c'est dingue quoi que tu sois arrivé jusque-là* ». On retrouve ici le vécu d'immédiateté, et une difficulté à avoir une visibilité dans le temps du borderline. En effet, selon Englebert (2018, p.166), la trame existentielle qui prend en compte le passé pour déterminer les projections dans le futur est défaillante chez le borderline. Les projets, espoirs, intentions et la motivation du futur n'existent donc pas chez le borderline. Il dit qu'il était incapable de se projeter dans l'avenir, qu'il pensait mourir jeune. Il couple cela à une immaturité, il dit avoir l'évolution normale d'un homme de son âge mais :

« *j'ai aussi une immaturité profonde c'est-à-dire que quand j'entends les gens se projeter sur leur avenir ce qu'il voulait faire etc. moi j'étais : « ben j'avance une journée par une journée et puis je verrais bien plus tard » (...) il y avait à côté supervision, dictature des adultes qui m'a saoulé, je n'aimais pas la manière de faire*

l'école c'est-à-dire de rendre compte en permanence, cette manière d'être assez inquisiteur avec nous ».

Il relève également le fait de ne pas avoir les mêmes centres de préoccupations que ses pairs, lui était préoccupé par sa survie. On retrouve ici la manière d'être au monde borderline, c'est-à-dire l'immédiateté dans laquelle il vit en permanence et le fait de ne pas supporter les limites.

9. Un corps trop présent et trop absent

Il est intéressant de constater que, contrairement à Ludovic, Charles sait évoquer son vécu corporel. Pour autant, après relecture des retranscriptions, on sent bien qu'il n'a pas pleinement conscience de ce qui se passe à l'intérieur de lui.

9.1. Un corps trop présent

Le corps de Charles est très présent : par exemple, il a encore aujourd'hui des manifestations physiques des terreurs qu'il subissait étant enfant. Par exemple, lorsqu'il est angoissé, il a son « *sexe qui rapetisse souvent* », il pense que c'est à cause des coups qu'il a pris sur cette zone en étant enfant. Il y a dans le discours et dans la vie de Charles des manifestations physiques très fortes, par exemple, la première fois qu'il a souhaité tromper Pénélope, il n'a pas réussi. Malgré qu'il désirait son amante, il confie : « *je voyais mon sexe rapetissé à l'ombre, rentrer comme dans une coquille* ». Au lendemain de cette aventure, il dit avoir été réveiller Pénélope et : « *ce matin-là et on a passé la matinée à faire l'amour (...) et ce jour-là, je crois que je l'ai détesté [Pénélope] un petit moment et que là, j'ai eu vraiment peur. Je me suis dit bon, alors là c'est quand même grave si t'es plus capable de désirer une autre femme* ». Il dit avoir souhaité la tromper pour être certain de ne pas lui appartenir. Plus tard dans nos échanges, il confie qu'il ne se souvient plus des personnes avec qui il a trompé Pénélope : « *je vois des visages, mais je me souviens de rien parce que je le faisais de manière compulsive* ».

Charles se définit beaucoup par son corps, se qualifiant régulièrement de « *gros lard* ». Sa mère lui disait souvent qu'il était un « *gros porc* ». Il souhaite absolument faire un régime et retrouver un corps qui correspond au corps de ses vingt ans. Mais il se rend compte lors de nos entretiens que son corps n'est plus celui de ses vingt ans, donc il n'est pas facile du perdre du poids rapidement. Il dit avoir des crises de boulimie, dans ces moment-là, il dira que la nourriture l'« *apaise* ». Le vécu corporel semble très intense, son corps semble toujours là, toujours présent. Il fait également beaucoup de choses pour

attaquer son corps, le mettre en difficulté. Charles s'est laissé un peu aller ces dernières années si bien qu'il est devenu obèse, il dit qu'il a l'impression que l'image qu'il renvoie est la même que l'image qu'il a de lui-même : *« j'ai l'impression que cette laideur physique que je me suis créé est une forme de d'avertissement de ma laideur morale aussi, en tout cas, de la laideur morale que j'ai pu avoir à un Moment »*.

9.2. Un corps trop absent

Lors de nos entretiens, Charles confie qu'il lui arrive très fréquemment, lorsqu'il n'est pas au travail ni avec sa compagne, de rester dans son lit à regarder des séries, de manière effrénée. Pendant ce laps de temps, il pense et pleure beaucoup, cela s'apparente à une véritable inertie dont il ne sait pas se défaire. Pendant ce temps, il laisse ce corps qu'il déteste un peu à l'abandon. À la suite de cela, il parle de difficultés à sortir et à aller se confronter au monde extérieur.

Lorsqu'il évoque les régimes qu'il fait souvent, il dit perdre et prendre régulièrement trente kilogrammes. Il alterne donc entre des phases intenses de boulimie et de sport. Lors de ces phases de boulimie, il peut boire jusqu'à neuf litres de soda par jours. Malgré le yoyo qu'il impose à son corps, il ne semble pas souffrir d'effets secondaires.

Il me raconte qu'il a déjà été travailler avec un humérus cassé. Son travail consiste à être très souvent au volant et à charger des colis, donc nous pouvons imaginer le handicap que cela représente d'aller travailler avec un os du bras cassé. Cela ne lui a pas posé de problème, il se dit être un *« dur au mal »*. Il dit ne jamais craindre le froid, n'avoir besoin de dormir que trois à quatre heures par nuit. Il semble donc que Charles, n'a pas spécialement conscience de son corps et donc n'ait pas appris à en écouter ni ses besoins. On retrouve ce que mentionnaient Englebert et Follet (2018, p.242) dans le vécu du borderline, c'est-à-dire un corps-en-disparition (que nous évoquons plus largement au sein du Chapitre 4, dans la section : « un corps absent ? » cf. p.44)

9.3. La phénoménologie du corps

La phénoménologie propose une approche selon laquelle il est possible d'appréhender l'ancrage corporel de l'individu ainsi que sa subjectivité. Il est possible de distinguer deux expériences corporelles distinctes. Ces deux expériences corporelles sont *Körper* et *Leib*, deux mots que possède la langue allemande pour évoquer le corps. *Leib* est le corps-vécu, c'est « l'expérience intuitive et directe du corps (...) il correspond à ce que le sujet est

pour lui-même, en tant qu'être précisément incarné dans le monde » (Englebert, 2018/1, p.42). C'est l'éprouvé émotionnel, il « évoque la transcendance de soi » (Englebert, 2018/1, p.43), il est « mu par l'intentionnalité et la subjectivité » (Englebert, 2017, p.15). *Körper* est, quant à lui, le corps-objet. C'est le corps qui est « explicitement perçu » (Englebert, 2018/1, p.42), il n'est fait que d'une « mécanique objective » (Englebert, 2017, p.15), c'est celui qui peut être manipulé. Englebert (2017, p.15) propose dans son livre d'utiliser le corps-pour-autrui conceptualisé par Sartre en 1943 comme troisième dimension du corps. Ce concept est pertinent à utiliser dans l'étude de cas de Charles.

9.4. *Le corps, un outil dans la rencontre de l'autre*

Le vécu corporel de Charles se fait fondamentalement en rapport avec l'autre. En effet, « il est réducteur de penser que chacun serait l'unique responsable - ou l'unique propriétaire - de son corps » (Englebert & Follet, 2018, p.241), le corps est « la racine de l'intersubjectivité, c'est-à-dire de la rencontre humaine » (Merleau-Ponty, 1964a, cité par Englebert, 2017, p.307). Plusieurs auteurs postulent que « l'intersubjectivité est plus fondamentalement une « intercorporéité » » (Englebert, 2017, p.308). Charles confie que lorsqu'il a des relations intimes avec une personne, il lui tenait à cœur d'expliquer sa « *disponibilité sexuelle* », il explique donc que même si celui-ci n'aime pas certaines choses qui sont de l'ordre de l'intime, si cela plait à sa partenaire, il le fera quand même. Ici, Charles semble offrir son corps à autrui.

Comme évoqué ci-dessus, la détestation qu'il a de lui-même, touche également son aspect physique. Pour lui, le « *physique est quand même une première approche d'un être humain (...). Peut-être qu'on a plus envie de s'occuper d'un mec mignon et athlétique que d'un gros lard* ». Le rapport d'altérité est encore présent. Cela prend des allures de punition, il dit qu'il a le physique qu'il a aujourd'hui car il pense mériter le rejet. Il dit : « *j'ai envie d'être aimé et j'ai aussi envie qu'on me rejette parce que je l'ai mérité* ». Son corps est un outil d'exposition au monde et à l'autre, en effet, pour séduire ou tout au moins essayer de séduire les femmes, il croit qu'il faut absolument qu'il soit « *bien foutu* » selon ses critères, mince, athlétique. Aujourd'hui il dit avoir envie de se « *dénaturer* », de « *déformer* » son corps, dans le but de ne « *plus être quasiment visible à l'œil des autres tellement [il aurait] honte* » de ce qu'il est physiquement et il dit commencer à approcher de cette vérité. Il ajoute : « *je suis tellement laid physiquement que je suis de plus en plus en difficulté dans l'approche des autres* ». Le corps de Charles est soumis au regard de l'autre, ce qui crée l'opinion qu'a Charles de lui-même. Ce qui

rappelle le concept de corps-pour-autrui de Sartre (1943), d'après lui, « les autres confèrent le sens, et la raison d'être au corps de l'individu » (Englebert, 2017, p.308). Autrui nous percevoir tel que nous sommes, ce qui est une faculté qui ne nous appartient pas (Englebert, 2017, p.303). Ici, c'est l'autre qui va nous objectiver. L'image que l'autre a de lui-même semble très importante pour Charles ; on peut aller jusqu'à se demander si sa perception corporelle n'est pas justement guidée par le corps-pour-autrui.

Il semble que le rapport qu'entretien Charles avec son corps, est également un rapport qu'il a avec l'autre. Comme si le corps de Charles se retrouve entre lui et l'autre, il est un médiateur de la relation, un outil pour rencontrer l'autre. En effet, selon Englebert (2017, p.22), la relation humaine s'inscrit dans une intercorporéité, le corps et notamment le visage seraient des lieux de signification pour autrui. Englebert (2017, p.22) précise que le vécu du corps et la chair est influencé par la présence d'autrui. Van Der Kolk (2018, p.135) ajoute : « après notre naissance, nos sensations physiques définissent notre relation aux autres et à nous-même » et ajoute : « tout cela [nos sensations corporelles] déplace notre attention et amorce, à notre insu, nos pensées et nos actes ultérieurs » (p.136). Van Der Kolk (2018) nous apprend que « les personnes colériques [comme Charles] vivent dans des corps en colère. Les victimes de maltraitance infantile sont tendues, sur la défensive, jusqu'à ce qu'elles trouvent un moyen de se détendre et de se rassurer », ce qui explique en partie le vécu corporel difficile de Charles. Il semble toujours vivre sur ses gardes, sur le qui-vive avec ses angoisses et ses colères.

10. Une relation à l'autre qui se situe entre indépendance et fusion

Le rapport qui unit Charles aux autres est ambiguë, fusionnelle et en même temps duelle. En effet, nous avons ébauché dans les précédentes sections que le rapport aux autres est toujours très présent chez Charles, l'altérité est intimement liée à son vécu propre. Pour lui, la relation à l'autre semble très importante, il parlera de « *trésor* ». Il rejette la proposition des soignants qui l'entourent de se construire une vie pour lui, dissociée de celle des autres, car il n'y « *croit pas du tout* » et ne trouve pas cela digne d'intérêt. L'autre est au cœur de toutes ses actions, tant et si bien qu'il dit : « *il y a des gens qui me disent ça : « faut vivre pour toi », moi je ne sais pas trop ce que ça veut dire* ». Il continue : « *Je ne suis pas un sujet assez intéressant pour moi, pour avoir l'envie de vivre pour moi (...) ma vie passe forcément par l'amour de quelqu'un d'autre* ». Le borderline noue une relation particulière à l'autre : « l'autre tient un rôle décisif de sauveur, d'idéal, de celui qui peut entièrement me combler » (Englebert, 2018, p.178).

L'altérité est donc très importante pour lui ; pour autant, il dit également que l'autre n'est pas si intéressant que ça pour lui et qu'il en a peur. En effet, il dit qu'il croit avoir toujours eu « *peur des femmes* ». Pourtant, quelques secondes après que, pourtant, les plus belles rencontres qu'il a faites dans sa vie ont toujours été des femmes. Son discours semble très ambivalent sur tous types de sujets. Il en va autant de l'image de sa mère, on retrouve le clivage entre le bon et le mauvais objet. Tantôt il dit que c'est une « *chienne* » tantôt il lui reconnaît des qualités comme une « *intelligence rare et forte* ». Selon Estellon (2020, P.44) : « la relation d'objet se caractérise par une étroite dépendance comprise entre le besoin de se sentir séparé de l'autre et l'inclinaison à devoir s'appuyer contre lui ».

10.1. Le borderline dans sa dépendance à l'autre

La limite entre la perception du vécu d'autrui et son vécu propre est très mince. En effet, il relate : « *je ne peux pas voir souffrir un enfant c'est pas possible pour moi, c'est quelque chose qui m'agresse beaucoup* ». Le rapport à soi est l'image du rapport à l'autre : il explique : « *je suis en train de perdre le désir de l'autre aussi, le désir d'être avec l'autre parce que justement, mon image à moi n'est pas bonne* ». En effet, son image dépréciée de lui-même fait qu'il ne se trouve pas attirant et par conséquent, il est de moins en moins attiré par le contact de l'autre, ne comprenant pas comment celui-ci peut le trouver attirant, même s'il a des exemples contraires. Il ajoute : « *quand on ne s'aime pas, c'est très compliqué de comprendre que quelqu'un puisse s'intéresser à soi* ». Il dit qu'aujourd'hui, il se pense capable de « *fatiguer n'importe quelle vraie bonne volonté* ». Il dit éprouver des sentiments « *totalement antagonistes* » entre le fait de vouloir être accepté dans le monde, et le fait de s'y sentir complètement étranger, en décalage et de vouloir s'en isoler. Il dit que c'est là que : « *se situe ma dangerosité d'ailleurs (...) enfin que s'est situé ma dangerosité autrefois* ». Charles dit vivre dans une dualité aujourd'hui entre l'envie d'être encore aimé et le fait d'avoir honte de lui, donc de ne pas savoir aller chercher ce dont il a besoin. La seule issue qu'il voit à cela est la mort. Au vu de tout ceci, il semble que Charles entremêle son vécu propre au vécu de l'autre. Il semblerait qu'il va chercher sa propre identité au sein du vécu d'altérité.

10.2. La honte de soi, indissociable d'autrui ?

Charles dit souvent avoir honte de lui et des actes qu'il a commis, mais également de ce que sa famille lui a fait subir pendant son enfance. Il dit notamment : « *je crois que je ne suis plus capable de ne pas avoir honte de moi* », « *je ne saurais pas faire face à cette honte là encore une fois* ». Les réflexions faites ici nous aident à comprendre ce qui l'unit

à autrui. Selon Sartre (1943, p.276), « autrui est le médiateur indispensable entre moi et moi-même : j'ai honte de moi tel que j'apparaît à autrui ». C'est-à-dire que grâce à l'autre, Charles sait porter un jugement sur lui-même en tant qu'« objet » (Sartre, 1943, p.276), car il apparaît à autrui tel un objet. La honte est donc indissociable d'autrui. L'individu a donc foncièrement besoin d'autrui pour pouvoir appréhender toutes les structures de son être, « le Pour-moi renvoie au Pour-autrui » (Sartre, 1943, p.277). Donc, pour saisir la relation de l'homme avec l'être-en-soi, il faut pouvoir questionner l'existence de l'autre mais également la relation entre l'être et l'être autrui. D'où l'importance de questionner le borderline dans son vécu d'altérité au sein du passage à l'acte.

10.3. Le borderline et sa résistance à l'autre

Charles a profondément besoin de l'autre, mais, paradoxalement l'autre est perçu comme un agresseur. Depuis qu'il a commencé à avoir une vie sentimentale, Charles a été très actif, il a eu de multiples conquêtes lorsqu'il était célibataire. Cette sexualité débridée très libre et ouverte avec de multiples partenaires semble combler le risque d'abandon (Englebert, 2018, p.168). Il dit avoir trompé Pénélope plus que de raison et on peut remarquer que lorsqu'il y a une rupture, il se lance très vite dans une nouvelle relation pour toujours avoir ce support. Même lorsqu'il était en prison, il avait le support affectif de Lola qui, lors de la première et de la seconde incarcération, a été très présente. Charles se retrouve pris au piège entre un besoin de vécu propre et un besoin de fusion avec l'autre. Estellon (2020, p.42) souligne que le borderline a « une caractéristique remarquable chez ces sujets consiste en l'aptitude particulière à créer du chaos là où tout pouvait être simple ». En effet, Charles dit lui-même qu'il a eu une période de « *félicité* » avec Pénélope, mais de courte durée. Par la suite, ses angoisses sont revenues et il a tout fait pour éprouver le besoin de fusion avec Pénélope en la trompant. En se rendant compte qu'il lui « *appartenait* », il dit avoir détesté un moment. Il ajoute : « *Là j'ai eu vraiment peur. Je me suis dit bon, alors là c'est quand même grave si t'es plus capable de désirer une autre femme dans la vie* ». Ce qui illustre bien ce que souligne Estellon (2020, p.43) sur les borderline : « ces cas se trouvent bien souvent dans une position de grande dépendance vis-à-vis des autres, tandis que cette même dépendance leur fait horreur ».

Charles précise que la perte de l'autre le « *ravage complètement* », c'est pourquoi il a d'autant plus de mal à résister à autrui. La preuve étant la relation qu'il vit avec Michèle : il a énormément besoin d'elle, mais en même temps il s'en défend puisqu'il la critique constamment. Pour Charles, sa vie affective et amoureuse est particulièrement

importante, comme elle l'est en général chez le borderline. Cette vie affective peut ici prendre des allures de « combat amoureux », qui est l'une des cinq situations limites décrite par Gabriel Marcel (Englebert, 2018, p.164). Comme ajoute Englebert (2018, p.168), « il peut ainsi arriver qu'un patient borderline cherche à attenter à ses jours suite à une rupture amoureuse » ; ici ça a bel et bien été le cas après la rupture avec Michèle. À la suite de leur séparation il se dit au « *fond du trou* » et a cherché toutes les solutions possibles pour se suicider, un passage à l'acte auto-agressif et a essayé d'avoir recours à l'aide de professionnels en Suisse. On peut ajouter que « l'état amoureux, comme la séparation, bouscule les limites entre le Moi et le Toi » (Estellon, 2019, p.25), donc la conscience de soi est perturbée. Ce même auteur va plus loin en disant que les manifestations de la présence ou de la perte de l'autre (pouvant être vécu comme excitant tout comme persécutant) peuvent être générateurs d'états de détresse qui peuvent fréquemment déboucher sur une clinique de l'agir. En effet, les personnalités borderline ayant un Moi mal limité peuvent percevoir cette perte de l'être aimé comme une perte d'eux-mêmes. Ce qui peut également les plonger dans un sentiment de vide, un sentiment d'urgence un vécu difficile d'anxiété et d'irritabilité (Englebert, 2018, 166).

10.4. Une vie qui tourne autour de l'autre

Plus largement, au sein de ses relations amoureuses, on retrouve une anticipation de l'abandon, notamment avec Pénélope. En effet, il relate à de nombreuses reprises qu'il avait peur qu'un jour elle ne se « *réveille* » et qu'elle ne l'abandonne. D'après Englebert (2018, p.168), la vie amoureuse du borderline s'inscrit souvent « dans un contexte de risque d'abandon ou d'anticipation de celui-ci ». Ici, le borderline partirait du principe que « l'autre dans sa singularité suffit pour expérimenter la totalité du monde » (Englebert, 2018, p.168), ce qui ne fait aucun doute lorsque l'on entend Charles parler de Pénélope et Lola.

Selon Englebert (2018, p.168), les relations amoureuses « sont souvent sources de déceptions, de frustration pouvant expliquer le rejet, voire la colère et même la haine de la personne dans le combat amoureux » ; ce que Charles expérimente aujourd'hui avec Michèle. Avec ses proches, comme Michèle, il confie ne pas avoir « *toutes les nuances* », il précise : « *je m'arrête au fait que si tu m'aimes tu me défends quoi, tu me protèges et tu me laisses pas m'exposer* ». Il revendique défendre les personnes qu'il aime. Les seules personnes qui peuvent le faire souffrir, selon lui, sont les personnes à qui il tient. Il a donc tendance « à *[se] laisser aimer le moins possible* » car il a très peur de donner ce pouvoir-

là aux mauvaises personnes. On retrouve la peur d'être abandonné du borderline. Le vécu corporel est également inhérent à l'autre, on le voit par exemple lorsqu'il dit de Lola qu'elle l'a véritablement aidé à « *respirer* », ou de Michèle lorsqu'il dit qu'avec elle, il « *respire mieux* ».

11. Réflexions sur les passages à l'acte :

Les deux passages à l'acte sexuels pour lesquels Charles a été incarcéré prennent leur origine dans un contexte de séparation. Lors du premier, il était encore sous le contre-coup de la rupture avec Pénélope ; il dit que cela a été une « *longue descente* » jusqu'au passage à l'acte. Le second passage à l'acte est arrivé après la rupture avec Lola, à ce moment-là, il pense ne plus jamais la revoir. Comme évoqué ci-dessus, les ruptures amoureuses peuvent provoquer chez le borderline des agirs violents qu'ils soient auto ou hétéro-agressifs.

Il ne justifie pas ses passages à l'acte, c'est-à-dire que pour lui il est impossible de « *justifier de faire un truc pareil* ». Puisqu'il est passé à l'acte au-delà de son libre arbitre selon lui, cela lui semble « *impardonnable* ». Il dit que les passages à l'acte sont une vraie « *fracture* » avec ce que représente sa personnalité empathique. Il semble que lors du passage à l'acte, il ait été dissocié à minima (puisque'il a eu une peine allégée grâce à cela). En effet, il ne se souvient pas de l'acte pendant quelques semaines avant de s'en rappeler et de se sentir très coupable. Rappelons-le également, lors du passage à l'acte, il dit ne plus être lui-même, ne pas avoir dit de choses cohérentes. Ce qui ressemble beaucoup à ce que l'on a évoqué avec Gaston, une dissociation. La dissociation, comme évoqué chez Gaston semble affecter d'autant plus la conscience de soi.

Lors du premier passage à l'acte, il a eu l'impression de temps s'éternisait, il est resté une heure avec sa première victime, il dit qu'il a eu l'impression que cela a durait « *des années* ». Il parle d'un état second, c'est-à-dire qu'il avait conscience de ce qu'il faisait mais pour autant, il ne souhaitait pas le faire. C'est entre autres pour cela qu'il relate un vécu de « *douleur* » pendant les actes. Il confie toujours se poser la question de comment il a réussi à avoir une érection à ce moment-là, on retrouve le clivage entre deux identités.

La rupture avec Lola lui a donné envie de retourner en prison. Il parle également à ce moment-là de pulsions suicidaires ainsi que de la sensation d'être sale pendant l'acte.

L'un des points communs que l'on retrouve au sein des deux faits, c'est que Charles dit avoir également peur des femmes qu'il a agressé. Il dit qu'il avait plus peur d'elles qu'elles n'avaient peur de lui, à la moindre rébellion, il se serait laissé faire. En effet, « paradoxalement, il semblerait qu'en expertise un grand nombre d'hommes violents ou violeurs expriment une peur des femmes » (Blatier, 2018, p.90). À la suite des actes, il a ressenti un dégoût profond de lui-même et une culpabilité toujours présente aujourd'hui.

11.1.La colère

Il affirme ne pas avoir ressenti d'affects de colère lors des passages à l'acte. En revanche il rapporte des sentiments de culpabilité, d'incompréhension et d'insatisfaction. La seule chose qui l'a mise en colère, c'est la manière dont s'est déroulé le second procès ; d'après lui, le tribunal souhaitait l'éliminer. Lors de ses détentions, il dit également être en colère contre sa mère.

11.2.L'autodestruction

Charles évoque un vécu d'autodestruction pendant les passages à l'acte : « *je ne pouvais pas plus me salir que ça moi* ». Il dit que ce qui lui permettait, avant les passages à l'acte, d'avancer dans la vie, c'était le fait d'avoir survécu à ce qu'il était en étant resté « *relativement pur* ». Charles, comme la plupart des autres borderline, a besoin de souffrance, que celle-ci agissait comme un catalyseur d'identité. On peut se demander si Charles n'a pas cherché inconsciemment à souffrir pour se sentir.

Il relate que lorsqu'il est passé à l'acte, cela lui a enlevé son sentiment de culpabilité qu'il ressentait vis-à-vis de son enfance, comme si celui-ci avait « justifié » ce qui lui était arrivé. Il l'explique comme suit : « *je m'étais toujours senti coupable sans raisons, au moins, je me sentais coupable pour quelque chose et bizarrement ça m'a apaisé* ». On peut donc noter également un apaisement après le passage à l'acte.

Charles sait évoquer des sensations physiques qu'il a pu avoir lors du premier passage à l'acte, son cœur qui « *battait hyper fort* », « *je transpirais (...) j'avais vraiment l'impression d'être dans un truc à part* ». On retrouve donc le vécu du corps-en-disparition, de plus il dit avoir perpétré ce viol à son « *corps défendant* ». Il avait donc l'impression que son corps lui échappait. Plus largement, sa conscience de soi a été faible au moment du passage à l'acte, car rappelons-le, la conscience de soi passe par le corps.

11.3.L'abandon

Charles reconnaît le vécu d'abandon à aux périodes des agirs violents. La séparation avec Pénélope puis avec Lola avant les deux passages à l'acte l'ont mis « *dans l'état pour la dépression, (...) ça m'a mis dans l'état de souffrance, de douleur permanente, de dépression* ». Il dit que le contexte n'était « *pas anodin* » et que cela l'a mis dans un état de « *désespoir profond* » propice au passage à l'acte. Les passages à l'acte hétéro et auto-agressifs sont souvent corrélés chez Charles avec une rupture affective.

11.4.Une perte de soi ?

Lors des passages à l'acte, Charles a expérimenté le vécu d'abandon. Il y avait également une distance qui le séparait de ses compagnes respectives puisqu'ils avaient rompu. Il y avait donc séparation des corps, et perte d'intercorporité ; si l'on souhaite aller plus loin, il y avait donc une perte d'intersubjectivité qui donne lieu à une « intersubjectivité abandonnique » (Lo Monte, 2018, p.37). Lorsque la personne disparaît de la perception du borderline, il le vit « subjectivement comme un arrachement, une perte qui menace directement le sentiment de continuité d'existence » (Estellon, 2020, p.44). Cette perte, comme nous l'avons souligné précédemment, déclenche une détresse car la perte de l'autre semble également agir comme la perte d'une partie de soi que l'on avait placée dans l'autre, puisque pour un borderline il est difficile de faire la différence au sein d'une relation entre ce qui est toi et ce qui est moi. De plus, Estellon (2019, p.16) souligne que « les limites d'un sujet – séparatrices et unificatrices – prennent leur origine dans celles de l'autre ». L'action réelle se passe donc : « entre la conscience d'autrui et la mienne, mon corps comme chose du monde et le corps d'autrui sont des intermédiaires nécessaires » (Sartre, 1943, p.277). Il semble donc que le fait d'avoir perpétré un passage à l'acte sexuel violent soit corrélé au fait de souhaiter unifier son soi de nouveau, comme un besoin urgent. Il ne faut pas omettre que le corps ici est au cœur du passage à l'acte. Charles a agi de manière extrême, comme le souligne Bourgeois (2019, p.246), il arrive que les borderline aient recours à ce genre de conduite pour retrouver les limites de leur ipséité. Plusieurs indices mènent à une même hypothèse : le passage à l'acte est ici une recherche de la conscience de soi, du fait de se sentir. La souffrance qu'a engendré ce passage à l'acte peut être corrélée avec cette hypothèse. En effet, selon Englebert (2018, p.173), la souffrance joue un grand rôle dans le fait de se sentir exister ; elle apporte une structure à l'identité. La souffrance à long terme est donc assurée par le passage à l'acte et cette souffrance lui assure ce sentiment d'existence, cette conscience de soi et cette ipséité à long terme.

Chapitre 7 : La problématique borderline lors de la réalisation de ce mémoire :

1. Introduction

Bien que ce chapitre ne soit pas dans la droite lignée de la question de recherche, il me tenait à cœur d'exposer les différentes difficultés et les points positifs que j'avais pu rencontrer lors du suivi des patients dans le cadre de cette recherche. Au-delà des difficultés techniques qui seront également exposées ici, j'essaierai de démontrer en quoi la problématique borderline a pu faire évoluer le suivi.

2. Les faiblesses du protocole mis en place

Lors de la phase de préparation et de documentation, j'ai essayé au vu de la littérature d'anticiper un maximum de choses. Premièrement, j'ai souhaité commencer le plus tôt possible les entretiens pour deux raisons. La première était mon départ en Erasmus en janvier 2023 ; la seconde était le fait qu'il semble difficile au vu du type de personnalité choisi d'avoir un suivi sans aucun rebondissement. J'ai donc commencé les entretiens en septembre 2022, mais je n'ai néanmoins pas réussi à les finir avant mon départ en Erasmus. Il a donc fallu continuer et démarrer certains suivis en distanciel. J'ai débuté les entretiens avec Gaston et Ludovic en distanciel ; il m'a fallu être d'autant plus rassurante vis-à-vis d'eux, mais cela ne semble pas avoir posé de problème. J'ai poursuivi les entretiens en distanciel avec Charles et Sylvain. Le vrai problème s'est posé avec Sylvain, qui vit actuellement dans un foyer et ne peut donc pas passer d'appels vidéo là-bas car son intimité n'est jamais assurée. Il a donc fallu trouver une alternative et, après quasiment 4 mois sans entretien, j'ai pu le revoir une fois en distanciel. Pour cela, il a dû se rendre au sein de l'URSAVS où un des membres du personnel l'a installé dans un bureau devant un ordinateur. Cela fera partie des raisons pour lesquelles je n'ai pas pu finir mes entretiens avec lui. Cette coupure nette a stimulé cette fibre abandonnique que l'on retrouve fréquemment chez les sujets ayant cette personnalité. Cela s'est traduit par de multiples relances par messages, et lorsque nous avons de nouveau pu nous rencontrer, je n'ai pas pu continuer le programme que nous avions commencé ; il lui tenait à cœur de me dire tout ce qui s'était passé pendant ces 4 mois pour lui et de me dire comment il allait. Par la suite, nous avons reprogrammé un rendez-vous pour clôturer les entretiens. Le jour du dit rendez-vous, il arrive en retard et m'appelle pour me dire que le bureau n'est pas disponible pour les entretiens (en effet, le membre de l'URSAVS avait oublié de prévenir qu'il fallait un bureau). Sylvain est donc reparti bredouille. A partir de ce moment-là je n'ai plus jamais eu de nouvelles de lui, malgré mes multiples relances. On peut donc constater que malgré la préparation mise en place, il peut toujours y avoir de mauvaises surprises.

3. Le borderline dans sa positivité

3.1. Une volonté d'aider autrui

Toutes les personnes que j'ai suivies ont été d'accord pour faire cette étude dans le but de m'aider ou d'aider les autres. Gaston explique ses motivations : « *Bah si (...) mon truc peut (...) aider d'autres personnes, comprendre les gens dans mon cas. Ça va peut-être pas sauver une personne, mais ça peut peut-être en sauver des centaines derrière* ». Lorsqu'il dit que cela ne va peut-être pas sauver une personne, il parle de lui. C'est une phrase que l'on retrouve également chez Eugène et chez Charles, tous les trois ne s'estiment plus sauvables. Par exemple, Charles dit : « *je ne peux plus être soigné, je ne peux plus être guéri* », car il est, d'après lui un « *cas psychiatrique* ». Chez Charles, ces dires sont corrélés avec une dévalorisation extrêmement forte. Le gros point positif ici, c'est que les patients ont tous fait preuve de bonne volonté en ce qui concerne le suivi.

3.2. Retour sur l'évolution de Gaston

Aujourd'hui, Gaston semble avoir appris à mieux anticiper ses passages à l'acte. Il explique que lorsqu'il est arrivé en foyer en 2021 juste après son incarcération, « *2 jours après, je voulais mettre une bombe* ». Avant que ça n'aille trop loin, Gaston a décidé de trouver un autre logement et de déménager. Il semble en avoir pleinement conscience « *certes, je me retrouvais pour la première fois tout seul dans un appart. Non, moi j'étais barré de là-bas avant (...) de faire une connerie quoi* ». Il dit également ne plus recourir à la colère et aux conduites à risque que lors de cas spécifiques, les cas d'urgence. Par exemple, il a pris l'habitude d'anticiper une éventuelle violence en prévenant ses employeurs que de temps à autre, il avait besoin de prendre l'air pour se calmer et ensuite revenir au travail. Il semble que cela fonctionne bien comme cela.

Ensuite il a également stoppé sa consommation de cannabis (qu'il avait commencée très jeune) à la fin des entretiens. Il décide d'arrêter tout doucement jusqu'au jour du dernier entretien où il me dit qu'il ne fume plus que la cigarette et qu'il est là aussi, en train d'arrêter. A cause (ou grâce à) de problématiques familiales actuelles. Lorsque je lui demande comment il compte gérer sa colère s'il ne prend plus de cannabis, il me répond « *bonne question* ». A ce moment-là, il me révèle avoir commencé à s'entraîner au tir par arme à feu (de manière encadrée en club) et que ça l'aide à se défouler.

Il est possible de noter une évolution significative du trouble de la personnalité borderline. Selon Granger (2013, p.20), ce sont les conduites autodestructrices et les expériences

dissociatives qui s'atténuent le plus vite. Il ajoute que la peur de l'abandon, le sentiment de vide et la dépendance affective sont plus tenaces, même s'il y a une évolution, les symptômes ne disparaissent jamais entièrement. Granger (2013, p.20) ajoute que certaines choses peuvent accélérer le processus d'amélioration, une grossesse, un nouvel emploi, une rencontre, une relation amoureuse stable... Il semble y avoir dans la vie de Gaston une recrudescence de facteurs pouvant l'aider à aller mieux, qui le stabilisent ; en effet, il s'est remis en couple avec Vanessa, semble couler des jours heureux avec elle et ses enfants et essaye de tout faire pour récupérer son fils. Il a aussi l'impression de pouvoir compter sur un ami. Alors que lorsqu'il était enfant il n'a jamais eu l'impression de pouvoir compter sur personne. Au vu de ce qui a été constaté dans les études de cas, et au vu de son histoire, le fait d'avoir une relation amoureuse stable semble le canaliser, comme s'il était à l'abri d'un nouvel abandon, d'un nouveau rejet. Son entité semble plus stable. De plus, il semble que, par le passé, le fait d'avoir été dans une relation amoureuse stable l'ait déjà aidé à se stabiliser. En effet, lorsqu'il était avec sa précédente compagne, avant de la perdre, elle et ses filles, il était en train de se stabiliser et de sortir de la rue.

Plus largement, nous avons pu constater qu'après leur incarcération, les auteurs de violences ont essayé de trouver des solutions pour mieux gérer leur colère, et leur violence. Certains se sont assagis (les conduites impulsives et autodestructrices ont diminué). D'autres ont essayé de trouver une solution extérieure pour se canaliser, on peut citer Eugène qui continue de se faire suivre par son médecin psychiatre.

4. Le borderline dans sa négativité

4.1. Le cas de Sylvain

Comme énoncé au premier chapitre, je n'ai pas réussi à terminer le suivi de Sylvain, malgré un total de sept entretiens, nous sommes arrivés à la moitié de la ligne du temps, nous n'avons donc pas abordé les passages à l'acte. Néanmoins, on retrouve chez lui certains éléments communs aux autres auteurs. Il vit dans le présent, avec un vécu anhistorique ; en effet, il a énormément de mal à retracer son passé tant et si bien que cette opération lui demande beaucoup d'efforts et prend énormément de temps. Ensuite, on remarque que celui-ci a également une conscience de lui difficile. En effet, lorsque je lui pose des questions sur ses ressentis, il esquive et parle d'autre chose. Il parle de manière très basse et difficilement intelligible, il ne semble pas s'en rendre compte, comme s'il n'avait que peu de contacts avec son corps. Parfois, il ne comprend pas non plus les questions que je lui pose lorsqu'il s'agit de ressenti d'émotions par exemple.

Sa relation à l'autre oscille entre très grande implication et désistement complet. Lorsqu'il est en face de moi, il profite de ce temps pour parler énormément et essaye de prolonger l'entretien au maximum, tant et si bien que lorsque je devais clôturer pour une heure bien précise, je m'y prenais au minimum une vingtaine de minutes à l'avance. Il prend autrui comme un potentiel agresseur, ce qui crée chez lui beaucoup d'anxiété ; paradoxalement, il semble investir l'autre très fortement. Dès qu'il entre en contact avec quelqu'un, il semble agir comme si ce quelqu'un faisait de lui sa priorité. Lorsqu'il fait confiance et entre dans une relation, cependant, la perte de l'autre semble être quelque chose de terrible. Cette perte déclenche chez lui des comportements impulsifs et violents. Il est difficile de résumer en si peu de ligne sept entretiens très confus, mais tous ces éléments semblent corroborer avec les analyses faites plus haut.

4.2. Le jeu du chat et de la souris

Je m'étais principalement préparée à l'entrée en relation avec les sujets borderline. En effet, la peur de l'abandon, du rejet et de l'exclusion est l'une des causes de crise du borderline, je me suis donc appliquée à adopter une attitude très rassurante et à créer une l'alliance avec toutes les personnes que j'ai pu rencontrer. Pour autant, avant de pouvoir être rassurant, il faut pouvoir déjà aborder la personne. En effet, comme je l'ai mentionné précédemment, il y a une personne que je n'ai pas pu rencontrer lors de ce travail, malgré mes multiples relances et plusieurs appels téléphoniques. Cette personne était très réfractaire, j'ai donc fini par lui proposer de me contacter quand elle serait prête, ce qui n'est jamais arrivé.

Il a été très difficile de les aborder ; lors de la première rencontre, tous appréhendaient notre entrevue. De plus, par la suite, il a fallu refixer des rendez-vous, ce qui a été assez difficile, car ils ont tous à un moment donné testé le lien, c'est-à-dire que certains annulaient à la dernière minute, arrivaient avec deux heures de retard, ne prévenaient pas qu'ils annulaient... Il a fallu beaucoup de patience et apprendre à jouer à ce jeu du chat et de la souris. Cependant, le fait de travailler en premier sur une ligne du temps a permis de mettre les patients en confiance pour pouvoir aborder des problématiques plus complexes -et potentiellement douloureuses- par la suite.

4.3. Les comorbidités

Certains des patients que j'ai eu l'occasion de suivre avaient des comorbidités très marquées. En effet, « le trouble de la personnalité borderline se complique souvent

d'autres troubles psychiatriques » (Granger, 2013, p.19). Les plus fréquents selon Granger (2013, p.19) sont les troubles de l'humeur (on retrouve la dépression par exemple, les troubles anxieux, l'état de stress-post traumatique, les troubles des conduites, etc.) Les professionnels de l'URSAVS ont identifié chez Charles une dépression et chez Sylvain un trouble psychotique. Il est important de préciser cela car ce sont les deux seuls patients avec lesquels je n'ai pas réussi à finir le protocole. On peut se demander si la présence d'une comorbidité ne rend pas les choses plus difficiles et les interactions plus complexes. Il faut également faire attention à cela pour ne pas faire corréler certaines analyses avec la façon d'être au monde borderline, alors que ce serait la caractéristique d'un autre trouble.

4.4. Une relation fragile

Une sorte d'alliance thérapeutique s'est créée avec à peu près tous les patients. Elle a été plus difficile avec Sylvain : en effet, celui-ci a essayé de tester le lien en me demandant des choses inappropriées (qui n'étaient en tous cas pas de mon ressort). Comme appeler sa CPIP (conseillère pénitentiaire d'insertion et de probation) pour lui expliquer ce qui se disait en entretien. De plus, cela aurait entraîné une violation du secret professionnel. Ludovic, quant à lui, m'a demandé de lui fournir des attestations de présence comme si ces entretiens prenaient place dans un cadre thérapeutique, ce qui n'était pas le cas. D'après Greiner et ses collègues (2019, p.334), « ces manifestations sont le reflet des symptômes du trouble ». Il a donc fallu, sans que ceux-ci se sentent rejetés, leur expliquer que ce n'était ni mon rôle, ni ma place.

Lors d'un travail comme celui-ci ou lors d'un travail thérapeutique avec une personnalité borderline, « le patient oscille entre le sentiment d'être dans le bon lien avec son médecin et le sentiment d'être menacé, négligé ou rejeté par lui » (Greiner et al., 2019, p.334). C'est sûrement ce qui s'est passé avec Sylvain, mais il est impossible de l'affirmer.

En bref, la relation avec des patients borderline est très importante et doit être travaillée car elle est fragile. Le but est de travailler plus efficacement et de ne pas mettre le patient en difficulté face à ses oscillations émotionnelles très fortes.

Chapitre 8 : Comment sont vécus la colère, l'autodestruction et l'abandon par le borderline lors du passage à l'acte ?

1. Le Vécu borderline au vu des coordonnées phénoménologiques

Cette section a pour but de synthétiser le vécu et la manière d'être au monde borderline vis-à-vis des coordonnées phénoménologiques mentionnées plus tôt. Bien que j'eusse choisi d'analyser particulièrement le corps, la conscience de soi ainsi que le vécu d'altérité, la temporalité -une des autres coordonnées phénoménologiques- a beaucoup été évoquée au sein de l'analyse.

Le temps était pertinent à intégrer à ce travail puisque la problématique explore également la temporalité. En effet, la question de recherche porte sur 3 temps différents, avant, pendant et après le passage à l'acte. Nous avons donc pu constater que la temporalité des personnalités borderline se situait dans un présent, une immédiateté qui n'avait ni futur ni passé. Il a un vécu anhistorique.

La conscience de soi du borderline est très faible et mal limitée. Les récits ont révélé une conscience de soi minimal difficile ; en effet, les auteurs de violences interrogés ici ont beaucoup de mal à faire appel à leur vécu corporel et sont très peu en lien avec celui-ci. Le soi narratif est très difficile pour Eugène et Ludovic, moins pour Charles et Gaston, néanmoins il reste lacunaire.

Le vécu d'altérité est très complexe. Il semble que la manière d'être au monde borderline soit intimement liée au vécu d'autrui. En effet, les comportements, les agirs des borderline semblent intimement liés au vécu d'autrui, à la manière dont l'autre les perçoit. Il y a une grande peur de l'intersubjectivité abandonnique ainsi qu'une angoisse de différenciation qui est présente. La conscience de soi étant mal limitée, il semble que celle-ci trouve une structure en l'autre, l'autre va définir qui est le borderline. C'est pour cela que le vécu d'altérité est aussi difficile chez le borderline. Le soi semble chercher sa propre place et, en même temps, avoir besoin de fusion pour exister, créant une attitude ambivalente face à autrui.

Le corps du borderline lui échappe constamment, c'est un corps-en-disparition. En effet, la dépersonnalisation de Gaston pendant les moments de colère en est un bon exemple. La conscience qu'a le borderline de lui-même est faible et reliée à son vécu d'altérité.

L'intersubjectivité étant une intercorporéité, il n'est pas étonnant de retrouver chez Charles le corps-pour-autrui. Le vécu corporel est une partie de la conscience de soi, il est également en rapport constant avec autrui. Autrui est donc la personne qui va objectiver le borderline. De plus, le corps-en-disparition explique les passages à l'acte comme les suicides ou les automutilations. En effet, la conscience minimale étant faible, cela est directement corrélé au corps qui est toujours en train de s'absenter. Or, les agirs sont une manière d'éprouver son corps, ou plus largement, de se sentir.

2. La symptomatologie borderline au moment du passage à l'acte

A l'image des coordonnées phénoménologiques, j'avais décidé de m'attarder principalement sur les vécus d'abandon, d'autodestruction et de colère des personnalités borderline, que l'on retrouve dans certains critères diagnostics du DSM-5. Or, d'autres symptômes apparaissent également. Voici donc la liste des symptômes du DSM-5 que j'ai pu identifier au sein des passages à l'acte étudié. Cette liste n'est pas forcément exhaustive ; elle correspond aux récits recueillis lors de cette étude.

Le premier critère du DSM-5 est présent, il est stipulé que « la perception d'une séparation ou d'un rejet imminent ou la perte d'une structure externe peuvent profondément modifier l'image de soi, les affects, la cognition ou le comportement » (American Psychiatric Association, 2015, p.864). Il semble, au vu des récits récoltés, que le vécu d'abandon crée la détresse nécessaire au passage à l'acte. Comme précisé ci-dessus, il met en branle la conscience de soi.

Le second critère est un mode de relation interpersonnel instable et intense. Ici, les passages à l'acte sont tous en rapport, de près ou de loin, à une forte implication affective. Pour Charles, ce fût des séparations à l'origine du passage à l'acte sur une tierce personne. Pour Eugène et Ludovic, leur relation de couple battait de l'aile, ce qui était source d'attitudes ambivalentes envers la personne en question. Enfin, pour Gaston, ce fût son lien à sa famille qui était en jeu dans le passage à l'acte.

Le troisième critère, qui est la perturbation persistante de l'identité et de l'image de soi, se retrouve dans le passage à l'acte puisque l'on a constaté que la conscience de soi était ébranlée et très faible à ce moment-là.

On retrouve également le quatrième critère. En effet, il y a une impulsivité qui se retrouve chez Gaston et Eugène lors du passage à l'acte, puisque celui-ci se passe dans une instantanéité. De plus, le passage à l'acte sexuel délinquant est potentiellement dommageable pour le sujet puisqu'il y a le risque de se faire appréhender. Malgré le fait que la perception du corps est très peu présente pour les auteurs des violences, comme on l'a vu. Mais il ne faut pas oublier qu'un passage à l'acte sexuel est un corps-à-corps, à une « activité physique concrète bien sûr mais aussi à l'identité de soi et de l'autre » (Adam et al., 2004, p.93).

Le sixième critère est une instabilité affective qui est engendrée par la réactivité de l'humeur. Ici le passage à l'acte est un exemple de réactivité de l'humeur. Ce passage à l'acte est engendré par la réaction à une détresse liée à l'identité et à l'altérité. Pour Gaston et Eugène, cette réaction est instantanée.

Les colères intenses et inappropriées sont retrouvées lors des passages à l'acte chez Gaston et Eugène. Elles sont constitutives du huitième critère diagnostique du DSM-5. Ces colères prennent place dans une instantanéité.

Enfin, Gaston et Charles mentionnent des symptômes dissociatifs sévères lors du passage à l'acte. A ce moment-là, il y a une perte de conscience de soi et le corps est en train de devenir absent. Ceci est le neuvième critère diagnostique du DSM-5.

3. En résumé, comment se passe le passage à l'acte sexuel délinquant du borderline ?

Dans cette section, j'essaie de synthétiser les diverses similitudes et différences que j'ai pu relever lors des analyses en ce qui concerne le passage à l'acte. Pour cela, je me base principalement sur les passages à l'acte reconnus par les auteurs de violences. Il me paraît important de mentionner que cette analyse est la résultante d'entretiens avec quatre individus et qu'elle ne prend pas en compte toutes les coordonnées phénoménologiques. Par conséquent, il est possible que cela ne puisse pas s'appliquer à tous les cas.

Le passage à l'acte semble toujours être corrélé à un investissement affectif intense, qu'il soit sentimental ou familial, comme énoncé précédemment. Tout semble être la résultante d'une faible conscience de soi. En effet, le borderline ne semble pas faire la distinction entre le soi et l'autre lorsqu'il est dans une relation affective intense. Survient à ce moment-là une menace d'abandon, ainsi qu'une peur de différenciation. Le sujet est donc

ébranlé dans sa conscience de lui-même et cela déclenche une forte détresse. Ouellet (2002, p.20) précise que : « la fréquence et le degré de gravité des passages à l'acte hétérodestructeurs ou autodestructeurs indiquent le niveau de détresse de l'individu ».

Par la suite, deux scénarios se dessinent suivant les études de cas. Le premier est une réaction de colère instantanée et impulsive que l'on retrouve chez Gaston et Eugène. La seconde est un désir de souffrance et d'autodestruction que l'on retrouve chez Charles ; celui-ci n'est pas instantané. Dans les deux cas peuvent survenir des expériences dissociatives qui indiquent que l'individu n'a plus conscience de lui-même. Ouellet (2002, p.22) parle d'un défaut de mentalisation. Dans les deux cas, ces réactions engendrent un agir violent qui semble être une tentative désespérée d'éprouver son soi minimal, la conscience de soi en réponse à l'ébranlement de celle-ci. Ce qui peut engendrer par la suite de la souffrance qui est un catalyseur d'identité et donc, de conscience de soi.

4. Réponse à la question de recherche

Pour rappel, la question de recherche était la suivante : Quelle est la place du vécu de colère et d'autodestruction chez le borderline, avant, pendant et après le passage à l'acte sexuel délinquant et comment ce vécu prend-il place dans la conscience, le corps et dans le rapport d'altérité ?

Toutes les personnes interrogées relatent une période de crise, de tension avant le passage à l'acte. Cette période est une période d'angoisse chez Charles tandis que pour Gaston, Ludovic et Eugène c'est une période où une nervosité devient de plus en plus forte, ils relatent une colère qui augmente. Gaston évoque en plus un accroissement de l'abandon.

Le moment de l'acte semble être une décharge de la tension accumulée des suites d'un vécu d'abandon. Elle prend la forme d'une colère dans l'instant pour Eugène et Gaston. Pour Charles, en revanche, cela semble être un moyen d'autodestruction.

À la suite de l'acte, certains parlent d'un soulagement, d'autres non. La colère va s'atténuer après le passage en prison. L'abandon semble toujours présent mais atténué. Les conduites autodestructrices semblent également avoir diminué en intensité.

Le corps est le grand absent du passage à l'acte. En effet, mis à part des vécus dissociatifs ou de dépersonnalisation (évoqués par Charles et Gaston), il n'est jamais évoqué par les auteurs.

Au début de cet écrit, j'avais énoncé trois hypothèses. La première est que la colère peut amener à l'agir violent et joue un rôle dans le processus. Cette hypothèse peut être validée mais en y apportant quelques nuances. La colère est présente pendant la phase où la tension augmente ; elle fait donc partie de l'environnement de borderline au moment du passage à l'acte. C'est même sous cette forme que se traduit l'acte de Gaston et Eugène (qui décrivent des passages à l'acte sous la colère). Mais il semble que l'agir violent soit véritablement le fruit du ressenti d'abandon qui semble être le déclencheur du passage à l'acte. On peut ajouter que la colère est présente, mais à différents degrés, avant, pendant et après les passages à l'acte de Gaston et Eugène. Par contre, Charles n'en parle pas. Ludovic, qui ne reconnaît pas les faits, relate quand-même une période de tension au moment où les faits lui ont été reprochés. Elle baisse par la suite pendant et après l'incarcération.

La seconde hypothèse que j'avais établie, était que le passage à l'acte puisse être une forme d'autodestruction, ce qui est reconnu par Charles. Ce dernier dit vouloir retourner en prison pour le second passage à l'acte et dit du premier qu'il ne pouvait pas se salir plus que cela. Pour Eugène et Gaston, ils ne semblent pas reconnaître d'autodestruction dans leurs gestes, cependant l'infraction à caractère sexuelle est dommageable pour eux puisqu'ils se sont fait arrêter par la justice. Ce qui les a amenés en prison, il y a donc une forme d'autodestruction qui n'est pas conscientisée. L'hypothèse est donc validée pour Charles, mais il semble que les motivations premières de l'acte chez Eugène et Gaston soient différentes. L'autodestruction chez Charles a joué un rôle avant le passage à l'acte comme déclencheur. A la suite de quoi, elle semble s'être calmée après ses incarcérations, sans pour autant s'enrailler. En effet, aujourd'hui, par exemple Charles ne parle plus que d'envies de suicide et pas de tentatives. Cependant, certains comportements autodestructeurs demeurent, comme la boulimie.

Enfin, la dernière hypothèse était que le sentiment d'abandon puisse mener au passage à l'acte, ce qui semble validé ici. La suite de l'hypothèse était que l'abandon joue un rôle tout au long du passage à l'acte, il semble que cela a été le cas, mais à différents degrés. Il semble présent avant l'agir, à son paroxysme au moment du passage à l'acte (pour

Eugène, Gaston et Charles), et ensuite s'atténuer mais ne jamais s'enrailler. En effet, Gaston dit qu'il vit toujours aujourd'hui avec le sentiment d'abandon de ses parents. Charles souffre encore aujourd'hui des deux ruptures qui l'ont mené au passage à l'acte. Enfin, Eugène dit ne pas ressentir d'abandon ; cependant, lorsqu'il évoque Emmanuelle aujourd'hui, il semble affligé.

Conclusion :

Cette recherche avait pour but de produire une réflexion autour du passage à l'acte borderline. En examinant les vécus d'abandon, de colère et autodestruction avant, pendant et après le passage à l'acte, au vu de la conscience de soi, du vécu d'altérité et du vécu corporel.

Il me faut émettre certaines réserves sur les résultats énoncés ci-dessus. Il semble qu'une trame de fond se dessine : la conscience de soi qui se sent menacée par l'abandon d'autrui fait tout pour retrouver un peu de structure en passant par l'acte. L'abandon, la colère et l'autodestruction semblent prendre place dans le passage à l'acte. Le borderline vit -et vit sa colère- dans l'instantanéité. Il expérimente un corps-en-disparition. Sa conscience de lui qui se retrouve dans son corps, dans sa manière de se raconter et dans le vécu d'altérité est faible et lacunaire. Au-delà de cela, les événements et les cas ont tous leur particularité. Il faut garder en tête qu'une seule partie des coordonnées phénoménologiques et des symptômes du borderline a été étudiée dans cette étude. Il se peut donc que d'autres facteurs liés aux émotions, à la temporalité, ainsi qu'à l'espace prennent place dans le passage à l'acte. C'est donc l'une des choses qui pourrait compléter ce travail ; travailler l'analyse au vu des coordonnées phénoménologiques suivantes : la temporalité, l'espace et les émotions ; puis analyser l'entièreté des coordonnées au sein du passage à l'acte pour en tirer des conclusions.

Je me dois également de soulever les biais qui ont pu être présents lors de cette recherche. Il ne faut pas sous-estimer le biais de confirmation, même si je me suis montrée prudente dans l'analyse et l'interprétation des données. Il est humain de souhaiter avoir les résultats que l'on désire. Il me semble également possible qu'il y ait certains biais méthodologiques. Je n'ai élaboré le questionnaire qu'à partir de la théorie. Avec le recul, le fait de faire passer quelques entretiens exploratoires aurait été une bonne idée pour faire évoluer certaines questions, notamment celles sur le vécu corporel, qui sont peut-être un peu trop complexes. De plus, il semble que chaque étudiant ait ses propres grilles de lecture théoriques en fonction de son parcours académique et personnel. Il se peut donc qu'il y ait certaines notions ou concepts qui sont importants et que je n'ai pas mentionnés, malgré ma volonté d'effectuer une recherche théorique la plus large possible. Le dernier biais méthodologique qui peut être présent est le fait d'avoir des données qui ont été recueillies partiellement en distanciel et partiellement en présentiel.

Cette recherche n'a pas pour but d'affirmer que le passage à l'acte sexuel d'une personnalité borderline se passe d'une manière bien précise ou d'une autre. Elle a surtout pour but de proposer une réflexion sur la manière d'être au monde de la personnalité borderline, et comment cette personnalité prend place dans un passage à l'acte. Il n'est donc pas recommandé de l'utiliser comme seule manière d'interpréter un passage à l'acte sexuel violent chez un borderline. En effet, il ne faut pas oublier qu'un passage à l'acte est la résultante de multiples facteurs.

Bibliographie :

- Adam, C., Cauchie, J., Devresse, M., Digneffe, F., et Kaminski, D. (2014). *Crime, justice et lieux communs : Une introduction à la criminologie*. Larcier.
- American Psychiatric Association. (2015). *DSM-5 : manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* (Crocq, M.-A., et Guelfi, J.D., Trad.éd.). Elsevier Masson.
- American Psychiatric Association. (2016). *Mini DSM-5 : critères diagnostiques* (Crocq, M.-A., et Guelfi, J.D., Trad.éd.). Elsevier Masson.
- Baron Laforet, S. (2012). Chapitre 10. Les auteurs de violence sexuelle. Dans : J.-L. Senon, G. Lopez, R. Cario et al. (dirs.). *Psychocriminologie*. (pp.105-121). Dunod.
- Bergeret, J., & Bécache, A. (2012). *Psychologie pathologique: théorique et clinique* (11^e éd.). Elsevier Masson.
- Beziz-Ayache, A. & Ravit, M. (2021). « Fiche 15. Le passage à l'acte ». Dans : Beziz-Ayache, A. & Ravit, M. (dirs.) *Fiches de Criminologie* (pp.107-113). Ellipses.
<https://www.cairn.info/fiches-de-criminologie--9782340039995-page-107.htm>
- Blatier, C. (2018). *Les personnalités criminelles* (2^e éd.). Dunod.
- Bourgeois, D. (2013). Chapitre 11. Nature et rôle des psychotraumatismes dans la genèse des structurations limites de la personnalité: De la confirmation diagnostique à la prévention et à la thérapie. Dans : Coutanceau, R. et Smith, J. (dirs.), *Troubles de la personnalité: Ni psychotiques, ni névrotiques, ni pervers, ni normaux...* (pp.166-184). Dunod.
- Bourgeois, D. (2019). *Comprendre et soigner les états-limites* (3^e éd.). Dunod.
- Chapitre II : des causes d'irresponsabilité ou d'atténuation de la responsabilité (Articles 122-1 à 122-9). *LégiFrance*.
https://www.legifrance.gouv.fr/codes/section_lc/LEGITEXT000006070719/LEGISCTA000006149818/?anchor=LEGIARTI000006417214#LEGIARTI000006417214
- Ciavaldini, A. (2014). *Prise en charge des délinquants sexuels* [E-book]. Temps d'arrêt.
<https://www.yapaka.be/livre/livre-prise-en-charge-des-delinquants-sexuels>
- Ciavaldini, A., Coutanceau, R., Martens, F., et Wacquant, L. (2005). *Le délinquant sexuel : enjeux cliniques et sociétaux* [E-book]. Temps d'arrêt.
<https://www.yapaka.be/professionnels/publication/le-delinquant-sexuel-enjeux-cliniques-et-societaux-francis-martens-roland>
- Coco, G. & Mormont, C. (2006). Évaluation et prise en charge de la dangerosité des

- délinquants sexuels en Belgique (région wallonne). *Bulletin de psychologie*, 481(1), (pp.63-73). <https://doi.org/10.3917/bupsy.481.0063>
- Coste, J. (2012). État l'imité ? *L'en-je lacanien*, 18(1), pp.43-57.
<https://doi.org/10.3917/enje.018.0043>
- Defontaine, J. (2002). L'incestuel dans les familles. *Revue française de psychanalyse*, 66 (1), pp.179-196. <https://doi.org/10.3917/rfp.661.0179>
- Deslauriers, J.-P. (1987). L'analyse en recherche qualitative. *Cahiers de recherche sociologique*, 5(2), pp.145–152. <https://doi.org/10.7202/1002031ar>
- Ducasse, D., & Brand-Arpon, V. (2019). *Psychothérapie du Trouble Borderline*. Elsevier Masson.
- du Penhoat, G. (2021). Outil 35. La ligne du temps. Dans : du Penhoat, G. (dir.), *La boîte à outils de la Gestion du Stress* (pp. 114-115). Dunod.
- Englebert, J. (2017). *Psychopathologie de l'homme en situation* (2^e éd.). Hermann.
- Englebert, J. (2017). Ubiquité et situation : Pour une considération topologique de la limite. *Le Cercle Herméneutique*, 28. pp.1-10.
<http://orbi.ulg.ac.be/bitstream/2268/211082/1/Ubiquit%c3%a9%20et%20situati%20on.pdf>
- Englebert, J. (2018). De l'état-limite aux situations-limites : Contribution à la compréhension écologique et phénoménologique de la personne borderline. *Phainomenon : Revista de Fenomenologia*, 28. pp.159-183.
https://www.researchgate.net/publication/331000241_De_l%27etat-limite_aux_situations-limites_Contribution_a_la_comprehension_ecologique_et_phenomenologique_de_la_personne_borderline
- Englebert, J. (2018). Troubles du comportement alimentaire et régulation émotionnelle. *Psychosomatique relationnelle*, 8(1), pp.38-46. <https://doi.org/10.3917/psyr.008.0038>
- Englebert, J. (2021). Le « soi territorial » : propositions théoriques à partir d'une compréhension phénoménologique de la schizophrénie. *L'Evolution Psychiatrique*, 86(4), pp.693–702. <https://doi.org/10.1016/j.evopsy.2021.03.011>
- Englebert, J. & Follet, V. (2018). Personnalité *borderline* et tatouage: Hippolyte et le corps-en-disparition. *Cahiers de psychologie clinique*, 50(1), pp.231-248. <https://doi.org/10.3917/cpc.050.0231>
- Estellon, V. (2019). *Les états limites* (5^e éd.). QUE SAIS-JE ?
- Estellon, V. (2020). *Terreur d'aimer et d'être aimé: Psychopathologie du lien et de la vie*

- amoureuse. Érés. <https://doi.org/10.3917/eres.estel.2020.01>
- Foucault, M. (1993). *Surveiller et punir : Naissance de la Prison*. Gallimard.
- Goumilloux, R. (2014). Médecin coordonnateur de suivis socio-judiciaires : une nouvelle fonction. *L'information psychiatrique*, 90(3), pp.213-219. <https://doi.org/10.3917/inpsy.9003.0213>
- Granger, B. (2013). Chapitre 2. Le trouble de la personnalité borderline. Dans : Coutanceau, R. et Smith, J. (dirs.), *Troubles de la personnalité : Ni psychotiques, ni névrotiques, ni pervers, ni normaux...* (pp. 15-26). Dunod.
- Greiner, C., De Nérès, M., Kazakou, E., Eshmawey, M., et Prada, P. (2019). Les difficultés relationnelles avec les patients borderline en cinq questions. *Revue Médicale Suisse*, 15(637), pp.333–336. <https://doi.org/10.53738/revmed.2019.15.637.0333>
- Guivarch, J. & Xicluna, C. (2016). De l'acte suicidaire à l'état limite. *L'information psychiatrique*, 92(1), pp.23-28. <https://www.cairn.info/revue-l-information-psychiatrique-2016-1-page-23.htm>
- Hansenne, M. (2018). *Psychologie de la personnalité* (5^e éd.). De Boeck Supérieur.
- Hopchet, M., Goffinet, S., & Depré, M. (2014). Chapitre 26. Gérer les tendances autodestructrices. Dans : Boon, S., Steele, K., et Van Der Hart, O. (dirs.), *Gérer la dissociation d'origine traumatique : Exercices pratiques pour patients et thérapeutes* (pp. 391–402). De Boeck Supérieur.
- Ionescu, S., Jacquet, M., & Lhote, C. (2016). *Les mécanismes de défense : Théorie et clinique* (2^e éd.). Armand Colin.
- Kawase, M. (2018). L'expérience de l'immédiateté : sur la phénoménologie de la vie chez Michel Henry et Bin Kimura. *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, 143(4), pp.525-544. <https://doi.org/10.3917/rphi.184.0525>
- Karaklic, D., & Bungener, C. (2010). Évolution du trouble de la personnalité borderline : revue de la littérature. *L'Encéphale*, 36(5), pp.373–379. <https://doi.org/10.1016/j.encep.2009.12.009>
- Loi n° 98-468 du 17 juin 1998 relative à la prévention et à la répression des infractions sexuelles ainsi qu'à la protection des mineurs. Légifrance. <https://www.legifrance.gouv.fr/loda/id/JORFTEXT000000556901/>
- Lo Monte, F. (2018). *Etude qualitative sur l'éprouvé borderline* [Mémoire de fin d'étude]. Université de Liège.

- Lo Monte, F., & Englebert, J. (2018). Trouble de personnalité borderline et temps vécu. *L'évolution Psychiatrique*, 83(4), pp.647–656. <https://doi.org/10.1016/j.evopsy.2018.07.002>
- Maubisson, L. & Abaidi, I. (2011). E-terview & interview : étude comparative de méthodes de recueil de données online & offline. *Management & Avenir*, 44(4), pp.165-186. <https://doi.org/10.3917/mav.044.0165>
- Ouellet, K. (2002). *Comparaison d'individus ayant le trouble de la personnalité limite et présentant ou non des conduites d'autodestruction quant aux mécanismes de défense au tat* [Mémoire de fin d'étude]. Université du Québec.
- Raoult, P. (2006). Clinique et psychopathologie du passage à l'acte. *Bulletin de psychologie*, 481(1), pp.7-16. <https://doi.org/10.3917/bupsy.481.0007>
- Renaud, S. (2011). Comprendre la dissociation chez les patients avec un trouble de personnalité limite. *Santé mentale au Québec*, 36(1), pp.217–242. <https://doi.org/10.7202/1005822ar>
- SANT4 - Bulletin Officiel N°2006-4 : Annonce N°23. Santé Gouv. <https://sante.gouv.fr/fichiers/bo/2006/06-04/a0040023.htm>
- Sartre, J.-P. (1943). *L'être et le néant : Essai d'ontologie phénoménologique*. Gallimard
- Van Damme, P. (2006). Souffrance et rupture de lien chez le borderline. *Gestalt*, 30(1), pp.101-117. <https://doi.org/10.3917/gest.030.0101>
- Van Der Kolk, B. (2018). *Le corps n'oublie rien : Le cerveau, l'esprit et le corps dans la guérison du traumatisme*. Albin Michel.
- Viaux, J.L. (2013). Chapitre 8. Etats-limites et traumatismes. Dans : Coutanceau, R. et Smith, J. (dirs.), *Troubles de la personnalité : Ni psychotiques, ni névrotiques, ni pervers, ni normaux...* (pp. 113-127). Dunod.
- Zimmerman, M. (2021, mai). Trouble de la personnalité borderline (TPB). *Manuels MSD pour le grand public*. <https://www.msdmanuals.com/fr/accueil/troubles-mentaux/troubles-de-la-personnalit%C3%A9/trouble-de-la-personnalit%C3%A9-borderline-tpb>
- Zucker, D. (2012). Pour introduire le faux self. Dans : Zucker, D. (dir.) *Penser la crise: L'émergence du soi* (pp. 19-21). De Boeck Supérieur. <https://www.cairn.info/penser-la-crise--9782804174316-page-19.htm>

Annexes : Le guide d'entretien

La colère : → questions générales

Questions générales sur la colère : J'aimerais que vous me décriviez comment vous vous mettez en colère généralement. Pour m'aider à comprendre comment la colère se manifeste chez vous.

Après : Est-ce que vous pouvez me décrire une situation type où vous vous mettez en colère et comment ça se passe ? (Après reposer les questions ci-dessous si elles ne sont pas complétées pendant le récit).

- Envers qui (cette fois là)?
- Est-ce que vous avez des degrés de colère ? faible/moyen/fort ?
- En général avec qui vous vous mettez le plus en colère, pourquoi ?
- A quelle fréquence vous mettez-vous en colère ?
- Est-ce qu'il y a des motifs pour lesquels vous vous mettez le plus souvent en colère ? ou des choses qui font que vous vous énervez vite, des choses que nous ne supportez pas.
- Comment ça se manifeste ? est-ce que vous criez, est ce que vous préférez partir de la pièce ... ?
- Est-ce qu'il y a éventuellement des lieux qui vous mettent mal à l'aise et qui font qu'à un moment donné vous vous mettez en colère ?
- Quand vous vous mettez en colère qu'est-ce que vous ressentez avant de vous mettre en colère ? vous commencez à vous crispier ou autre ? vous avez certaines émotions ?
- Quand vous vous mettez en colère qu'est-ce que vous ressentez pendant ?
- Quand vous vous mettez en colère qu'est-ce que vous ressentez après ?
- Sauriez-vous me dire en moyenne, la durée pendant laquelle vous êtes en colère, si ça se compte, en jours, en minutes, en heures... ?
- Est-ce que, quand vous êtes en colère, vous arrivez à continuer vos activités ou vous ne pensez qu'à votre colère et à ses motifs ?
- Est-ce que votre colère peut atteindre votre qualité de sommeil, votre appétit, votre santé ou encore votre sexualité ?

Questions spécifiques (colère) rapport à soi : (en rapport avec la ligne du temps)

- Est-ce qu'il vous arrive de vous mettre en colère par rapport à un éventuel échec, ou alors par rapport au fait que vous vous dévalorisez ?
- Pensez-vous que tel sentiment de colère (rappel d'un sentiment déjà évoqué à la séance 1 en rapport avec le passage à l'acte) ait pu avoir un quelconque lien avec ce qui vous a amené à être pris en charge par l'URSAVS ?
- Avez-vous eu l'impression d'éprouver une tension de telle à telle période (dates correspondantes à avant/pendant ou après l'acte) ?
- Qu'avez-vous éprouvé quand vous avez été pris en charge par l'URSAVS ?
- Est-ce que vous vous êtes sentis en colère de devoir être pris charge par l'URSAVS ?
- Est-ce que certaines choses à ce moment-là vous irritaient ?
- Diriez-vous que vous étiez plus à fleur de peau à cette époque ?
 - Pourquoi ?
 - Comment ça se manifestait ?
 - Qu'est-ce que vous ressentiez ?

Questions spécifiques (colère) rapport à l'autre : (en rapport avec la ligne du temps)

- Comment décririez-vous votre relation générale aux autres ?
- Vous arrive-t-il de vous mettre en colère face à vos proches ?
- Quand vous vous mettez en colère est ce que vous avez tendance à vous isoler ou plutôt à vouloir être entouré ?
- Quelles relations entreteniez-vous avec telle personne ?
- Que pensez-vous de telle personne (personne clé évoquée au moment de la séance 1) ? → Est-ce que ça vous arrive d'entrer en conflit avec elle ?
- Comment vous apparaissait l'autre à tel moment (avant/pendant/après) ? Irritable, sympa, elle vous mettait mal à l'aise... ?

Questions spécifiques (colère) rapport corporel : (en rapport avec la ligne du temps)

- Qu'est-ce que ça vous fait physiquement quand vous vous énervez (à comparer avec les sensations du quotidien et les moments du passage à l'acte) ?
- Est-ce que vous vous souvenez comment vous avez vécu tel ou tel moment de votre vie (en rapport avec les faits) corporellement parlant, c'est-à-dire qu'est-ce que ça vous a fait physiquement comme sensations ?
- Vous est-il arrivé d'éprouver ces sensations physiques pendant cette période ? (Exemples de sensations physiques ayant rapport avec la colère : pouls qui

s'accélère, respiration rapide, serrer les dents, sensations de chaleur dans le corps ou anxiété (abandon)).

Si pas répondu à ces questions pendant les entretiens, penser à la poser :

→ Reposer les mêmes questions pour le moment du passage à l'acte :

- Est-ce que vous étiez en colère à ce moment-là ?
- Qu'avez-vous ressenti pendant/avant/après ?
- Envers qui étiez-vous en colère ?
- Le degré de colère à ce moment-là ? Avant/pendant/après ?
- La durée de la colère ?
- Le motif ?
- Comment ça s'est manifesté ?

L'autodestruction : → Questions générales

Diriez-vous que vous êtes quelqu'un qui avez des tendances à l'abus ?

- Si oui → Quoi comme abus ? (Par exemple substance, alcool, ce peut aussi être des abus alimentaires).
- → Décrire une situation type

Pouvez-vous me dire s'il vous est arrivé d'avoir des conduites que l'on pourrait qualifier de à risque ? comme vous mettre en danger ou mettre en danger autrui comme par exemple une conduite automobile sous alcool à forte dose ou à grande vitesse ?

- → Décrire une situation type.

Si la personne me parle de conduites autodestructrices :

- Est-ce que diriez que vous avez des degrés d'abus/conduites à risque ? faible/moyenne/forte ?
- A quelle fréquence diriez-vous que ça vous arrive ?
 - Ou sinon est ce qu'il y a certaines circonstances qui déclenchent ces comportements ?
 - Est ce qu'il y a un motif qui fait qu'à coup sûr ça déclenche chez vous un tel comportement ?
- Comment ça se manifeste ? Que ressentez-vous en général avant, pendant et après telle situation (autodestructrice) ?

Est-ce qu'il y a certaines personnes qui déclenchent ces comportements chez vous ?

Questions spécifiques (autodestruction) rapport à soi :

- Quand vous me parlez de conduites à risque (comme à tel moment ou dans telle situation), vous sauriez me dire vers qui elle était dirigée ? vers vous ou vers autrui ou les deux ? et pourquoi ?
- Pouvez-vous me dire s'il vous est arrivé d'avoir des conduites risquées envers vous-même ? (Scarification, TS, abus de substance à haute dose)
- Par rapport à tel évènement, comment vous sentez vous ? (Passage à l'acte)
- Que pensez-vous de la relation que vous avez avec vous-même ?
 - o C'est-à-dire est ce que, par exemple vous vous aimez bien, est ce qu'il vous arrive de vous dénigrer, penser de vous du mal etc. ... ?
- Diriez-vous qu'à telle période (celle du passage à l'acte) vous étiez plus irritable que d'habitude ?

Questions spécifiques (autodestruction) rapport à autrui :

- Est-ce qu'il vous arrive de vous emporter face à quelqu'un ?
- Est-ce que face à telle ou telle situation vous avez l'impression que vous vous faisiez du mal ?
- Est-ce qu'il vous arrive de vous dire que pour tel ou tel évènement, « c'est bien fait pour toi » en parlant de vous ?
- Si oui, est ce que ça vous est déjà arrivé de vous mettre en danger pour faire payer quelque chose à quelqu'un ?

Questions spécifiques (autodestruction) rapport au corps :

- Comment vous trouvez vous physiquement ?
- Est-ce qu'il y a une partie de votre corps qui vous dérange ?
- Est-ce que (si évoqué avant) quand vous vous faisiez du mal, vous souffriez physiquement ?
- Aviez-vous conscience de ce que vous faisiez à tel moment ?
- Comment se manifestent ces conduites abusives corporellement parlant, quels genres de sensations corporelles ressentez-vous avant tel acte/après et pendant ?

Conclusion :

- Prendre le temps de clôturer l'entretien,
- Demander à la personne comment elle va,
- Si elle a des questions,

- Essayer de finir sur une note positive en lui demandant ce qu'elle va faire aujourd'hui par exemple.
- Refixer un rdv et la remercier.

L'abandon : → questions générales

Questions générales sur l'abandon : J'aimerais savoir s'il vous arrive de ressentir un sentiment d'abandon et si oui, dans quelles circonstances cela peut arriver.

Après : Est-ce que vous pouvez me décrire une situation type où vous ressentez ce sentiment d'abandon et comment cela se manifeste ? (Après reposer les questions ci-dessous si elles ne sont pas complétées pendant le récit).

- Envers qui (cette fois là) ?
- Est-ce que vous avez des degrés ? faible/moyen/fort ?
- Qui vous fait le plus ressentir ce sentiment et pourquoi ?
- A quelle fréquence ?
- Est-ce qu'il y a des motifs ou des circonstances pour lesquels vous vous sentez le plus souvent abandonné ?
- Comment ça se manifeste ? est-ce que vous pleurez, est ce que vous préférez partir de la pièce ... ?
- Quand vous éprouvez ce sentiment, qu'est-ce que vous ressentez avant ce sentiment ? Avez vous certaines émotions ?
- Quand vous éprouvez ce sentiment qu'est-ce que vous ressentez pendant ?
- Quand vous éprouvez ce sentiment qu'est-ce que vous ressentez après ?
- Sauriez-vous me dire en moyenne, la durée de ce sentiment, si ça se compte, en jours, en minutes, en heures... ?
- Diriez-vous que vous êtes quelqu'un qui avez tendance à être possessif ou jaloux ?

Questions spécifiques (abandon) rapport à soi : (en rapport avec la ligne du temps)

- Lorsque vous éprouvez ce sentiment d'abandon, comment vous percevez vous à ce moment-là ?
- Pensez-vous qu'à tel moment, la peur d'abandon (rappel d'un sentiment déjà évoqué à la séance 1 en rapport avec le passage à l'acte) ait pu avoir un quelconque lien avec ce qui vous a amené à être pris en charge par l'URSAVS ?
- Avez-vous eu l'impression d'éprouver ce sentiment de telle à telle période (dates correspondantes à avant/pendant ou après l'acte) ?

- Est-ce que certaines choses à ce moment-là vous font vous sentir abandonné ?
- Diriez-vous que vous êtes quelqu'un d'anxieux/ quelqu'un qui a tendance à avoir des craintes au quotidien ? Si ou comment ça se manifeste ? dans quelles circonstances ?

Questions spécifiques (abandon) rapport à l'autre : (en rapport avec la ligne du temps)

- Est-ce que vous diriez que telle personne à tel moment vous faisait éprouver ce sentiment d'abandon ? (Rapport avec le passage à l'acte)
- Quand vous vous sentez abandonné est ce que vous avez tendance à vous isoler ou plutôt à vouloir être entouré ?

Questions spécifiques (abandon) rapport corporel : (en rapport avec la ligne du temps)

- Qu'est-ce que ça vous fait physiquement quand vous vous sentez abandonné (à comparer avec les sensations du quotidien et les moments du passage à l'acte) ?
- Est-ce que ça vous arrive d'être sur les nerfs ?

Si pas répondu à ces questions pendant les entretiens, penser à la poser :

→ Reposer les mêmes questions pour le moment du passage à l'acte :

- Est-ce que vous vous sentiez abandonné à ce moment-là ?
- Qui ou qu'est-ce qui vous faisait éprouver ce sentiment ?
- Le degré de peur/anxiété à ce moment-là lié à l'abandon ? Avant/pendant/après ?
- La durée de ce sentiment d'abandon ?
- Le motif ?
- Comment ça s'est manifesté ?

Sarah Boet

Août 2023

Vécu de colère, d'abandon et d'autodestruction chez les auteurs de violences sexuelles borderline lors du passage à l'acte : étude de cas.

Promoteur : Docteur Jérôme Englebert

La personnalité borderline est considérée comme une étiologie du passage à l'acte sexuel délinquant. Selon les critères du DSM-5 (qui est le manuel diagnostic référence des troubles mentaux), la personnalité borderline a des relations aux autres instables, où la peur de l'abandon est toujours présente. Son image de soi est perturbée, il y a également une impulsivité marquée. On retrouve des comportements autodestructeurs ainsi qu'une colère qui est intense, inappropriée et difficile à contrôler. Cet écrit propose une réflexion sur le vécu de colère, d'abandon et d'autodestruction présents avant, pendant et après le passage à l'acte, selon une perspective phénoménologique. Pour cela, nous utiliserons les coordonnées phénoménologiques suivantes : le corps, la conscience de soi ainsi que le vécu d'altérité, dans le but d'analyser les récits de cinq auteurs de violences sexuelles rencontrés.